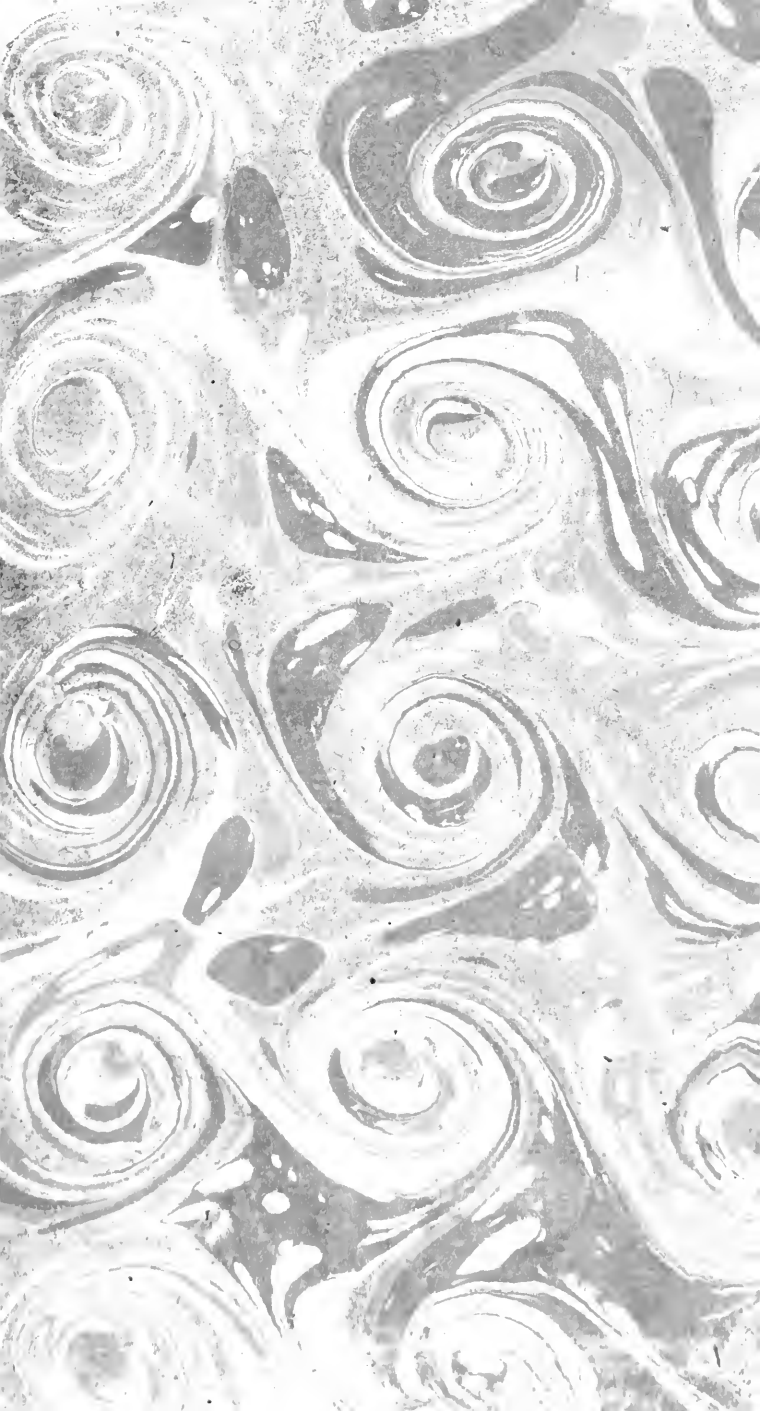


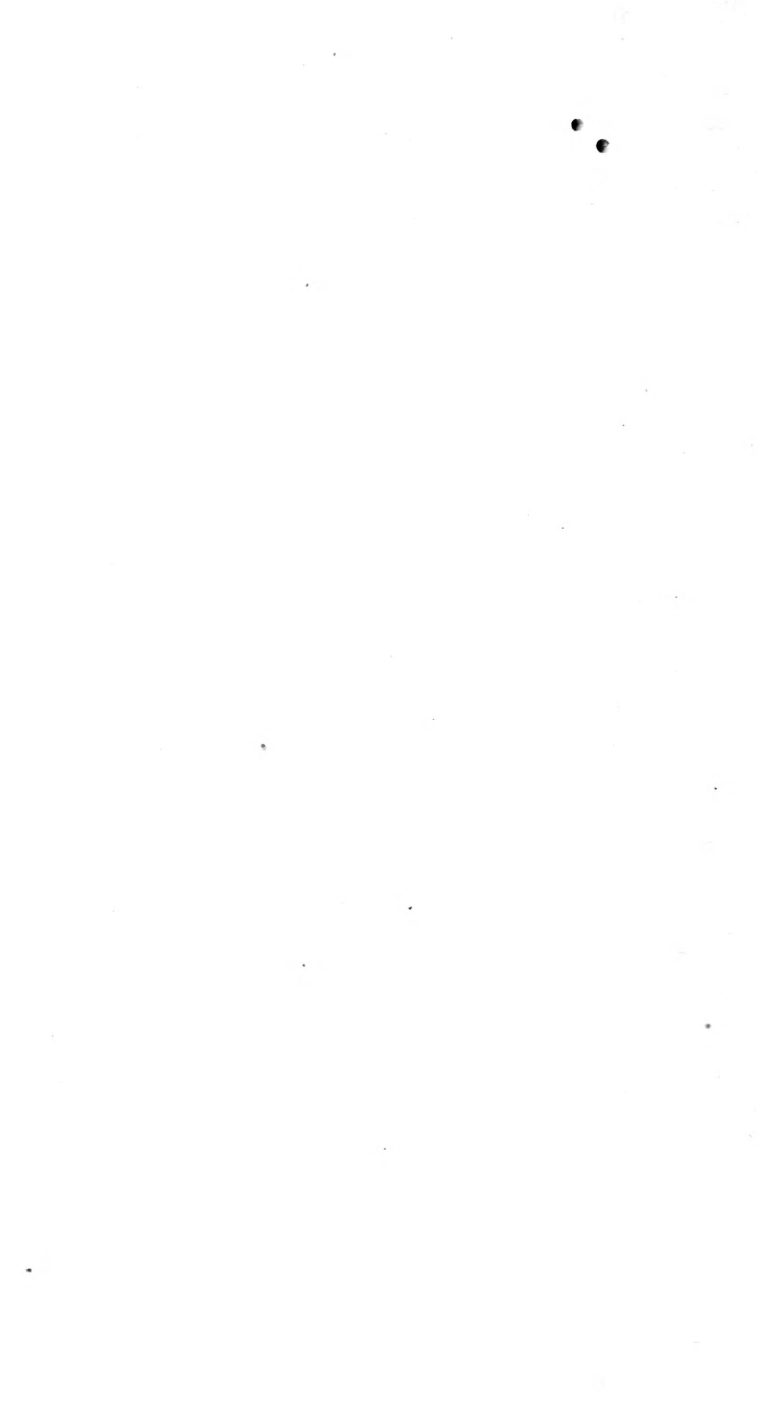


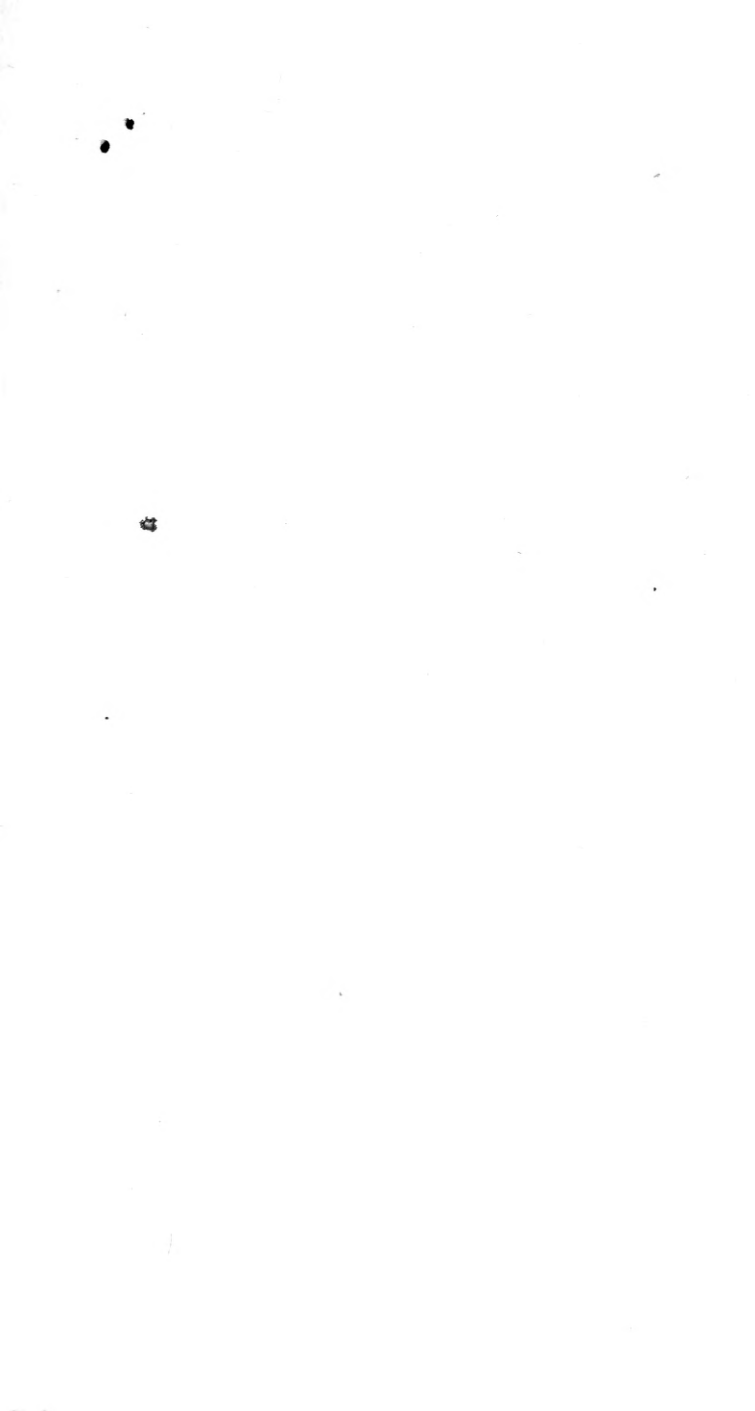
N^o 167 b^o 2/3



Library
of the
University of Toronto











Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

ŒUVRES
POSTHUMES

DE

J. J. ROUSSEAU.


TOME DOUZIEME.

GENERAL
POST OFFICES

DE

J. J. ROUSSAU.

TO THE
PUBLISHERS
OF THE



LA
VERTU VENGÉE
PAR L'AMITIÉ,
OU
RECUEIL DE LETTRES
SUR J. J. ROUSSEAU.

*Par Madame de ***.*



EXTRAIT

Du N^o. 35 de l'Année Littéraire 1778.

LA littérature est dans ce moment, Monsieur, frappée du fléau de stérilité; à peine paroît-il un ouvrage digne des honneurs de l'analyse; on ne voit éclore dans l'ombre que de petits romans sans vie & sans chaleur, d'insipides pamphlets, *morts avant que de naître*, un essaim prodigieux de *prospectus*, & pas un bon livre; vous devez

Supplément. Tome XII. A

donc m'excuser, & même me savoir gré, Monsieur, si au milieu de cette féchereffe, j'accueille avec plaisir les lettres intéressantes qu'on me fait l'honneur de m'adresser; celle-ci est d'une Dame, encore plus recommandable par ses vertus sociales, que par ses talens; au don de penser elle joint la bienfaisance & la sensibilité; elle est digne d'apprécier *J. J. Rousseau*. Cette justice que je rends ici aux qualités de son cœur & aux lumières de son esprit, ne doit point être regardée comme cette monnoie courante d'éloges payés & rendus, que nos écrivains actuels s'adressent mutuellement avec tant de bénignité. Ce n'est point pour reconnoître les choses flatteuses que Madame *d. R. G****. veut bien dire de ce Journal que je me permets cette foible esquisse de sa personne. Quoique parfaitement instruit de tout ce qui la rend si estimable, je n'ai cependant l'avantage de la connoître que par quelques lettres dont elle m'a honoré au sujet du petit écrit que vous allez lire; je l'ai même suppliée d'en retrancher les louanges que l'*Année littéraire* doit à son indulgence; mais elle a été inébranlable,

& il m'a fallu, malgré moi, les adopter, plutôt que de priver mes lecteurs d'un morceau fait pour leur plaisir.

Le nom de *J. J. Rousseau* suffit pour exciter le plus vif intérêt, & la manière dont il est vengé ne peut que le justifier & l'accroître. Madame *d. R. G.* trace, avec beaucoup de finesse, le caractère de ce grand écrivain, d'après les ouvrages immortels qu'il nous a laissés. Le style de cette lettre est noble, pur, élégant. *M. de la Harpe* fera le seul qui s'en plaindra; mais il lui sera aisé de se consoler, en se rappelant avec sa modestie ordinaire, que le divin *Orphée* fut autrefois déchiré par les Bacchantes.

Lettre à l'Auteur de ces feuilles sur un article du Mercure & du Journal de Paris concernant J. J. Rousseau.

M O N S I E U R ,

Dans le premier mouvement d'indignation que me causa la lecture de l'article qui se trouve dans le *Mercure* du 5 octobre concernant *J. J. Rousseau*, je vous demandai si vous vous proposiez de dé-

fendre ce grand homme. Je crus que vous montrer le desir qu'avoient ses véritables partisans, de vous voir embrasser sa querelle, c'étoit vous y engager. Vous me répondîtes plusieurs jours après, que *vous ne vous proposiez nullement de venger Rousseau dans ce moment - ci*. Je ne pus attribuer ce retard qu'à l'abondance des matieres qui devoient entrer dans votre excellent Journal. Il ne me paroissoit pas naturel que vous renonçassiez à un honneur que vos talens, & l'opinion publique vous déferoient; après y avoir bien pensé, je crois que ce n'est pas un autre *moment* que vous attendez, mais un autre adversaire, de qui on ne puisse pas dire, vaut-il la peine d'être combattu ?

Vous connoissez, sans doute, Monsieur, une lettre qui a paru dans le N^o. 303 des feuilles de Paris : mais je désespere que vous nous en disiez votre sentiment, & je me flatte que vous ne trouverez pas mauvais que je vous entretienne de l'impression qu'elle m'a faite. Cette lettre a causé la plus grande sensation ; quelques personnes en ont été transportées; s'annoncer comme ami de *Rousseau*, c'est se

concilier le suffrage de tous les gens qui l'aiment ; & chez presque tous ces gens-là , le sentiment prévaut sur la réflexion. Il étoit si bon , si sensible , que tous ceux qui ont l'imagination vive & l'âme tendre , se déclarent nécessairement pour lui. D'autres personnes prétendent que la façon dont M. *Olivier de Corancez* relève les écarts de M. *de la Harpe* n'est pas décente ; pour moi , Monsieur , je suis plus attachée à la mémoire de *Jean-Jaques* que ceux qui préconisent la lettre de M. *Olivier de Corancez* , & plus indulgente que ceux qui la censurent. Si la persuasion de mon insuffisance n'avoit pas réprimé le desir que j'ai eu de répondre à M. *de la Harpe* ; j'aurois bien mieux mérité que M. *Olivier de Corancez* , les reproches qu'on lui fait. J'aurois dit à l'académicien , que je ne suis pas étonnée que le jugement qu'il prononce sur *J. J. Rousseau* soit pitoyable ; mais que je le suis beaucoup qu'il ait eu la témérité de le prononcer. En effet , Monsieur , comment la destinée d'*Oza* ne l'a-t-elle pas fait trembler ? Je lui aurois dit. Mais laissons-là M. *de la Harpe* , laissons-le voir , sentir , écrire ,

verfifier, juger à fa maniere : le corbeau ne fauroit croasser auffi mé'odieufement que le roffignol chante.

Venons à M. *Olivier de Corancez*, perfonne ne demandera pourquoi on s'occupe de lui : je trouve fes intentions louables, fon ftyle naturel ; le rôle dont il s'eft chargé, fait bien préfumer de fon cœur, & la façon dont il le remplit fait l'éloge de fon efprit. Avec tout cela, fa lettre me laiffe beaucoup à defirer. Loin de trouver qu'il dit à M. *de la Harpe* des vérités trop dures, j'aurois voulu qu'il relevât avec plus de fermeté, la révoltante légereté avec laquelle l'auteur du *Mercur* donne pour vraies des anecdotes qui ne peuvent pas l'être, & qui, le fuffent-elles, feroient abfurdement placées à la fuite de cette phrase : *La tombe follicite l'indulgence, en inspirant la douleur.* Quelle indulgence, grand Dieu ! quelle douleur que celles qui préfentent chargé de torts & d'humiliations, aux yeux du public, un homme célèbre qu'il pleure encore ! Quand ces anecdotes controuvées par malignité, & adoptées par sottife, feroient incontestables, il y auroit de la barbarie à les rappor-

ter ; & quoique la cruauté foit l'appanage de la bafefle, on eft furpris d'en trouver dans un homme qui a tant de befoin de l'humanité des autres. Eh ! quel tort plus grave peut-on imputer à un philofophe , qui a pris pour devife , *vitam impendere vero* , que d'avoir abandonné le prix de la vérité pour courir après celui de l'éloquence ? Que la calomnie ne fe raffure pas , fur ce que la mort enchaîne les facultés de *Jean-Jaques* : fi un homme de lettres avoit l'audace de dire , *c'est moi qui ai donné à Rousseau le confeil qui lui a valu la couronne académique* , mille voix s'éleveroient pour lui répondre : vous êtes un impofteur ; celui qui a renoncé à la fortune , facrifié fa liberté , expofé fa vie par attachement à la vérité , ou aux sublimes erreurs qu'il prenoit pour elle , n'a jamais établi ce qu'il ne pensoit pas. C'est pour cela que fon éloquence étoit fi foutenue , fi magnifique , fi entraînante : l'énergie naît de la perfuafion. Voilà , Monsieur , d'où il me femble que M. *Olivier de Corancez* devoit partir , pour nier qu'un homme de lettres eût tenu le propos cité , & non pas de fa trivialité. Il y

a tel homme de lettres qui en tient de plus plats encore : je n'en veux pour preuve que l'observation niaise qui donna lieu à la belle réponse de M. de Buffon , qui lui fait encore plus d'honneur qu'à Jean-Jaques. Ne trouvez-vous pas aussi , Monsieur , que M. Olivier de Corancez releve bien foiblement la vile adresse avec laquelle M. de la Harpe infinue que M. D. excluait Jean-Jaques de sa table , quand les gens de lettres s'y rassembloient ? Je fais qu'il y a des gens lettrés dans les classes les plus élevées de la société : mais qui sont donc les gens de lettres par état (les exceptions ne tirent point à conséquence) , pour que le citoyen de Geneve ne pût être admis à manger avec eux ? Du côté de la naissance , il les valoit tous : du côté du mérite , il valoit mieux qu'eux tous. Si j'étois à la place de ce M. D. je me trompe fort , ou j'apprendrois à M. de la Harpe qu'on ne couvre pas impunément de ridicule un homme qui a des commis de l'espece de J. J. Rousseau. Quant à moi , je ne pourrois admettre la vérité de ce fait si malhonnêtement allégué , qu'à l'aide de cette supposition. Si

Rouffseau ne dînoit pas avec les gens de lettres convives de M. D. c'est que dès-lors il les connoissoit assez pour les fuir.

Je ne conçois pas, Monsieur, comment quelqu'un qui annonce autant d'esprit, de jugement, de sagacité que M. *Olivier de Corancez*, & qui a vécu pendant douze ans familièrement avec *Jean-Jaques*, peut dire : *j'ose affirmer qu'il ignoroit sa force, & qu'il ne se voyoit qu'à travers le voile de la modestie.* Je n'ai pas eu l'ineestimable avantage de vivre familièrement avec *Jean-Jaques*; mais j'ai étudié son caractère dans ses ouvrages, où il se peint si bien; & dans tout ce que j'ai pu recueillir de ses discours & de ses actions, j'ose affirmer que je l'ai bien saisi, ce caractère unique, & que je chéris plus que personne la mémoire de celui qu'il immortalise bien plus sûrement encore, que les talens qu'il réunissoit : car la manière d'être de *Jean-Jaques* passera à la postérité avec ses écrits, puisqu'ils la contiennent. Eh bien ! Monsieur, je suis forcée de l'avouer, si cela étoit en mon pouvoir, je retrancherois de la touchante énumération que M. *Olivier de Corancez* nous fait

des vertus pratiques de son ami, le mot de *modestie*, & je lui substituerois celui de *modération*; vertu que l'extrême sensibilité de *Roufféau* rendoit en lui si admirable, & que *M. Olivier de Corancez* se contente d'indiquer. *Jean-Jaques* n'étoit point modeste, il étoit bien mieux que cela, il étoit vrai. *Les gens d'esprit*, disoit-il, *se mettent toujours à leur place, la modestie chez eux est toujours fausseté.* Que l'on pese cette phrase dans le silence de l'amour-propre, & on conviendra que ce qu'on appelle *modestie*, n'est une vertu dans un homme supérieur, qu'aux yeux de ses concurrens offusqués de sa gloire. Trop sincere pour être modeste, trop grand pour être vain, celui que nous regrettons s'apprécioit, comme l'auroit apprécié tout autre, qui auroit eu autant de lumieres & d'impartialité que lui: il connoissoit bien la trempe des armes qu'il employoit pour combattre les préjugés & les vices, fléaux de la nature & de la société: il goûtoit le premier, & mieux qu'aucun de ses lecteurs, les charmes inexprimables qu'il répandoit sur ses ouvrages; l'accord de ce qu'il disoit & de ce qu'il

fentoit , lui garantiffoit leur fuccès. Quelquefois fa fierté s'indignoit des odieufes interprétations de fes adverfaires ; mais fa bonté , qualité que perfonne n'a jamais portée plus loin que lui , l'amenoit bientôt à les plaindre : non , avec cette compaffion insultante , à l'ufage de la médiocrité ; mais avec cette tendre commifération , que l'ami de la vérité devoit avoir pour tous ceux qui s'éloignoient d'elle. Il jouiffoit , fans doute , du fentiment de fa propre valeur ; mais il n'en tiroit pas le droit de dédaigner les gens d'un mérite ordinaire , & pourvu qu'on ne fût ni fourbe ni méchant , on étoit , à fon avis , tout ce qu'il eft néceffaire d'être.

Souffrez , Monsieur , que je me permette encore une obfervation fur la lettre de M. *Olivier de Corancez*. Je fuis bleffée d'y voir les noms de *Voltaire* & de *Rouffeau* , ornés des mêmes épithetes , & placés à côté l'un de l'autre. Je crois que le premier doit retentir dans les académies & le foyer de la comédie françoife ; & le fecond , par-tout où font encore en honneur , l'amour de la vérité , la rectitude des principes , l'auférité de la morale , la pureté

des mœurs, & la saine philosophie. Il y a long-tems qu'on l'a dit : *on est de la religion de ce qu'on aime*. Je suis trop l'amie de *Rousseau* pour être l'ennemie de *Voltaire* : mais il me semble que le plus bel esprit, & le plus grand génie de ce siècle, ne sont pas faits pour figurer ensemble ; & je dirois volontiers que M. *Olivier de Corancez* est trop l'ami de *Voltaire*, pour être autant qu'il le faudroit celui de *Rousseau*. Au reste, M. *Olivier de Corancez*, choqué de l'effort que prend M. *de la Harpe* me paroît un homme raisonnable, impartial, ami de l'ordre ; & ce n'est que parce que je fais un cas infini de sa façon de penser, que je desirerois qu'il eût assez aimé *Rousseau* pour ne lui associer personne. J'ai encore été tenté de reprocher à M. *Olivier de Corancez* de n'avoir pas mis assez de chaleur dans la défense de l'immortel Genevois ; mais en considérant que c'est à M. *de la Harpe* que cette défense est adressée, j'applaudis à la générosité de son auteur.

Ne pensez pas, Monsieur, que jaye voulu faire l'éloge de *J. J. Rousseau* ; ce seroit encore le réduire au taux général. De-

puis l'établissement des académies, de qui ne fait-on pas l'éloge? Non-seulement je ne voudrois pas faire le sien, quand je me sentirois des talens qui pussent répondre à mon zele: je voudrois même que personne ne le fît. Eh! ne l'a-t-il pas fait lui-même, toutes les fois qu'il a écrit, parlé, agi? Il ne nous a laissé qu'un moyen de le louer, c'est de nous rendre ses bienfaits utiles, en méditant ses ouvrages, en nous pénétrant de ses principes, en nous rappelant ses exemples, & sur-tout en imitant ses vertus.

J'ai l'honneur d'être,

M O N S I E U R,

Votre très-humble & très-
obéissante servante,

D. R. G.

Le 4 novembre 1778.





E X T R A I T

DU N^o. 39 DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE 1778.

LETTRE de Madame D. L. M. à l'Auteur de ces feuilles, au sujet d'un avis imprimé dans le Mercure du 15 novembre 1778 concernant un Recueil de Musique de chambre composée par J. J. Rousseau.

LA cause de *J. J. Rousseau* devient la cause commune d'un sexe aimable, qui semble reconnoître les obligations qu'il lui doit, par la chaleur avec laquelle il défend & venge sa mémoire. Vous avez lu dans un de mes derniers N^{os}. une lettre éloquente de Madame D. R. G. touchant cet illustre Ecrivain; en voici maintenant une autre non moins bien écrite, non moins solidement pensée, de Madame D. L. M. Il est bon que je vous mette sous les yeux l'*avis* qui a donné lieu à ce morceau intéressant.

« Toutes les productions du célèbre
» *Rousseau*, publiées pendant sa vie, ont
» toujours été reçues avec une sorte d'en-
» thousiasme; celles qu'on annonce au-

» jourd'hui , obtiendront fans doute un
» accueil encore favorable. On a vu dans
» *le Devin du Village* , & dans *le Diction-*
» *naire de Musique* à quel degré cet homme
» extraordinaire poffédoit la pratique & la
» théorie du plus raviffant des beaux-arts ;
» il eft à préfumer qu'on trouvera la même
» fource de plaifir dans les nouvelles pro-
» ductions musicales que fa veuve vient
» offrir au public.

» On aime à fe représenter l'éloquent &
» profond Auteur du *Contrat Social* , mo-
» dulant fur un clavier des airs champê-
» tres , des vaudevilles & des romances ;
» mais on s'étonne de voir ce véhément
» Ecrivain , ce génie libre & fier , accou-
» tumé à méditer fur les intérêts des Sou-
» verains & des peuples , & né , ce fem-
» ble , pour leur faire adorer la juftice ,
» oubliant tout - à - coup fa destinée glo-
» rieuse , pour embraffer la profeflion des
» mercenaires , & devenir un fimple co-
» pifte de musique. Celui qui consacra des
» hymnes à la vertu , qui fut réveiller en
» nous l'infift sublime de la liberté , qui
» fait encore retentir la voix de la nature
» dans le cœur des meres , n'a - t - il donc

» pu subsister des produits de ses œuvres-
 » d'œuvre ? La langue françoise entre ses
 » mains n'est-elle pas devenue un instru-
 » ment aussi mélodieux que celle du *Tasse* ,
 » aussi riche que celle de *Pope* , aussi expres-
 » sif que celle des orateurs de *Rome* &
 » d'*Athenes* ? L'homme enfin qui devoit
 » tenir un des premiers rangs parmi ses
 » semblables , à qui tôt ou tard on élèvera
 » des monumens publics , étoit-il donc
 » fait pour vivre & mourir au sein de
 » l'indigence ? Est-ce là le sort du bien-
 » faiteur de l'humanité ? Proscrit par ses
 » concitoyens , fugitif au milieu des *Alpes* ,
 » toléré chez une nation hospitalière ; mais
 » obligé d'imposer à son génie un silence
 » absolu , il ne laisse pour héritage à sa
 » respectable veuve que des *mémoires* dont
 » elle ne peut tirer aucun parti , parce que
 » des convenances sociales en arrêtent la
 » publicité. L'unique ressource de Madame
 » *Rousseau* consiste en un recueil de *petits*
 » *airs* composés par l'auteur d'*Emile* &
 » d'*Héloïse* : elle offre ce recueil au public
 » moyennant une souscription d'un louis ,
 » &c. » (*).

(*) Extrait du *Mercur* du 25 novembre 1778.

Cet avis a excité la juste indignation de Madame D. L. M. ; elle a cherché mais inutilement à en deviner l'auteur , & dans son incertitude elle m'a fait l'honneur de s'adresser à moi pour lui donner là - dessus quelques éclairciffemens.

« M O N S I E U R ,

» Je n'ai point l'honneur de vous con-
 » noître , ni même d'être liée avec per-
 » sonne qui le soit avec vous. Mais une
 » lecture suivie de l'*Année Littéraire* , où
 » j'ai vu la sagesse de vos jugemens , & la
 » touchante persévérance avec laquelle
 » vous avez défendu la mémoire de feu
 » Monsieur votre pere , contre les antago-
 » nistes que sa critique aussi fure que sé-
 » vere lui avoit suscités ; m'a inspiré au-
 » tant de confiance en votre honnêteté ,
 » que de déférence pour vos lumieres.
 » Permettez donc , Monsieur , qu'entraînée
 » par mon estime , je vous supplie de me
 » tirer d'embaras sur un point qui ne laisse
 » pas que de m'en causer : le voici. Est-ce
 » dans la classe des amis , ou dans celle
 » des ennemis de *J. J. Rousseau* , qu'il faut
 » placer l'auteur de l'avis qui se trouve
Supplément. Tome XII. B

» dans le *Mercur*e du 25 novembre , con-
 » cernant un recueil de *Musique de chambre*
 » composée par ce grand homme ? En sol-
 » licitant votre complaisance , je crois de-
 » voir vous déduire les motifs de la per-
 » plexité où me jette cet *avis*. Peut-être
 » fera-ce d'ailleurs , en donner un fort bon
 » à MM. les Rédacteurs du *Mercur*e : car
 » enfin , quoique par sa nature ce Journal
 » soit autorisé à tout admettre , privilege
 » dont M. de la *Harpe* & ses dignes coopé-
 » rateurs usent bien amplement , quand ils
 » nous donnent des logogripes , encore
 » faut-il qu'ils nous les donnent pour ce
 » qu'ils font.

» L'*avis* dont il est ici question , Mon-
 » sieur , a sans doute pour objet d'engager
 » le public à grossir l'avantage que Madame
 » *Rousseau* espere retirer de la souscription
 » qu'elle propose , & dont le *prospectus* est
 » dans les mains de tout le monde. Si on
 » pouvoit s'affurer que cet *avis* fût de M.
 » le Marquis de *Gérardin* , la question que
 » j'ai l'honneur de vous faire seroit déci-
 » dée ; mais contre deux raisons de croire
 » qu'il en est , j'en trouve quatre de croire
 » qu'il n'en est pas. Par exemple , l'épithete

» de respectable , adressée à Madame Rous-
»seau , indique M. de Gérardin : cette veuve
» n'est certainement aussi respectable pour
» personne que pour lui , à qui les dernières
» dispositions de Jean-Jaques imposent en-
» vers elle les devoirs les plus étendus &
» les plus sacrés. L'intérêt que l'auteur de
» l'avis prend à elle , annonce bien encore
» un ami de l'homme célèbre qui l'avoit
» élevée au rang de son épouse. Mais à
» côté de ce qui prouve cet intérêt , il y
» a des choses qu'il est impossible d'attri-
» buer à l'amitié. Comment cet avis seroit-
» il donc de M. de Gérardin ? Quant à moi ,
» je ne puis le penser.

» 1°. M. de Gérardin , dont la vaste éru-
» dition est si connue , & qui se nourrissant
» habituellement de la lecture des anciens ,
» ne sauroit ignorer que rien n'est beau ,
» estimable , touchant , que ce qui est na-
» turel & simple , n'auroit pas fait un pué-
» rile étalage de phrases bien froides , bien
» recherchées , bien emphatiques , bien
» entortillées , bien alambiquées , & sur-
» tout bien déplacées , qui ne signifient
» pas grand'chose , & qui n'aboutissent à
» rien , si ce n'est à présenter Jean-Jaques.

» sous le jour le moins propre à lui attri-
 » rer la considération de ceux qui ne l'ont
 » pas personnellement connu.

» 2°. M. de Gérardin si digne d'être com-
 » paré à *Aristée*, n'auroit pas dit de la
 » veuve de *J. J. Rousseau*, que ce nouvel
 » *Eudamidas* lui a laissée à protéger, que
 » son unique ressource consiste en un recueil
 » de petits airs composés par l'Auteur d'*E-*
 » mile & d'*Héloïse*. Non, il ne l'auroit pas
 » dit; & parce qu'il fait bien que cela
 » n'est pas vrai; & parce qu'*Aristée* ne
 » recommanda ni la mere, ni la fille, ni
 » les créanciers d'*Eudamidas* à la commi-
 » sérations des Corinthiens.

» 3°. On a beau, ainsi que M. de Gé-
 » rardin, posséder la musique jusqu'au
 » point d'avoir sur cet art agréable des
 » systèmes absolument neufs, & certaine-
 » ment sublimes, quand on fait des vers
 » aussi pathétiques, aussi harmonieux, aussi
 » poétiques, aussi admirables en un mot,
 » que ceux dont il décore le monument
 » que sa magnificence érige à la mémoire
 » de *Jean-Jaques*, on se garde bien de dire
 » au détriment de la poésie, que la musi-
 » que est le plus ravissant des beaux-arts.

« J'avoue que les charmes de la musique
 » agissent sur tel organe absolument insen-
 » sible à ceux de la poésie : mais cela ne
 » prouve pas que leur effet soit plus *ravis-*
 » *sant* ; cela prouve seulement qu'il est plus
 » général.

» 4°. M. de *Gérardin* à qui la recon-
 » noissance assure la confiance de la veuve
 » de *Jean-Jaques*, n'auroit pas dit de lui :
 » *n'auroit-il donc pu subsister du produit de*
 » *ses chefs-d'œuvre* ? Question qui pourroit
 » être prise pour un reproche d'incon-
 » duite. M. de *Gérardin* fait bien que ce
 » n'étoit pas pour subvenir à ses besoins
 » physiques, que *J. J. Rousseau* s'étoit
 » abaissé à l'occupation mécanique de co-
 » pier de la musique ; mais pour satisfaire
 » au besoin le plus pressant de sa grande
 » ame, celui d'aider d'estimables indigens
 » du produit de son travail ; la modicité
 » de sa fortune n'en permettant pas le par-
 » tage.

» Il faut donc, Monsieur, s'en tenir à
 » cette opinion, l'*avis consigné dans le*
 » *Mercur* n'est point de M. de *Gérardin*....
 » Mais il n'appartient qu'à lui d'embrasser
 » ouvertement les intérêts de Madame

» *Rouffseau*. De qui l'auteur de cet avis
» tient-il donc une miſſion qu'il remplit
» avec tant de mal-adreſſe ou de perfidie ?
» A quel titre fait-il les honneurs de *J. J.*
» *Rouffseau* ? Lorſqu'on n'a , ainſi que moi ,
» d'autres droits d'entretenir le public d'un
» grand homme qu'il vient de perdre , que
» ceux qu'on peut tirer du reſpect & de
» l'attachement dont on eſt pénétré pour
» ſa mémoire , il faut au moins ne préſen-
» ter l'objet de ſes regrets que ſous un
» point de vue qui les juſtifie ; & cette
» obligation eſt doublement ſtricté , quand
» il s'agit de *J. J. Rouffseau* , puisqu'on
» ne peut , ſans altérer la vérité , affoiblir
» l'idée qu'il a laiſſée de ſon mérite.

» Trouvez bon , je vous prie , Mon-
» ſieur , que je jette encore un coup-d'œil
» ſur ce petit écrit fait avec une ſi grande
» prétention. On y dit en débutant , *toutes*
» *les productions du célèbre Rouffseau publiées*
» *pendant ſa vie , ont toujours été reçues avec*
» *une ſorte d'enthouſiaſme*. Une ſorte d'en-
» thouſiaſme ! certes , c'eſt rendre une *ſorte*
» d'hommage bien étrange au diſcernement
» du public , & aux talens d'un Ecrivain
» qui joignoit aux graces propres à tous

» les styles, la profondeur des connoissances, l'élevation des idées, la majesté des images, la richesse des expressions, que de rappeler en ces termes l'accueil inoui, dont le public honora *toujours* ses ouvrages. Ce n'est pas tout. On y supprime des éloges qui sont dûs au philosophe Genevois, & qui ne sont dûs qu'à lui; & on lui en adresse qu'il auroit sans doute mérités, s'il eût vécu au commencement du dix-septieme siecle, mais qui me paroissent ne lui pas convenir. En effet, après le degré de perfection où la poésie & l'éloquence françoises ont été portées depuis cette époque, ne trouvez-vous pas, Monsieur, qu'il est ridicule de dire en parlant de *J. J. Rousseau*, comme s'il eût écrit du tems de *Ronsard*, *la langue françoise entre ses mains n'est elle pas devenue un instrument aussi mélodieux que celle du Tasse, aussi riche que celle de Pope, aussi expressif que celle des orateurs de Rome & d'Athenes?* Quelle sorte de louanges! Quelle sorte de sentiment peut les inspirer!

» Je ne puis, Monsieur, m'empêcher de déplorer la destinée d'un homme à

» qui ses vertus , & ses talens devoient
 » en procurer une si différente. Je gémiss
 » en voyant que la malignité de l'astre
 » qui présida à sa naissance n'a pu être cor-
 » rigée par sa mort. Depuis que nous
 » l'avons perdu , presque tous ceux qui
 » ont parlé de lui , ont plus ou moins ou-
 » vertement insulté à sa cendre. Il semble
 » qu'on ait pris à tâche d'avilir la mémoire
 » d'un homme dont la noble fierté osa
 » lutter contre tous les genres d'infor-
 » tunes. On a été jusqu'à se croire dis-
 » penlé d'observer à son égard les loix
 » de la décence & de l'honnêteté. Par
 » exemple , Monsieur , est-il concevable
 » que MM. les Rédacteurs du Journal de
 » Paris , qui ont la réputation d'être hon-
 » nêtes , aient consenti à se prêter aux
 » desirs de la personne , qui a mis au jour
 » l'*extrait* que l'on trouve dans le N^o. 201
 » de ce Journal , d'un *mémoire* daté de
 » « février 1777 ? Si ce *mémoire* est de
 » J. J. Rousseau , supposition qu'il faut
 » bien adopter , puisque ces MM. affir-
 » ment qu'ils l'ont *entre leurs mains* , en-
 » tièrement écrit de sa main , & signé de
 » lui , comment n'ont-ils pas senti que ,

» soit qu'il ait été surpris à *Jean-Jaques* ,
» ou confié par lui , à la personne qui le
» leur remettoit , on ne pouvoit le ren-
» dre public , sans devenir coupable de la
» plus criante infidélité , ou du plus in-
» signe abus de confiance ? L'ancienneté
» de la date de ce *mémoire* ne prouve-t-elle
» pas que l'Auteur vouloit qu'il fût igno-
» ré , puisqu'il ne l'a pas fait paroître ? A
» quelle fin le produire après sa mort ?
» Seroit-ce pour nous donner une idée
» de sa façon d'écrire ? Quoique
» toutes ses productions me soient cheres ,
» attendu la méprise où celle-là pouvoit
» entraîner , si elle avoit été en ma pos-
» session , j'aurois cru , en la brûlant , faire
» un sacrifice propitiatoire aux mânes de
» son Auteur. Eh ! quel est l'homme , qui
» connoît assez peu les hommes , pour ne
» pas savoir que la prospérité est le tarif
» de leur estime , & que celui qu'on leur
» montre environné des horreurs de la
» misere , n'obtient d'eux qu'une pitié si
» outrageante , dût-elle être prodigue de
» secours , que *Jean-Jaques* lui auroit pré-
» séré la triste situation qu'il peint avec
» tant d'énergie ? Mais cette situation n'é-

» toit point la sienne : jouissez , Monsieur ;
» du plaisir de le penser : il avoit sans
» doute fait ce *mémoire* pour quelqu'un
» des infortunés que sa bienfaisance atti-
» roit ; car il n'y a point de façon de les
» servir , qui ne fût à son usage. Voilà la
» seule hypothese compatible avec les
» sentimens & la position de *J. J. Rouf-*
» *seau*. Il n'étoit pas riche , il est vrai ;
» parce que les moyens de le devenir ré-
» pugnoient à la dignité de son caractère :
» il s'en est cent fois expliqué : mais il
» avoit à sa disposition des moyens hon-
» nêtes , je dirai même honorables , d'a-
» jouter de l'aisance au nécessaire qu'il
» possédoit ; & s'il négligea de les em-
» ployer , c'est que des motifs supérieurs
» à son propre intérêt dirigerent toujours
» sa conduite. Je pense , Monsieur , qu'on
» doit conclure de tout ce qui s'est passé
» relativement à cet homme *extraordi-*
» *naire* , tant durant sa vie , que depuis sa
» mort , qu'il a presque toujours eu des
» ennemis adroits , & des amis gauches :
» car il faudroit détester l'humanité , si on
» pouvoit croire que tous ceux qui ont
» nui au meilleur des hommes , en euf-
» sent eu l'intention.

» Je vous supplie , Monsieur , de vou-
» loir bien donner place à ma lettre dans
» votre intéressant Journal , si vous jugez
» qu'elle en vaille la peine. Je serois bien
» flattée que vous daignassiez y répondre
» par la même voie. La saine partie du
» public qui s'occupe encore de *Jean-*
» *Jaques* , est sûrement dans la même in-
» certitude que moi sur le problème que
» j'ai l'honneur de vous proposer , & me
» sauroit gré de lui en procurer la solu-
» tion. Je n'ignore pas que vous avez une
» si invincible aversion pour les louan-
» ges , que vous n'en voulez point admet-
» tre , même en faveur de leur sincérité.
» Mais quelques vérités obligantes que
» je me sens forcée de vous dire , seront-
» elles , pour moi , un titre d'exclusion ?
» Les éloges d'une femme qui n'a , ne
» peut , ni ne veut avoir aucune espece
» de célébrité , peuvent-ils alarmer votre
» délicatesse , & ne me trouverez-vous
» pas dans le cas de l'exception ? Je le
» souhaite vivement , Monsieur ; je sou-
» haiterois encore que vous crussiez me
» devoir quelque chose pour la justice que
» je vous rends ; & qu'il vous parût digne

» de vous de faire tourner votre recon-
 » noissance au profit de mon sexe , en
 » prouvant au public que Madame D. R. G.
 » n'est pas la seule femme qui sache vous
 » apprécier.

J'ai l'honneur d'être ,

M O N S I E U R ,

Votre très-humble & très-
 obéissante servante ,

D. L M.

P. S. En commençant ma lettre , Mon-
 sieur , mon dessein étoit de risquer quel-
 ques observations sur le style de l'*avis*
 inséré dans le *Mercur* : mais après y avoir
 bien pensé , j'ai cru que le rôle d'amie de
Jean-Jaques , étant celui qui m'honoroit
 le plus , & me convenoit le mieux , je
 devois me borner à le remplir.

Le 7 Décembre 1778.





RÉPONSE

DE M. FRÉRON.

MADAME,

SI j'étois admis dans la confiance du messager des Dieux de l'Encyclopédie, il me seroit facile de résoudre le problème que vous me faites l'honneur de me proposer. Mais j'ignore absolument ce qui se passe dans le palais de *Mercury*, & ce qui se fabrique dans ses forges. Le cyclope qui a martelé l'*avis* dont vous vous plaignez, avec tant de raison, a pris soin lui-même de se dérober à votre vengeance, en se couvrant du manteau de l'anonyme. Comment donc vous livrer le coupable ? mes incertitudes sont égales aux vôtres. Mais ce qui me paroît prouvé d'après votre lettre, c'est qu'on auroit le plus grand tort d'attribuer un pareil *avis* à M. le marquis de *Gérardin*. Vos raisonnemens sont faits pour dissiper tous les soupçons à cet égard.

N'en doutez nullement, Madame, l'*avis*

en question est l'ouvrage d'un ennemi de *Rouffseau*, ou d'une plume vendue à fes ennemis, d'autant plus cruels, qu'en le couvrant de bleffures, ils feignent de caresser fon ombre. Si c'étoit un ami de *Rouffseau* qui eut publié cet *avis*, lui auroit-il fait les reproches que vous relevez avec tant de force dans cette lettre ? Auroit-il choisi pour cela le moment où son ami est à peine descendu dans le tombeau ? Auroit-il livré cet *avis* à l'impression, sans le communiquer à des gens de lettres liés comme lui avec l'illustre Genevois, qui en eussent fait disparoître les traits offensans pour ce grand homme, & qui eussent soufflé sur la bouffissure du style dont il est écrit ?

Je ne conçois pas qu'on ait pu soupçonner un seul instant M. de *Gérardin*, d'avoir mis au jour un *avis* de cette nature ; lui qui a donné tant de preuves de son attachement à votre illustre ami ? Est-il vraisemblable qu'il ait avancé que l'unique ressource de Madame *Rouffseau*, consiste en un recueil de petits airs composés par son mari ? N'auroit-il pas, s'il s'étoit exprimé ainsi, joint la mal-adresse à la

crualité ? ç'eût été défavouer en quelque forte les services & les *ressources* que Madame *Rousseau* trouve dans son amitié, dans la sensibilité de son cœur. Je pense donc comme vous, Madame. On ne me persuadera jamais qu'il soit l'auteur d'un *avis* aussi méchant & aussi ridicule, & il doit se trouver fort offensé qu'on en ait eu même l'idée.

Quel qu'il soit, cet auteur ténébreux ; il doit rougir de son ouvrage : qu'il continue d'ensevelir son nom dans l'obscurité pour laquelle il est fait. Cette précaution qu'il a prise, prouve qu'il a senti lui-même combien étoit indécent le rôle qu'il jouoit, & révoltant le ton qu'il osoit prendre en parlant d'un homme tel que *Rousseau*.

Je ne finirai point cette lettre, sans vous remercier, Madame, des choses obligantes, que votre indulgence vous a dictées pour moi ; votre manière de penser & d'écrire donne un nouveau poids à votre suffrage, & m'en font sentir tout le prix ; puisse-je un jour m'en rendre digne !

Je suis, &c.



L E T T R E

D E

MADAME DE SAINT G***

A M. FRÉRON.

M O N S I E U R ,

JE n'ai pas l'avantage d'être du nombre de vos Abonnés, parce que l'emploi que je fais d'une fortune très-honnête, ne me laisse rien à donner à mes plaisirs ; mais on me procure l'*Année Littéraire* exactement, quoiqu'un peu tard. Le cas infini que j'en faisois du vivant de M. votre pere, ne s'est point affoibli, depuis que nous avons perdu cet excellent critique : j'aime à retrouver en vous ses lumieres, son tact, ses principes ; & vos décisions sont si analogues à ma façon de penser, qu'il ne me manque que de savoir m'exprimer comme vous, pour dire les mêmes choses, sur les sujets qui sont à ma portée. Enfin, Monsieur, quoique j'aye à ma disposition

position plusieurs ouvrages périodiques , le vôtre est le seul que je lise , à moins qu'on ne m'indique dans les autres , quelques articles que les circonstances rendent spécialement intéressans pour moi. Par exemple , on m'a dit qu'il y en avoit un , dans le N^o. 361 du Journal de Paris , dont mon amitié pour J. J. *Rouffseau* , ne seroit pas contente. Je l'ai lu cet article , non sans le plus grand étonnement , de ce qu'il n'a encore excité le zele d'aucun ami de cet homme si justement célèbre. La persuasion où je suis , Monsieur , que Mesdames *d. R. G.* & *d. L. M.* , doivent autant leurs succès à votre approbation & au sujet qu'elles ont traité qu'à leurs talens , m'enhardit à marcher sur leurs traces. Pénétrée comme elles de respect pour les vertus de J. J. *Rouffseau* , d'attachement pour sa mémoire , & de reconnoissance pour les services qu'il a rendus à mon sexe ; en faisant valoir les qualités qui lui sont particulieres ; en le rappelant à sa véritable destination ; enfin en lui inspirant l'amour de ses devoirs ; je crois pouvoir espérer que ces sentimens , auxquels votre honnêteté applaudit si volontiers , vous

engageront à ne pas trouver mauvais ; que j'aye l'honneur de vous communiquer quelques observations que j'ai faites sur l'article dont il s'agit. Mais, Monsieur, plus occupé de perfectionner votre Ouvrage, que de chercher les défauts de ceux de vos concurrens, peut-être ne le connoissez-vous pas cet article. Je vais vous rapporter ce que j'y ai trouvé de répréhensible : je laisserai de côté ce qu'il contient d'avantageux à *Jean-Jaques* ; il n'y a rien à dire sur ce qui est dans l'ordre.

« Un heureux hafard, dit l'Editeur d'un
 » *Supplément aux Oeuvres de J. J. Rousseau* ;
 » nous a procuré les pieces suivantes, &
 » nous les donnons au Public, d'après les
 » originaux, la plupart écrits de la main
 » même de l'Auteur ».

Il me paroît bien fingulier, que MM. les Rédacteurs du *Journal de Paris*, copient si bénévolement cette phrase. Est-ce que je me tromperois, Monsieur, en croyant que celles de ces *Pieces* qui ne sont pas écrites de la main même de l'Auteur, ne sont pas des originaux ? Quoi qu'il en soit, MM. les Rédacteurs ajoutent..... Toutes réflexions faites, Monsieur, je ne continuerai point

à vous transcrire cet article : il vous fera aisé de vous le procurer, si vous en voulez voir l'ensemble : le *Journal de Paris* n'est rare dans aucun sens ; souffrez que, pour éviter les redites & mettre un peu d'ordre dans mes observations, je les attache aux phrases de ces Messieurs qui me les fournissent.

Il s'en faut de beaucoup, disent-ils, *que ce hasard nous paroisse aussi heureux qu'à l'éditeur ; nous sommes persuadés que J. J. Rousseau, s'il étoit encore vivant, seroit pleinement de notre avis.*

Je doute fort que *Jean-Jaques* fût pleinement de l'avis de MM. les Rédacteurs ; & j'ose croire qu'il ne s'éloigneroit pas beaucoup du mien. L'éditeur du *Supplément aux Oeuvres de J. J. Rousseau*, persuadé que le public se jetteroit avec le plus vif empressement sur tout ce qui paroîtroit sous le nom de ce grand homme, n'a songé ni à le servir, ni à lui nuire, en publiant ce volume ; mais seulement à faire une spéculation utile ; cette indifférence sur ce qu'il en pourroit résulter pour la mémoire de *Jean-Jaques*, est déjà un grand tort aux yeux de l'équité : il en a

un plus grave encore , c'est d'avoir rendu publique une correspondance censée secreta par la nature des objets sur lesquels elle portoit ; & dont *Jean-Jaques* , & *Madame la Baronne de Warens* , avoient seuls le droit de disposer ; droit dont ils n'auroient surement pas fait usage , ne le pouvant sans présenter M. & *Madame de Sourgel* , sous l'aspect le plus défavorable. Selon moi , la conduite de l'éditeur offense l'honnêteté , & non pas la mémoire de *Jean-Jaques*.

Singuliere destinée de cet homme célèbre ! il devoit donc être encore indignement persécuté après sa mort ! car c'est une nouvelle sorte de persécution , c'est un véritable outrage à sa mémoire , que la publication de lettres qui n'intéressent personne , & qui n'ont jamais été destinées à l'impression.

Ne trouvez-vous pas , Monsieur , que ces Messieurs font bien du bruit pour peu de chose ; & que les reproches aussi modérés que justes , que *Madame d. L. M.* leur fait dans la lettre qu'elle vous a adressée , prouvent que le scrupule leur vient un peu tard ? Mais en quoi consiste donc l'outrage sur lequel le zele de ces Messieurs

s'échauffe si froidement ? Tout leur paroît perdu, parce qu'on a publié des lettres de *Jean-Jaques*, qui ne sont pas écrites avec autant d'élégance & de soin qu'il en a mis dans les ouvrages qu'il a offerts au Public, comme si la réputation de cet homme immortel n'avoit d'autre fondement que la magie de son style. Si, comme on n'en fauroit douter, on ne peut *outrager la mémoire* d'un Philosophe, qui tiroit son prix bien plus encore de ses vertus que de ses talens, qu'en produisant de lui, des choses dont il a dû rougir vis-à-vis de lui-même, la *mémoire de Jean-Jaques* est inaccessible aux outrages. Mais, prétons-nous pour un instant aux idées de MM. les Rédacteurs, & supposons que ces lettres soient en effet indignes de *Jean-Jaques*, parce qu'elles sont écrites dans un langage un peu suranné. Que peut-on conclure contre la gloire d'un Auteur, de la disproportion du mérite de ses différentes productions ? Sans compter les Auteurs grecs & latins, dont il ne m'appartient pas de parler, ne pouvant les connoître que d'après des traducteurs qui les défigurent, nos Auteurs les plus estimés, Cor-

neille, Racine, La Fontaine, Moliere, Boileau, malgré l'arrêt qu'il a prononcé, quand il a dit :

Il n'est point de degrés du médiocre au pire.

N'ont-ils rien fait de médiocre? *Voltaire* lui-même, *Voltaire*, l'idole des Académies, de la secte Encyclopédique; enfin, de ceux qui s'adjugent le plus haut rang dans la littérature, n'a-t-il pas fait, & qui pis est, donné au Public des choses au-dessous de la médiocrité? Est-ce sur ce qui les confond avec les Ecrivains ordinaires, & malheureusement trop communs, qu'on juge les grands Ecrivains, ou sur ce qui les en distingue? Ce n'est pas sans motifs, Monsieur, que je ne cite que des Poètes, quoique *Jean-Jacques* ne le fût pas; c'est parce que ce sont de tous nos Auteurs, & les plus généralement connus, & ceux dont les ouvrages sont d'une inégalité plus sensible. Il me semble de plus qu'on ne peut considérer comme un ouvrage, les épanchemens qu'un jeune homme se permet, les détails domestiques dans lesquels il entre, vis-à-vis d'une femme qui lui tient lieu de mere,

& à qui il rend à son tour les devoirs & les services qu'elle feroit en droit d'attendre d'un fils. *Ces lettres n'ont jamais été destinées à l'impression* : cela est vrai, & c'est à mes yeux leur principal mérite. Excepté quelques expressions triviales, très-pardonnables dans un commerce aussi familier, qu'y peut-on trouver à reprendre ? Quant à moi, Monsieur, je trouve qu'elles font d'autant plus d'honneur à *Jean - Jaques*, qu'elles n'ont pas été écrites pour lui en faire ; qu'elles prouvent que le malheur & les infirmités l'ont accablé dès son enfance, qu'il ne se plaignoit donc pas, pour être plaint, comme on a eu la dureté de le prétendre ; qu'il a soutenu l'indigence avec un courage, qui ne pouvoit prendre sa source que dans son propre caractère ; qu'il a reçu sans bassesse des secours de *Madame de Warens*, & qu'il les lui a rendus sans ostentation ; qu'il étoit sensible & reconnoissant, dans l'âge où l'on songe plus à jouir des bienfaits qu'à les apprécier ; enfin que, sorti de l'obscurité où sa première éducation l'avoit condamné, & placé sur le plus grand théâtre de l'Europe, il y a paru tel qu'il

s'étoit montré dans le secret de l'amitié.

— Quel homme voudroit que tous les billets qu'il a tracés par hasard, & pour ses affaires particulieres, fussent un jour rassemblés & mis sous les yeux du Public ?

Je crois en effet: Monsieur, qu'il y a peu d'hommes qui le voulussent, sur-tout dans le nombre de ceux qui briguant le fauteuil académique, ou sollicitant des pensions, cabalent pour renverser leurs contendans; s'approprient dans la carrière des Lettres, les plans, les ouvrages; & dans celle des Sciences, les découvertes d'autrui: enfin, à qui tout moyen de réussir paroît bon, pourvu qu'il soit heureux. De tels hommes ont un grand intérêt à souhaiter que le public ne porte jamais ses regards sur leurs correspondances particulieres. Mais *Jean-Jaques* qui, ne prétendant rien, n'avoit point de concurrent à écarter, & dont la droiture ne s'est jamais démentie, n'a jamais pu le craindre.

Quand on trouve de tels Ecrits, n'est-ce pas violer les droits de la société les plus sacrés, que de les faire paroître au grand jour, & de les exposer ainsi aux attaques d'une sottise & lâche malignité? Quoi qu'il en soit,

si on ne reconnoît pas le grand Ecrivain dans ces lettres de J. J. Rousseau; on y retrouve toujours une ame honnête, & le germe de la vertu qu'on lui a tant reproché d'avoir poussée jusqu'à l'excès.

Et cela n'est rien à l'estimation de ces Messieurs ? ... Mais passons. Je crois qu'on pourroit défier, je ne dis pas *une sottise & lâche malignité*; mais la malignité la plus adroite & la plus intrépide, d'extraire de tout le volume dont il est question, une seule phrase dont elle pût se faire une arme redoutable contre la *mémoire* de Jean-Jaques. Je vous l'avoue, Monsieur, je dois tant à ce bienfaiteur de l'humanité; je mets un si haut prix au bien qu'il m'a fait, en fortifiant, par l'attrayante morale qu'il a répandue dans ses écrits, les bonnes inclinations que je tenois de la nature, que tout ouvrage qui porte son nom, me paroît une mine où je vais puiser de nouvelles richesses. Je l'ai donc lu, ce volume d'un bout à l'autre, Poësies, Lettres, Mémoires, avec une avidité qui n'a point nui à mon attention. Il ne contient rien qui, à mon avis, n'annonce le plus rare défintéressement, la plus noble franchise,

la plus touchante générosité, la plus héroïque modération ; & de plus, cette précieuse simplicité d'ame, qualité presque inalliable avec le bel-esprit ; souvent compagne du génie, mais plus propre, il en faut convenir, à prolonger l'innocence des mœurs, qu'à accélérer le progrès des talens (a) ; & qui rend d'autant plus naturelle la différence que l'on remarque entre le style des premiers, & celui des derniers écrits du vertueux *Jean-Jaques*. Mais, Messieurs les Rédacteurs du Journal, qui font le procès à l'Editeur du *supplément*, se croient-ils donc irréprochables ? S'ils pensent, comme ils le disent, que sa publication soit une injure à la réputation de *Jean-Jaques*, il falloit n'en point parler. Ce qu'ils en disent n'est pas fait pour inspirer le desir de le lire ; & ceux qui ne le liront pas, croiront, sur la parole de ces Messieurs (s'ils ne croient rien de pire), que l'on n'y reconnoît pas le grand *Ecrivain* : or assurément on l'y reconnoît si bien, que personne ne s'est

(a) Quel est celui de ses détracteurs, dont les billets clandestins offriroient toutes ces choses !

avisé de douter qu'il en fût l'Auteur, bien qu'on y eût été autorisé par la plus légère apparence ; puisque, de son vivant même, ses ennemis ont osé lui attribuer leurs ouvrages. Que conclure de tout cela, Monsieur ? Que si quelque chose pouvoit faire tort à *Jean-Jaques*, ce seroit la réclamation de MM. les Rédacteurs.

L'obscurité & le malheur étoient alors son partage.

Ils l'ont été trop-tôt, & trop long-tems. Voilà enfin une vérité souvent contestée, qui s'établit à la faveur du *supplément* : aussi redouble-t-il mon admiration pour l'homme étonnant qu'on a l'air de craindre qu'il ne déshonore. *Jean-Jaques* me paroît un prodige, quand je compare le point d'où il est parti, avec celui où il est arrivé, en dépit des obstacles qui se sont accumulés sous ses pas, & de la privation des ressources qui ont manqué à sa jeunesse.

Il écrit à une Dame qui a eu le bonheur de mériter d'être sa bienfaitrice, &c.

Ces Messieurs n'auroient-ils pas parlé plus juste, en disant qu'il a mérité qu'elle le fût, par la façon dont il a répondu

à ses soins , & reconnu ses services? Il paroît , Monsieur , que l'heureuse Madame de *Warens* , tint de son étoile , & non pas du choix de *Jean-Jaques* , une préférence dont elle a dû faire le plus grand cas , quand elle a pu juger l'objet de ses bontés. Il étoit tout simple qu'il eût recours à elle , dans les positions critiques où il s'est trouvé , & dont il est vraisemblable qu'on ne se disputoit pas l'honneur de le tirer : elle étoit sa marraine. D'après le portrait qu'il fait d'elle , il est tout simple aussi qu'elle ait chéri les devoirs que ce titre lui imposoit. Cette respectable Dame étoit accoutumée à faire des sacrifices , & n'en a pas toujours été aussi bien récompensée que de ceux qu'elle a faits pour lui.

Je vous supplie , Monsieur , de vouloir bien insérer ma lettre dans votre Journal : quelque médiocrement qu'elle soit écrite , je crois que vous le pouvez , sans compromettre la sûreté de votre goût. Ceux qui seront de mon avis , vous feront gré de votre complaisance , & vous serez excusé auprès des autres par vos motifs. Je ne prétends point faire assaut

d'éloquence avec les Dames à qui vous avez accordé la distinction que je sollicite : je n'ai d'autre but, que de corriger l'effet que l'article que je combats a pu produire sur une classe de lecteurs qui n'approfondissent rien, parce que peu de choses les intéressent ; mais dont l'opinion n'est cependant point à dédaigner. Il me semble qu'on doit, autant qu'on le peut, empêcher la propagation des idées fausses, sur-tout sur le compte d'un homme célèbre, qui ne peut que perdre à n'être pas bien connu ; & que le public perdrait aussi à ne pas bien connoître, puisqu'il en respecteroit moins l'autorité de ses exemples & de ses leçons. Enfin je pense, Monsieur, qu'il vous convient mieux qu'à personne, de favoriser des vues qui ont pour objet l'avantage de *Jean-Jaques*, & celui de la société.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur,

Votre très-humble & très-obéissante
servante, de St. G***.

Le 14 janvier 1779.

P. S. Des circonstances indépendantes de ma volonté, ayant empêché cette let-

tre de paroître auffi-tôt qu'elle l'auroit dû , je profite ; Monsieur , du retard qu'elles ont occasionné , pour avoir l'honneur de vous dire , avec quel plaisir je me joins à tous les honnêtes-gens , pour applaudir à la maniere dont Messieurs les Rédacteurs du *Journal de Paris* ont parlé de l'infemale *note* , qui acheve de configner , dans le dernier ouvrage de M. *Diderot* , page 121 , l'éternel opprobre de la philosophie encyclopédique. Pour cette fois , ces Messieurs doivent réunir tous les suffrages ; car les partisans de *J. J. Rousseau* , ont à se louer de leur équité , & des antagonistes , de leur modération. En qualité d'amie de ce grand homme , j'aurois , sans doute , sur le même sujet , des remerciemens à vous faire , si j'avois lu le N^o. 2 de l'*Année littéraire* ; mais il ne m'est point encore parvenu. Vous voyez , Monsieur , comme on sert mon empressement. . . . Je connois assez la délicatesse de votre façon de penser , pour être bien sûre que vous ne me répondrez pas : *que ne vous abonnez-vous ?*

Le 7 février 1779.



LETTRE

A MONSIEUR FRÉRON

PAR MADAME D. L. M.

MONSIEUR,

J'AI long - tems hésité à vous rendre compte du scandale que m'a causé la lecture de la seconde feuille de *l'Année Littéraire* : mais enfin , persuadée que , quand on dit la vérité avec autant de courage que vous , on doit l'aimer assez pour l'entendre sans dédain , quel qu'en soit l'organe , je me détermine à vous ouvrir mon cœur. Lorsqu'on a choisi un état qui rend dispensateur de la gloire , il ne suffit pas, Monsieur , de posséder au suprême degré le talent de l'analyse , d'être littérateur instruit , écrivain éloquent , observateur exact , critique éclairé , points sur lesquels vous êtes à l'abri de tout reproche , il faut encore être juge équitable. Or vous avez doublement manqué à ce devoir ; 1°. en anathématisant sans distinction les deux

fameuses *Notes* qui se trouvent pages 121 & 267 de l'*Essai sur la vie de Sénèque* ; 2^o. en privant M. *Négeon*, qu'on assure qui en est l'auteur, de la part qui lui est due, dans la condamnation que vous avez prononcée contre M. *Diderot*. Car ne vous y trompez pas, Monsieur, il n'y a point d'Encyclopédiste qui ne se croye rehaussé d'un cran, à chaque effort que vous faites pour combattre les maximes favorites de sa secte : à plus forte raison, quand c'est lui personnellement que vous provoquez au combat. En effet, toutes les fois que vous vous y présentez, ne leur préparez-vous pas une victoire ? Vos gothiques principes peuvent-ils se soutenir auprès de ceux de ces nouveaux illuminés ? Et votre inaction ne les rendroit-elle pas suspects de ne pas vous être aussi opposés qu'ils le doivent ? Quoi qu'il en soit, Monsieur, venons aux *notes*. Je vous abandonne la première : elle a occasionné un soulèvement si général qu'il faut bien que mon indulgence renonce à la défendre. L'animadversion publique tombe également sur le maître connu, qui a permis qu'elle fût insérée dans son ouvrage, & sur l'adepte obscur qui
l'a

l'a faite. Eh ! Le moyen, dit-on d'une part, qu'un homme qui au bout du compte n'étoit pas un sot, & qui avoit l'air de croire en Dieu, ne leur parût pas un hypocrite ! D'une autre part, on prétend que ce n'est pas de bonne foi qu'ils l'accusent d'hypocrisie : qu'ils auroient tâché de lui arracher son masque, quand ils croyoient qu'il le portoit. De toutes parts enfin, on s'accorde à dire que l'existence des *mémoires*, crime capital de J. J. *Rousseau*, ayant été généralement sue, plus de dix ans avant sa mort (a), il est aussi bas qu'atroce, de l'avoir attendue pour le diffamer. Que le prudent silence que ses détracteurs ont gardé, tant qu'il a pu leur répondre, prouve qu'ils se sentoient accablés du poids de sa supériorité ; & qu'ils lui portoient la haine sourde, & le respect forcé, que le vice a toujours pour la vertu. Qu'il faut que M. *Diderot*, qui a intimement (b)

(a) M. *Hume* en parle dans l'*Exposé succinct* qu'il donna en 1766, de sa contestation avec J. J. *Rousseau*.

(b) Ceci exige un petit commentaire, pour l'édification des lecteurs peu au fait de ces liaisons intimes. Elles ont en effet existé, mais elles se sont brusquement converties, d'une part en éloignement, dès que *Jean-Jaques* a appris à connoître ces prétendus amis ; d'une autre part, en haine.

vécu avec *Jean-Jaques*, soit non-seulement hurrelé, mais aveuglé par ses remords, pour n'avoir pas senti que, s'il l'a ménagé dans ses *mémoires*, (ce qu'on ne manquera pas de croire, de quelque façon qu'il y soit traité) il rend ces ménagemens inutiles, & s'accuse lui-même, par les lâches précautions qu'il prend contre la publicité de cet ouvrage; puisqu'il est clair qu'il ne craint tant d'y trouver son portrait, que parce qu'il est sûr d'avoir fourni des traits odieux à son peintre. Voilà ce que pensent les gens qui s'y entendent. Pour moi, qui ne suis qu'une bonne femme, tout ce que je conclus de cette *note*, c'est que ces Messieurs ne croient pas aux revenans. Mais vous, Monsieur, que je veux continuer d'estimer, quoique vous ayez négligé de tirer une ligne de démarcation entre ces deux *notes*, si différentes par l'objet qu'elles traitent, par le but auquel elles tendent, & même par le style qui les caractérise, comment le cri de vo-

d'abord sourde, aujourd'hui très-déclarée, dès que ces Messieurs se sont vus pénétrés, & en ont pressenti la conséquence. (*Note de M. Du Peyron*).

tre conscience ne vous a-t-il pas averti de l'énorme injustice que vous commettiez , en ne faisant aucune mention de M. l'ÉDITEUR NÉGEON ? Oh ! depuis le *factum* de M. Hume , j'ai les ÉDITEURS en grande recommandation ; & sur-tout M. l'ÉDITEUR NÉGEON. Vous me direz , sans doute , que cette façon de parler est impropre , inusitée. . . . Tant pis , Monsieur , tant pis ! Que seroit ce nom sans l'épithète qui le précède ? De quelle autre l'avez - vous vu décoré ? Savez - vous bien que c'est un homme précieux qu'un ÉDITEUR capable d'enrichir un ouvrage de *notes* qui le font oublier ? Or je n'entends citer l'*Essai sur la vie de Sénèque* , que pour indiquer où se trouvent les *notes* dont il s'agit. Je ne fais si l'enthousiasme m'égare , mais je voudrois que le titre d'ÉDITEUR fût spécialement , inséparablement , exclusivement annexé au nom de NÉGEON ; que l'on dît l'ÉDITEUR NÉGEON , comme on dit le Chancelier d'Aguesseau , par exemple. J'avoue que ces deux noms ne présentent pas des idées absolument analogues. Mais qu'importe ? N'y a-t-il pas différens genres de célébrité ? On ne parlera peut-être pas

moins long - tems de Cartouche , que de Turenne.

Je me suis précédemment montrée à vous , Monsieur , parée de la qualité d'ami de J. J. *Rouffseau* , & je ne ferai jamais rien qui y déroge. En dépit du tort que *M. l'Editeur Négeon* , & *M. Helvétius* lui font dans mon esprit , je le sens , mon cœur fera toujours fidele , car ce sont ses vertus qui m'attachent , & ces Messieurs n'atraquent que ses talens. Mais aussi avec quel avantage ! En vérité , en lisant la lumineuse note de la page 267 on rougit pour les partisans de *Jean-Jaques* , du travers qu'ils se donnent , en prétendant pour lui à une sorte de réputation. A laquelle peut avoir droit un homme qui , NÉ DÈS LE DIX-HUITIEME SIECLE , n'a pas deviné les grandes vérités de la morale ; & s'est contenté de les exposer avec tant de clarté , de dignité & de graces , qu'il les a rendues sensibles , respectables & cheres , aux gens de l'intelligence la moins exercée : qui n'a pas deviné que deux & deux font quatre , & qui s'en est tenu à soumettre sa conduite à un calcul aussi exact que celui - là : qui n'a pas dit le premier que les femmes se-

roient fort bien , tant pour eux que pour elles-mêmes , de nourrir leurs enfans ; & qui l'a seulement répété de façon à vaincre la vanité & la mollesse , qui engageoient à livrer ces infortunés à des soins mercenaires , toutes les meres en état de les payer.

Un pitoyable dialecticien , qui n'a jamais su marcher de conséquence en conséquence ; dont les principes sont *faux & communs* , & qui perd son tems à vouloir coudre ensemble des idées incohérentes , dont le choc perpétuel ne produit que des *contradictions*.

Un écrivain stérile qui n'a rien à lui , que l'arrangement assez heureux , des mots qu'il emploie : qui va sans cesse & sans pudeur , moissonnant dans le champ d'autrui ; car sans parler de ses autres ouvrages , il est évident qu'il a volé à *Séneque* , à *Plutarque* , à *Montagne* , à *Locke* , à *Sidney* , &c. , &c. , &c. tout ce qu'il y a de profondément pensé dans son *Contrat Social*. Tandis qu'un homme qui auroit assez d'âge , d'étude & de mémoire , pour posséder tous les auteurs qui ont écrit depuis

l'origine du monde (c), ne trouveroit dans tout ce que nous a donné le divinisé *Voltaire* (à qui pourtant on a osé comparer *Rousseau*), pas un plan, pas une idée, pas une opinion, pas une pensée, pas une observation, pas un raisonnement, pas une comparaison, pas une erreur, pas une fiction qu'aucun d'eux pût revendiquer : le génie de l'invention lui ayant été soumis jusqu'au point de lui dicter l'histoire.

Un sophiste dangereux, qui n'a fait servir son artificieuse éloquence, qu'à en imposer à un sexe dont la sensibilité ouvre l'ame à toutes sortes de séductions. Prêtez, Monsieur, une oreille attentive, & un esprit docile, à l'importante vérité que je vais vous révéler. Toute la reconnoissance que les femmes portent à *Jean-Jacques*, (car quel homme seroit assez dupe pour imaginer lui en devoir ?) n'a aucun fondement réel : la révolution qui paroît s'être faite depuis 1762, dans nos mœurs,

(c) Grace pour cette expression, Monsieur; je ne m'en fers que comme M. Diderot dit *glût à Dieu!* Je fais bien qu'il ne faut pas croire que le monde ait commencé. A propos de cela, n'admirez-vous pas avec quelle condescendance les initiés se prêtent à dater comme le vulgaire ?

& dans nos usages, relativement à la première enfance, n'est qu'une pure illusion: on croit bonnement que, quand leurs forces répondent à leurs desirs, des femmes de toutes conditions allaitent leurs enfans; que la tendresse maternelle qui veille sans relâche à leur sûreté, rejetant les liens qui comprimoient leurs membres délicats, gênoient leur liberté, déjà si bornée par leur foiblesse; substituoient les convulsions de la douleur, au sourire caressant que la nature cherche à placer sur leurs lèvres innocentes; ces enfans en sont plus aimables, plus sains, plus robustes, & plus heureux..... Prestiges que tout cela. Tout va, à cet égard, comme tout alloit avant la publication d'*Emile*. Voilà, Monsieur, ce dont je ne me doutois pas, avant d'avoir lu la flamboyante note qui a dissipé les fausses lueurs, dont la fantastique éloquence de *Jean-Jaques* avoit environné mon esprit. J'avoue donc hautement les prodigieuses obligations que j'ai aux HOMME DE BIEN, (d) & EDI-

(d) Cette expression très-familier à M. *Diderot*, m'a paru on ne peut pas plus propre à le désigner.

TEUR par excellence. Cependant, la reconnaissance qui applaudit au mal, étant presque aussi condamnable que l'ingratitude qui le commet, je suis forcée d'abattre au moins un des coins de l'autel, que mon admiration a élevé à la merveilleuse sagacité de ces hommes rares. Le dernier dit, avec le contentement de l'autre, que *Jean-Jaques n'est pas même un ami très-sincère & très-zélé de la vérité*. Comme cela est foible! Après les horreurs qu'ils ont imputées dans leur première note, à ce philosophe dont, pour me servir d'une expression du Journal de Paris, *l'inflexible probité* est le désespoir des philosophes du jour, cette perfide modération choque autant le bon sens, que l'honnêteté. Celui qui n'est pas un *ami très-sincère & très-zélé de la vérité*, est un fourbe. J'en demande pardon à ces Messieurs; mais il faut trancher le mot: ce n'est pas pour *Jean-Jaques* qu'il peut être une injure. Quand j'ai dit qu'ils n'attaquoient que ses talens, le trait que je relève m'avoir échappé; & j'étois entraînée par la persuasion où l'on est universellement (je ne les excepte pas), qu'ils au-

roient fait grace à ses vertus , si ses talens n'avoient pas irrité leur envie. *Jean-Jaques* étoit un ami *très-sincere & très-zélé de la vérité* ; puisqu'il la préféroit aux intérêts de son amour-propre , de sa fortune , & de sa liberté. Un *Cardan* peut combattre cette assertion : mais il n'est pas en son pouvoir de la détruire ; elle est trop incontestablement prouvée. Eh ! ces Messieurs la prouvent eux-mêmes , sans le vouloir , en disant que , *Jean - Jacques se met fort peu en peine de se contredire* ; car cela est vrai : non par inconséquence , comme ils feignent de le croire , mais par amour pour la vérité. Lorsque son expérience , ses réflexions , ou les observations de ses amis , jettoient de nouvelles lumières sur un objet qu'il avoit mal vu , *il se mettoit fort peu en peine de se contredire* , parce qu'il craignoit moins les triomphes de ses adversaires , que les reproches de sa délicatesse ; & ne balançoit point à rectifier , en revenant sur ses pas , les idées de ceux que son autorité avoit pu séduire. Ce qui , au surplus , ne lui arrivoit qu'en matieres de goût , & tout-à-fait étrangères aux bonnes mœurs. Je ne

préfume pas que ce soit en qualité d'orthodoxes, que ces Messieurs lui font son procès: ainsi je n'ai rien à leur abandonner; & je dois défendre tout ce qu'ils attaquent, la beauté de son ame, la pureté de ses intentions, & l'intégrité de sa vie.

Ne pensez pas, Monsieur, que ce soit parce que la nature m'a placée dans la classe de ces êtres mobiles, dont l'imagination prompte à s'allumer, les met toujours à la discrétion du moment..... de ces êtres peu instruits, dissipés, avides de jouissances, &c. que je consacre mes forces à la défense de J. J. Rousseau. Malgré le portrait, hélas! trop fidele, que ces Messieurs font de mon sexe, je ne me déclare pour son bienfaiteur, que, parce qu'avec les mêmes raisons qu'eux de l'estimer, je n'ai pas le même intérêt à cacher mon estime. J'ai personnellement très-peu connu Jean-Jacques; mais je suis entourée de gens qui l'ont connu à fond: il n'y en a pas un, qui, négligeant de préconiser son mérite littéraire, comme trop généralement reconnu, n'insiste sur les éminentes qualités qui constituoient son caractère; & qui ne

dié qu'il n'avoit de défauts, que l'excès de quelques vertus. De plus, j'ai lu de lui 184 lettres particulières, toutes écrites de sa main, & adressées à différentes personnes, dans les plus cruelles circonstances où il se soit trouvé; il n'y a pas une de ces lettres qui ne porte l'empreinte de l'ame de leur auteur; pas une qui ne respire la sensibilité, la candeur, le désintéressement, la bonté, l'indulgence; pas une, qui ne soit de tout point conforme aux excellens principes de morale qu'il établit dans ses ouvrages, sur lesquels il n'a jamais varié, & sur-tout, qu'il n'a jamais démentis par sa conduite. Enfin la droiture de *Jean-Jaques* m'est si démontrée, que je suis obligée de la soutenir, & contre l'impudence qui l'attaque ouvertement, & contre la lâcheté qui cherche à la rendre suspecte: puisque mon coupable silence me rendroit complice de la plus exécrationnable noirceur, que la méchanceté philosophique se soit jamais permise. A la vérité je n'espère pas de détromper ses accusateurs: ce n'est pas parce qu'on se trompe, que l'on fait une emphatique apologie de *Séneque*, & un infâme libelle contre *Jean-*

Jaques ; c'est parce qu'on a des desseins ; au succès desquels on est déterminé à tout sacrifier. Mais je croirai mes efforts assez récompensés, si je préserve une seule personne honnête, du malheur de refuser au plus vrai, & au meilleur des hommes, le tribut de respect, & d'admiration qui lui est dû.

A présent que j'ai rempli de mon mieux ; l'honorable tâche que mon amour pour la justice, & ma vénération pour J. J. *Roussseau* m'imposoient, souffrez, Monsieur, que je me plaigne à vous, du tort involontaire, mais irréparable qu'il m'a fait. La lecture de ses ouvrages a tellement obstrué mon intelligence, que je n'entends presque plus que vous, M. de *Buffon*, & lui. C'est sans doute par cette raison, que je trouve tant de choses qui m'arrêtent, dans ces *notes*, que vous n'auriez pas jugées *dangereuses* si elles avoient été mal faites. Par exemple, je ne conçois pas ce que peut être le style de *Montagne*, si *Roussseau* qui écrit avec cet agrément, ce nombre, cette harmonie dont le charme est irrésistible, n'est pourtant pas aussi agréable à lire que lui. Je ne conçois pas

comment *Montagne* qui orne toutes les bibliothèques, & que tout le monde lit, puisque je l'ai lu, était plus agréable à lire que *Rousseau*, n'obtient pas sur lui la préférence, auprès des femmes & des gens du monde, qui, s'ils veulent être instruits, desirent encore plus d'être amusés; & s'il l'obtient, je ne conçois pas comment on espère, que, quand il sera mieux connu, l'enthousiasme que *Rousseau* inspire s'affoiblira, & peut-être même se perdra tout-à-fait. Je ne conçois pas comment on dit de *Rousseau*, à qui on a tant reproché la fureur des paradoxes, que, peu scrupuleux examinateur des opinions généralement reçues, le nombre de ceux qui les adoptent lui en impose. J'avois toujours cru qu'un paradoxe était un sentiment opposé à une opinion généralement reçue. Enfin, Monsieur, je ne conçois pas où se trouvent les traces de la persécution qu'éprouvent les ennemis de *Jean-Jaques* de la part de ses amis. Connoissez-vous une seule victime de cette persécution qui a tous les effets de la haine théologique? Or ces effets doivent être bien éclatans, car la haine théologique est audacieuse & barbare: mais la haine

philosophique l'est-elle moins ? Et si la philosophie à la mode, celle qui hait, étoit assise sur le trône où siège la Religion, pensez-vous que les malheureux rejettés de son sein, eussent à bénir sa tolérance ? Si les sectateurs de *Jean-Jaques* haïssent, nuisent, calomnient, persécutent, (ce dont on peut désier de citer une seule preuve), ils sont bien éloignés de suivre les maximes, & d'imiter les exemples de leur chef. Quant à la beauté de son style, d'où l'impossibilité de la nier, engage ses adversaires à tirer des argumens contre lui, j'ai fait une observation, peut-être assez futile, pour n'être que du ressort d'une femme, c'est que nous n'avons point d'auteurs plus avarés d'épithetes que *J. J. Rousseau*. Mais, Monsieur, pourquoi MM. *Diderot*, & l'*Editeur Négeon* s'étaient-ils de l'autorité de *M. Helvétius* ? Est-ce une méchanceté ? Est-ce une mal-adresse ? S'ils ont été ses amis, ce que leur citation rend très-problématique, ils doivent être bien humiliés d'une certaine note que l'on trouve à la 17^{me}. page des *lettres de la Montagne*, édition d'Amsterdam (e). Quant à moi,

(e) Cette Note est insérée dans la seconde lettre de 66

je regrette l'opinion que j'avois de lui ; c'est tout ce que je me permettrai d'en dire.

Tous les témoignages que l'équité peut rendre aux vertus de J. J. *Roussseau* , lui sont désormais inutiles , Monsieur ; la Providence l'a couvert d'une égide que les traits de la calomnie ne pénétreront pas. Cependant , je n'en crois pas moins devoir publier ce que je fais de lui & ce que je pense de ses détracteurs : les raisons de cette opinion sont faciles à saisir.

J'ai l'honneur d'être , Monsieur ,

Votre très-humble & très-obéissante
servante , D. L. M.

Le 15 mars 1779.

P. S. Je vous rends mille graces , Monsieur , d'avoir bien voulu me faire passer les remerciemens de Madame *Roussseau* , assurément elle ne m'en devoit point : aucun intérêt ne pouvoit accroître celui que son respectable mari étoit digne d'inspirer. Je me croirois autorisée à la remercier ,

recueil. Elle prouve plus en faveur de *Jean-Jaques* qu'un tome de raisonnemens. Je ne fais pourquoi j'ai plaidé sa cause : pour la défendre , il ne faut que le montrer.

si sa lettre avoit été assez détaillée, & avoit paru assez-tôt, pour rendre la mienne inutile (f). Il ne falloit pour cela, qu'avoir plus de confiance en elle-même; & moins en M. Pankouke, qui, à titre de Rédacteur du *Mercur*e, me paroît en mériter peu de sa part. Au surplus, Monsieur, quelque prix que la Veuve de l'illustre *Roussau* puisse attacher au principe, & à l'effet, de ce que j'ai osé faire pour le venger, son étonnement surpasseroit de beaucoup sa reconnoissance, si elle savoit à qui elle vous a prié de l'exprimer.

(f) La lettre de Madame *Roussau* dont il est ici question, se trouve dans le N^o. 9 de l'*Année Littéraire* 1779.





LET T R E
D' U N E A N O N Y M E
A U N A N O N Y M E;
OU PROCÈS DE L'ESPRIT ET DU CŒUR
DE M. D'ALEMBERT.

Avec les Pièces justificatives.

Nous voici, Monsieur, au moment du triomphe des *notes*. Aujourd'hui les auteurs négligent le corps de leurs écrits ; & rejettent dans les *notes*, ce qu'ils imaginent de plus saillant : c'est là sur-tout qu'ils parlent de *J. J. Rousseau* ; & comme parler de lui, quand on est Encyclopédiste, Académicien (a) &c. &c. &c. c'est

(a) Il faut pourtant excepter le courageux Auteur de cette épitaphe, si simple, si noble, si touchante, & qui convient si bien à son sujet.

Entre ces peupliers paisibles,
Reposé Jean-Juques Rousseau :
Approchez cœurs droits & sensibles,
Votre ami dort sous ce tombeau.

C'est au nouvel Académicien qu'il appartient de faire, & de mériter des éloges.

Supplément. Tome XII. E

le diffamer, il ne sort plus d'ouvrages du redoutable atelier de ces MM., qui ne contiennent quelques *notes* consacrées à la diffamation de ce grand homme. MM. *Diderot* & l'éditeur *Négeon* étoient dignes de donner cet exemple ; M. d'*Alambert* s'est senti digne de le suivre. C'est ce qu'il a fait en nous donnant l'*Eloge de mylord Maréchal*, dont la plus grande partie du public avoit ignoré l'existence. Quand je dis *en nous donnant*, cela est rigoureusement vrai, Monsieur : vous en ferez convaincu, quand vous saurez de quelle manière cet *Eloge* m'est parvenu : aussi bien est-elle trop plaisante pour que je ne vous la raconte pas. L'envie de le lire m'ayant été inspirée par quelqu'un qui vouloit savoir ce que j'en penserois, je priai une de mes amies de me le prêter, lui promettant de le lui rendre aussi-tôt qu'elle l'exigeroit. *Oh ! pour cela*, me répondit-elle, *vous pouvez en disposer : cet éloge ne se prête pas il se donne : la personne de qui je l'avois emprunté me l'a laissé ; je vous le laisse ; & je ne doute pas que vous n'en fassiez autant en faveur du premier curieux qui vous l'empruntera.* Je ne fais où s'arrêtera cette

originale circulation : j'envoie la brochure circulante à cent lieues , où probablement elle n'auroit pas été sans moi : mais je l'ai lue , avant de lui laisser remplir sa vagabonde destinée. Oui , Monsieur , lue toute entière ; j'ai tenu bon contre l'ennui ; car j'avoue , à ma honte , qu'elle m'en a causé un mortel ; & que sans l'empire que la curiosité a sur les femmes , je n'aurois pu le surmonter. Mais je voulois voir quel ton le tendre Académicien donneroit à ses regrets , sur la mort d'un homme qui l'honoroit de son amitié , & qui lui avoit envoyé des *indulgences* par douzaines. Quel bienfait ! Aussi je vous laisse à juger de sa reconnoissance : car il faut bien se garder de le croire dans le cas des fripons , qui parlent de probité. Me rappelant qu'il avoit fait confiance à toute l'Europe (c'étoit du moins son intention) de la *larme* qu'il avoit versée sur le tombeau de Madame Geoffrin , je voulois encore voir , combien il en verseroit sur celui d'un ami tout autrement recommandable ; je me préparois à les calculer. . . . Je n'y en ai pas trouvé une seule ; & dans le premier moment de ma surprise , je me suis écriée ,

ne pleure-t-on que les gens chez qui on dîne!

Il est bien singulier, Monsieur, que l'Auteur de cet *Eloge* en ayant déjà fait beaucoup d'autres, (qui si je ne me trompe, n'entreront pas dans le sien) n'ait pas vu qu'il n'avoit pas rempli son titre, & que ce qu'il publioit méritoit, tout au plus, celui de *notice pour servir aux mémoires de la vie de mylord Maréchal*. Un biographe doit à la vérité, de rassembler tous les traits avantageux ou non, qui peuvent compléter le portrait de l'homme qu'il veut peindre : mais il me semble, qu'un panégyriste, ne doit exposer à nos regards, que les traits propres à faire valoir l'homme qu'il veut nous faire admirer. M. d'Alembert ne pense vraisemblablement pas ainsi : il raconte des minuties qui ne tirent à aucune conséquence pour le caractère de mylord Maréchal. Ce n'est pas tout, il dit des choses, qui, sans sa réputation de philosophe exempt de toutes superstitions, feroient douter, s'il a voulu faire l'*Eloge*, ou la critique de ce respectable vieillard. En voici une, entr'autres. *Il prenoit indifféremment ses domestiques dans toutes nations, catholiques ou hérétiques, chré-*

tiens ou infideles : il y eut même un tems où pas un de ceux qui le servoient n'étoit baptisé. De bonne foi, M. d'Alembert peut-il croire, que cette indifférence absolue pour toutes les religions soit un grand mérite aux yeux de la majeure partie des hommes ? Ou n'a-t-il voulu acquérir à Mylord que la vénération des prétendus esprits-forts ? Et le *vox populi, vox Dei*, dont son héros fait une application si heureuse ! . . . Pour moi, Monsieur, je pense que cette circonstance étoit fort bonne à supprimer : je pense encore que si nos François (que M. d'Alembert a l'air de croire tous à Paris) trouvent de *l'affectation* dans un *choix*, c'est sur-tout dans celui des propos qu'il cite : je pense encore que cet *Eloge* est si grêle, si décharné, si vide de choses, qu'il n'est pas possible que l'auteur n'ait pas senti qu'il n'avoit pas été assez avant dans la confiance de Mylord, dont le véritable mérite étoit d'ailleurs de nature à lui échapper pour avoir autant de matériaux qu'en exige un *Eloge* public ; & ce'a me conduit à penser encore, qu'il n'a célébré *Georges Keith*, que pour avoir un prétexte d'insulter à la mémoire de *J. J.*

Rouffseau, qu'il n'eût osé attaquer en son propre nom : car il n'y a qu'un desir immodéré de nuire, qui ait pu l'emporter chez lui, sur la crainte de compromettre ses talens.

Si je médis un peu de M. d'Alembert, Monsieur, ce n'est pas sans un regret tout aussi sincère que celui qu'il éprouve en calomniant *Jean-Jaques* : & j'ai pour vaincre ce douloureux sentiment, des motifs bien plus pressans que le circonspect Machiaveliste. Je ne fais point l'éloge de *Jean-Jaques*, (nous en avons vingt-deux volumes, & nous en attendons encore d'autres), c'est son apologie que j'entreprends : je ne puis donc le disculper, qu'en inculquant son accusateur. Mais la gloire de Mylord ne dépendant point de l'avilissement de son obligé, cet accusateur n'a pu se charger de ce rôle que pour le plaisir qu'il y prenoit. Aussi avec quel succès il le joue !

Une personne très-estimable, nous dit le grand référendaire de la philosophie (*b*),

(*b*) Expression empruntée de la piquante analyse que M. Féron (bon appréciateur des auteurs & des ouvrages, & de plus fort honnête homme) a faite de cet insyde *Eloge* Année Littéraire N^o, 12.

que Mylord honoroit avec justice de son amitié & de sa confiance nous a écrit ces propres paroles. « Mylord m'avoit donné sa » correspondance avec Rousseau, en me » recommandant de ne l'ouvrir qu'après » sa mort. . . . Je dois cette justice à sa mémoire, que malgré les justes sujets de » plainte qu'il avoit contre Rousseau (c), » jamais je ne lui ai entendu dire un mot » qui fût à son désavantage; il me montra » seulement la dernière lettre qu'il en reçut, & me conta historiquement l'affaire de la pension ». Cette lettre (ajoutez la même personne) étoit remplie d'injures. . . .

Rousseau qui a demandé au roi d'Angleterre comme une faveur, de vouloir bien suspendre l'effet de sa bienveillance pour lui, jusqu'à ce qu'il eût éclairci ses soupçons sur le caractère de l'équivoque ami qui la lui avoit procurée, auroit continué à jouir des bienfaits de mylord Maréchal, dans un tems où il se feroit cru en droit de lui écrire des injures! Rousseau, qui n'a jamais écrit d'injures à M.

(c) Il y a bien de la justice dans cette citation-là. Mais ce n'est pas moi qui l'y mets, Monsieur, ce n'est pas là de la mienne.

d'*Alembert*, en auroit écrit à mylord Maréchal!... Pour persuader d'aussi étranges choses, il faut les prouver ; & comment les prouve-t-on ? Ce n'est pas en disant, *une personne très-estimable*, &c. C'est en la nommant, afin que le public puisse juger si elle est *très-estimable*, ce qu'il n'est ni autorisé, ni porté à croire sur la parole de M. d'*Alembert*. Et comment trouvez-vous, Monsieur, que Mylord montre *une lettre remplie d'injures*, qu'il a reçue de *Jean-Jaques*, à *une personne très-estimable*, en lui recommandant de n'ouvrir qu'après sa mort sa correspondance avec ce même *Jean-Jaques*?.... C'étoit donc pour lui Mylord, que l'ouverture de cette correspondance pouvoit être dangereuse (d) ? Car enfin qu'auroit-elle pu contenir de plus désavantageux au philosophe Genevois, que la démonstration de son in-

(d) On essayeroit en vain de rétorquer cet argument contre Rousseau, relativement à ses *Mémoires*. Il s'étoit engagé à ne rien publier, tant qu'il seroit en France où il est mort ; il a rendu ses *Mémoires* aussi publics qu'il le pouvoit, sans manquer à son engagement, puisqu'il les a lus à un grand nombre de personnes, entre lesquelles on compte un Roi & plusieurs Princes. En pareil cas, le rang des auteurs tire bien à quelque conséquence.

gratitude? Il y a, ce me semble, dans la précaution qu'on prête au *bon Mylord*, moins de bonté, que de prudence: & comment trouvez-vous encore l'agréable contraste que fait le legs de la *montre*, trop médiocre en lui-même, pour pouvoir être pris pour autre chose que pour une marque d'amitié, avec le dépôt de cette *correspondance* mise en réserve à dessein de déshonorer le légataire (e)?

J'aurois bien encore quelques observations à vous faire sur d'autres passages médiocrement honorables à la mémoire de Mylord: mais retenue par sa qualité d'ami de *Jean-Jaques*, je ne veux pas indiquer ce que peut-être tout le monde n'a pas vu. On a si superficiellement lu cet *Eloge*! Voilà pourtant ce que M. d'*Alembert* appelle un tribut (à la vérité bien doux,) (f) qu'exige de lui l'amitié dont mylord *Marschal* l'honoroit! L'infortuné Mylord! Il faudroit le défendre contre celui qui s'est chargé de le louer.

Sûre de vous intéresser, en vous entre-

(e) Voilà le *Georges Keith* de M. d'*Alembert*. On connoitra le véritable.

(f) Doux à quoi? à recevoir, ou à payer.

tenant de votre ami, du mien, de celui de tous les *cœurs droits & sensibles*, j'espère que vous me pardonnerez de vous tant parler de son ennemi : oui, Monsieur, je le répète, de son ennemi : tout modeste qu'est M. d'Alembert, je le défie de nier que ce superbe titre lui convienne. Dès le tems où on posa les fondemens du fameux édifice de l'Encyclopédie, il disoit à ses connoissances intimes en parlant de son vertueux coopérateur, *je ne fais ce que m'a fait cet homme, mais je ne le saurois souffrir ; il a une maniere d'être qui m'est insupportable*. Je le fais bien moi, ce qu'il lui avoit fait ; il lui avoit fait ombrage ; il le lui faisoit encore ; il s'annonçoit de façon à le lui faire toujours. Mais n'osant avouer le principe de sa haine, il ne lui en assignoit aucun : car il n'y avoit pas moyen de dire alors, comme à présent, *il est triste qu'après tant de marques d'estime & d'intérêt données à M. Rousseau, le bienfaisant & paisible Mylord, qui auroit pu s'attendre à l'amitié, n'ait pas même éprouvé la reconnoissance*. Quelqu'envie qu'on ait de calomnier, encore faut-il être secondé par les circonstances.

Je sens, Monsieur, que l'aménité philo-

sophique dont je viens de vous amuser, ne peut que fortifier la répugnance que vous a inspirée pour son auteur, la réponse sans réplique, (g) qui termine l'Exposé succinct de la contestation qui s'est élevée entre M. Hume & M. Roussseau; & je gémis de ce mauvais effet. Au moins n'est-il pas produit par une imputation hasardée; vous devez en être convaincu; il ne doit vous rester aucun doute sur la louable franchise qui regne dans l'aveu qu'a fait M. d'Alembert à ses familiers, de son aversion pour l'offusquant Genevois; vous en avez trouvé plus d'une preuve dans le verbeux Eloge qui fait le sujet de cette lettre très-verbeuse aussi, & pour cause: ce seroit bien se moquer qu'une femme babillât moins qu'un Académicien: il faut en tout observer les convenances. D'après cette règle, je vous dirai, & ce qu'il nous a déjà dit, & ce qu'il s'est bien gardé de nous dire. Vous lui avez donné peu d'attention, je le fais: cependant comme il y a des choses qui nous frappent en dépit

(g) On en trouve la raison, dans un diston trop trivial leur être rapporté.

de notre volonté, vous aurez sûrement remarqué les jolies plaisanteries que contient la 20^{me}. page. Que de sel, de finesse, de graces, & de légéreté! Le noble courroux qui a dicté l'épithete de *coupable*, employée à la seconde ligne de la page 50^{me}. & l'édifiante générosité qui vient enchaîner ce courroux, ne vous auront sans doute pas échappé. Ces deux endroits ne vous ont-ils pas rappelé les LVI & LXV fables du charmant *La Fontaine*? Quant à moi, j'ai cru voir le *SÉCRETAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE* donner la patte à M. *Diderot*, & alonger un coup de pied à *Jean-Jaques*.

C'est grand dommage, Monsieur, que la vérité des faits soit incommensurable! Sans cela l'exactitude des conteurs géométrés nous consoleroit de leur pesanteur. M. *d'Alembert* ne nous diroit pas, *le Philosophe Genevois* lui écrivit un jour (à Mylord) qu'il étoit content de son sort, mais qu'il gémissoit sur les malheurs dont sa femme étoit menacée, en cas qu'elle vînt à le perdre; qu'il voudroit seulement lui procurer par son travail six cents livres de rente. Mylord Maréchal se fit un

plaisir de donner à cette lettre le sens que lui suggéroient l'élevation & la bonté de son ame ; il assura au mari & à la femme la rente qui manquoit à leur bonheur. Or il faut que vous sachiez , Monsieur , que ce fut dès 1765 que Mylord constitua entre les mains de M. Du Peyrou , sur la tête de Jean-Jaques , six cents livres de rente viagere , dont QUATRE SEULEMENT étoient reversibles à M^{lle}. le Vasseur , qui en jouit à présent sous le titre de M^{me}. Rousseau , qu'elle n'obtint qu'en 1769. Il est donc impossible que ce bienfait ait été provoqué par les gémissemens de Jean-Jaques sur le sort à venir de sa femme , puisqu'il n'en avoit point encore , lorsqu'il accepta ce bienfait : il n'est donc pas vrai que Jean-Jaques ait mendié ce bienfait , comme M. d'Alembert l'insinue : il est donc faux que Mylord ait assuré au mari & à la femme , la rente qui manquoit à leur bonheur , comme M. d'Alembert l'avance , puisque selon lui cette rente étoit de six cents liv. ; & que M^{lle}. le Vasseur , alors gouvernante de M^{me}. Rousseau , depuis sa femme & aujourd'hui sa veuve , ne tient que quatre cents livres de rente viagere de la générosité de Mylord

Maréchal. Mais ce qui est incontestable ; c'est que M. d'Alembert invente à ravir ; & qu'on ne peut trop regretter, qu'avec une imagination si féconde, si riche, si brillante, il ne se donne pas pour un faiseur de contes.

Réellement, Monsieur, cet homme surprenant, étend presque jusqu'à l'infini le cercle de nos idées..... Nous n'avions jamais cru, que la vérité obligât à mentir..... Eh bien ! Il nous l'apprend en ces termes.

La vérité nous oblige de dire (& ce n'est pas sans un regret bien sincère), (h) que le bienfaiteur eut depuis fort à se plaindre de celui qu'il avoit si noblement & si promptement obligé. (i) Mais La mort du coupable, (la ca effante, la charitable, & sur-tout la juste épithète) ! les justes raisons que nous avons eues de nous en plaindre nous-mêmes, nous obligent de tirer le rideau sur ce détail affligeant dont les preuves sont malheureusement consignées dans des lettres authentiques.

Les preuves d'un détail !..... Je n'es-

(h) Cette parenthèse est une petite gaité philosophique.

(i) Il avoit fait bien mieux, puisqu'il avoit prévenu toute demande.

ténds pas ce françois-là. Mais il en faut passer bien d'autres à l'Académicien : poursuivons. *Ces preuves n'ont été connues que depuis la mort de mylord Maréchal.* Oh ! pour cela , je le crois bien. Que veut dire M. d'Alembert , avec ses *lettres authentiques* ? Quelle est la forme qui les rend telles ? Sont-elles signées par des Notaires , légalisées par des Magistrats , vérifiées par des Experts ? Point du tout. Un particulier a des lettres d'un autre ; M. d'Alembert nous l'assure ; & les voilà revêtues de tous les caractères de l'authenticité. Gardez-vous d'en douter , Monsieur : le chef des philosophes Encyclopédistes doit être réputé aussi infaillible en-deçà des monts , que le chef des catholiques l'est au-delà. A la vérité , je connois des incrédules qu'on ne foumet pas à si peu de frais : voici comment ils raisonnent. Quand on veut attribuer à un auteur dont les ouvrages , les malheurs , & la conduite ont fait le plus grand éclat , un écrit qui déroge à l'idée qu'on a généralement prise de ses talens , & de son caractère , il faut déposer cet écrit en original , entre les mains d'un homme public , chez qui tout

le monde ait le droit, & la facilité de s'affurer qu'il est bien réellement autographe. Car enfin, quand on ne reconnoît pas dans un écrit quelconque, la maniere d'un écrivain, pour être fondé à croire qu'il est de lui, il faut au moins y reconnoître son écriture. Par exemple, s'il paroïssoit sous le nom de M. d'*Alembert*, (quoique bien moins célèbre que celui de *Jean-Jaques*) un ouvrage d'un style ferré, nerveux, rapide, dégagé d'inutilités; où la religion ne fût pas confondue avec ses abus; où *Voltaire* & *Rousseau* fussent appréciés à leur juste valeur; enfin un ouvrage qui portât l'empreinte du génie; personne ne voudroit croire qu'il fût de M. d'*Alembert*; à moins qu'il ne soumît son manuscrit, à l'examen de quiconque daigneroit chercher à se convaincre. Encore craindrois-je qu'il n'y eût des gens assez obstinés, pour soutenir que ce manuscrit, ne seroit lui-même qu'une copie.

Ce sujet m'amene tout naturellement, Monsieur, à mettre sous vos yeux une lettre de J. J. *Rousseau*, à M. Guy son libraire (k), datée de Vootton du 7 février

(k) Je n'ai point demandé son aveu pour le nommer;

1767. Il est bon que vous la connoissiez : elle donnera de nouvelles forces à votre opinion sur le compte de M. Hume. Je vous garantis la fidélité de cette copie, j'en l'ai faite sur l'original, sans ajouter, retrancher, ni changer un seul mot.

« J'ai lu, Monsieur, avec attendrisse-
 » ment l'ouvrage de mes défenseurs, dont
 » vous ne m'aviez point parlé. Il me sem-
 » ble que ce n'étoit pas pour moi, que
 » leurs honorables noms devoient être un
 » secret, comme si l'on vouloit les déro-
 » ber à ma reconnoissance. Je ne vous
 » pardonnerois jamais sur-tout de m'avoir
 » tû celui de la Dame si je ne l'eusse à
 » l'instant deviné. C'est de ma part un
 » bien petit mérite : je n'ai pas assez d'amis
 » capables de ce zele, & de ce talent, pour
 » avoir pu m'y tromper. Voici une lettre
 » pour elle, à laquelle je n'ose mettre son
 » nom, à cause des risques que peuvent
 » courir mes lettres, mais où elle verra
 » que je la reconnois bien. Je me flatte

parce que ce n'est pas là le cas d'en avoir besoin. La manie-
 des notes me gagne, Monsieur ; j'en fais beaucoup aussi,
 mais elles ne sont ni longues, ni superflues, & n'ont pas
 pour objet d'outrager un honnête homme.

Supplément. Tome XII. . . . F

» que j'aurois reconnu de même son digne
 » collegue , si nous nous étions connus
 » auparavant : mais je n'ai pas eu ce bon-
 » heur ; & je ne fais si je dois m'en féli-
 » citer ou m'en plaindre , tant je trouve
 » noble & beau , que la voix de l'équité
 » s'éleve en ma faveur , du sein même
 » des inconnus. Les Editeurs du factum de
 » M. Hume , disent qu'il abandonne sa
 » cause au jugement des esprits droits , &
 » des cœurs honnêtes ; c'est-là ce qu'eux ,
 » & lui se garderont bien de faire ; mais
 » ce que je fais moi , avec confiance ; &
 » qu'avec de pareils défenseurs , j'aurai
 » fait avec succès. Cependant on a omis
 » dans ces deux pieces (1) des choses très-
 » essentielles , & on y a fait des méprises
 » qu'on eut évitées , si , m'avertissant à
 » tems de ce qu'on vouloit faire , on m'eut
 » demandé des éclairciffemens. Il est éton-
 » nant que personne n'ait encore mis la
 » question sous son vrai point de vue ; il

(1) Ces deux pieces sont la *Lettre à l'auteur de la Justification de J. J. Rousseau*, dans la contestation qui lui est survenue avec M. Hume , inférée dans ce recueil ; & les *Observations sur l'Exposé succinct de la contestation qui s'est élevée entre M. Hume & M. Rousseau* , qui se trouvent chez la veuve Duchesne , rue St. Jacques à Paris.

» ne falloit que cela feul , & tout étoit dit.

» Voici un fait affez bifarre , qu'il eft fâ-
 » cheux que mes dignes défenfeurs n'ayent
 » pas fu. Croiriez-vous que les deux feuilles
 » que j'ai citées du St. James Cronicle ont
 » difparu en Angleterre ? M. Davenport
 » les a fait chercher inutilement chez l'im-
 » primeur , & dans les cafés de Londres ;
 » fur une indication fuffifante , par fon
 » libraire , qu'il m'affure être un honnête-
 » homme , & il n'a rien trouvé ; les feuil-
 » les font éclipsées. Je ne fais point de
 » commentaire fur ce fait ; mais conve-
 » nez qu'il donne à penfer. O mon cher
 » Monsieur Guy , faut-il donc mourir dans
 » ces contrées éloignées , fans revoir ja-
 » mais la face d'un ami sûr , dans le fein
 » duquel je puiſſe épancher mon cœur ? »

Croyez-vous , Monsieur , que l'héroï-
 que modération qui caractérife cette lettre
 adreffée à un tiers , défintéreſſé dans l'af-
 faire dont elle traite , & cela dans le mo-
 ment où l'auteur devoit être le plus vio-
 lemment affecté , permette de penfer un
 instant , qu'il eût été capable d'écrire des
injures à mylord Maréchal , même en ſup-
 poſant que celui-ci l'eût mérité ? Voilà

pourtant de quoi le véridique d'*Alembert* l'accuse hautement Voilà pourtant d'où de fort honnêtes gens , qui trouvent plus commode de s'en rapporter que de s'instruire , partent pour dire : *Fi donc ! Cela est infâme ! Oh ! puisque Jean-Jaques a fait cette bassesse , il peut bien avoir fait aussi toutes les horreurs qu'on lui impute.* Et voilà ce qu'on gagne à suivre cette maxime, *calomnions toujours , & il en restera quelque chose.* C'est-là la maxime favorite du débonnaire d'*Alembert* , Monsieur , voici la mienne. *On n'est pas assez bon pour les bons quand on est trop bon pour les méchans.* Aussi ne leur ferois-je point de quartier , si j'étois constituée leur juge. J'avoue cependant que je me sens de l'indulgence pour celui dont il s'agit ; sa gaucherie n'intéresse ; car malgré la sévérité de mes principes , j'ai l'ame tout-à-fait accessible à la pitié. Voyez donc , Monsieur , combien l'animosité le fourvoie ! il nous dit :

Mylord Maréchal avoit pris beaucoup de part à la querelle trop affligeante , & trop
CONNUE (m) faite à M. Hume par M.

(m) Trop connue Oh ! le précieux aveu
MM. les Editeurs , ce n'est pas moi qui vous fais ce repro-

Rousseau à qui l'équitable Mylord donnoit le tort qu'il avoit si évidemment & aux yeux même de ses partisans les plus zélés.

Il nous dit encore ; il fallut enfin après la retraite de mylord Maréchal, que ce malheureux & célèbre écrivain ; déjà proscrit en France & dans sa patrie (n), échappât aussi par la fuite à ses nouveaux oppresseurs. Le Roi de Prusse D'AILLEURS PEU ENTHOUSIASTE DE ROUSSEAU, mais indigné de la rage théologique de ses fougueux adversaires leur écrivit ce peu de mots. « Vous ne méritiez pas qu'on vous protège, à moins que vous ne mettiez autant de douceur évangélique dans votre conduite, qu'il y regne jusqu'à présent d'esprit de vertige, d'inquiétude & de sédition. C'étoit aux sollicitations de mylord Maréchal auprès du Roi de Prusse que le Philosophe de Geneve étoit redevable de cette réponse du Monarque à ses absurdes persécuteurs (o).

Depuis que M. d'Alembert s'efforce de faire des vers, il se familiarise avec les

che au reste, il laisse tout à espérer de la conversion de M. d'Alembert : il n'est pas enraciné dans son péché.

(n) Qu'il est doux d'appuyer sur cette double proscription !

(o) *Aligudes*, sans contredit. C'étoient des gens d'Eglise.

chevilles : assurément ce *d'ailleurs peu enthousiaste de Rousseau*, en est bien une. Frédéric conquérant ne peut *s'enthousiasmer* que pour des héros : mais Frédéric philosophe ne peut accorder sa protection, aux *sollicitations* de qui que ce soit, qu'à un homme qu'il honore de son estime ; & cette estime, fût-elle aussi froide que l'amitié de M. d'*Alembert*, prouve plus en faveur de *Rousseau*, que l'*enthousiasme* de toute l'académie Française, ne prouve en faveur de *Voltaire*. Au reste, Monsieur, tout autre que M. d'*Alembert*, ne seroit jamais parvenu à me persuader, qu'il eût fallu *solliciter* un Prince aussi éclairé que le Roi de Prusse, pour qu'il *s'indignât* de ce qui devoit exciter l'*indignation* de l'homme le plus ordinaire. Mais l'oracle ayant prononcé, le doute seroit un crime. Pour vous préserver de le commettre, Monsieur, pour vous convaincre du degré de certitude que l'autorité de M. d'*Alembert* donne aux choses les plus incroyables, comparez, je vous prie, l'idée que ce qu'il vient de dire tend à faire prendre de la façon de penser du Roi de Prusse sur le compte de *J. J. Rousseau*, avec la piece suivante.

*Lettre de Mylord Maréchal à J. J.
Rousseau du 29 Octobre 1762.*

« Je vous envoie, Monsieur, une lettre
» dont j'attends une réponse, & je me
» flatte qu'elle sera favorable *aux desirs du*
Roi, & de votre serviteur.

» Le Roi m'écrit, *vo*tre lettre mon cher
» Mylord au sujet de Rousseau, m'a fait
» beaucoup de plaisir, je vois que nous pen-
» sons de même.

» Puis il m'ordonne de vous envoyer
» de sa part du bled, du vin, & du bois;
» en ajoutant, *je crois qu'en lui donnant*
» *les choses en nature, il les acceptera plutôt*
» *qu'en argent (p)*, je laisse à vous à dé-
» cider si cette façon d'agir à votre égard,
» ne mérite pas quelque complaisance de
» votre part; & si en conscience vous
» pouvez refuser à un homme qui seroit
» très-aïse, si ses affaires le permettoient,

(p) Si l'objet d'un don si noblement présenté, s'y est refusé avec autant de respect que de gratitude, c'est qu'il se croyoit alors des ressources personnelles contre le besoin; & que dans ses principes, le besoin réel & absolu peut seul légitimer l'acceptation des bienfaits, même offerts par la main de son souverain. (Note de M. Du Peyrou).

» de faire le quatrieme avec David , Jean-
 » Jaques , & votre serviteur ,»

D'après cette lettre , Monsieur , il faut croire que mylord Maréchal abusoit de la faveur du Roi , pour le compromettre ; & de la crédulité de *Rouffean* , pour le tromper. Il faudroit croire bien pire encore , plutôt que d'opposer la moindre résistance à une opinion que M. d'*Alembert* veut accrediter. Cette soumission est bien due à sa précieuse candeur ; à la violence qu'il se fait pour déchirer la mémoire d'un homme qu'il abhorroit ; au regret bien sincere qu'il ressent d'être dans cette cruelle nécessité , regret qu'il ne vaincroit jamais si la vérité ne l'y obligeoit , & que la maniere douceuse dont il s'exprime manifeste si bien ; enfin aux délicates précautions qu'il a prises , pour constater les faits déshonorans , que par attachement pour mylord Maréchal , & par amour pour la vérité , il attribue au fils chéri de mylord Maréchal , & au plus ardent ami de la vérité. Toutes choses qui , vous en conviendrez , proposent M. d'*Alembert* à notre vénération , comme un homme irréprochable.

Je pourrois en parlant de lui , Monsieur , employer jusqu'à mon dernier jour , le ton que j'ai pris dans cette lettre ; & dire comme Fontenelle : *je mourrai avec la consolation de n'avoir jamais donné le moindre ridicule à la plus petite vertu.* Toutefois , il est tems de le quitter , ce ton ; il ne conviendrait pas à la dignité des fonctions auxquelles la plus respectable amitié m'appelle. Il faut déchirer le voile que l'envie & l'imposture suspendent , entre le public & la vérité ; il faut écraser M. d'Alembert sous le poids des preuves de sa mauvaise foi ; il faut montrer son caractère dans toute sa difformité ; il faut effrayer les calomniateurs , que l'impunité que lui assureroit mon silence , enhardiroit à marcher sur ses traces ; il faut apprendre aux méchans , que leur triomphe , toujours trop long , n'est pourtant jamais durable , & qu'il vient un moment , où le redoutable aspect de la vérité les replonge dans le néant ; enfin , il faut produire au grand jour , le témoignage le plus honorable , le plus sincère , le plus imposant , le plus irréfragable que des hommes vertueux ayent jamais rendu

à la vertu. Je suis sûre de les bien remplir ces sublimes fonctions : ce n'est pas à mon éloquence qu'elles sont confiées ; c'est à ma droiture.

Révoltée de toutes les faussetés que M. d'*Alembert* accumule dans son *Eloge* du Maréchal d'Ecosse ; pressée par le besoin de les détruire , j'ai écrit au plus digne ami du Maréchal , & de *J. J. Rousseau* , pour lui demander des lumières que ma position ne m'avoit pas permis d'acquérir par moi-même. Non , que j'aye eu le malheur de balancer un instant entre *Jean-Jaques* , & son détracteur : mais parce que l'ardeur de servir , toujours subordonnée à l'amour de la justice , bien différente enfin de l'ardeur de nuire , n'avance rien dont elle ne veuille administrer la preuve. Cet ami , d'une espece trop rare pour le bonheur de la société , est Monsieur Du Peyrou , dont le nom seul fait pâlir les fauteurs de la calomnie , tant il annonce de candeur & de probité. Il a daigné favoriser mon projet ; il m'a fait une réponse où la justesse de son esprit , la pureté de ses intentions , la beauté de son ame , se développent avec un égal avan-

tage; il a bien voulu m'envoyer des extraits de lettres, tant du lord Keith, que de *Jean-Jaques*, qui donnent le démenti le plus formel aux scandaleuses assertions de M. d'*Alembert*, & rectifient les idées que fait naître celle qui est la moins téméraire. A l'abri de la réputation de M. Du Peyrou, Monsieur, la fidélité de ces extraits est inattaquable : aucun de ceux qui le connoissent n'osera les suspecter. Je vais vous transcrire ces pieces intéressantes; observez-en s'il vous plaît, les dates.

Réponse de M. Du Peyrou.

Neufchâtel 9 Mai 1779.

« Depuis vendredi matin, moment de
 » la réception de votre lettre du 3 de ce
 » mois, je n'ai cessé, Madame, de m'oc-
 » cuper des éclaircissémens que vous de-
 » sirez de moi. Mon état de foiblesse qui
 » ne me permet pas encore de quitter le
 » lit, n'a pu ralentir mon zele. La nature
 » des questions que vous m'adressez in-
 » téresse mon cœur, autant que le vôtre.
 » Je vois que vous êtes indignée comme
 » moi, de l'imputation calomnieuse contre

» *Jean-Jaques Rousseau* dont M. d'Alem-
 » bert a osé profaner l'*Eloge* prétendu ,
 » d'un homme digne en effet de tous les
 » éloges , mais au-dessus de ceux que M.
 » d'Alembert peut lui donner. J'ignore si
 » M. d'Alembert a dans son *Eloge* , étayé
 » son accusation contre *Jean-Jaques* , de
 » quelques témoignages plus probans que
 » le sien ; ou s'il s'est flatté que sa simple
 » assertion auroit en Europe le même
 » poids qu'elle peut avoir dans quelques
 » cercles de Paris : je fais seulement que
 » M. d'Alembert , avant de publier son
 » *Eloge* , avoit dans des conversations de
 » société , cherché à accréditer son ac-
 » cufation contre *Rousseau* en s'étayant
 » d'un secrétaire de lord Maréchal. Or ,
 » ce secrétaire ne peut être que le sieur
 » Junod , mort depuis quelques années.
 » Sans doute que M. d'Alembert ne cite
 » le témoignage *d'un mort , contre un mort* ;
 » qu'appuyé de preuves par écrit , ou
 » incontestables. En attendant qu'il les
 » produise , comme il y est appelé par
 » l'honneur , s'il en a encore un germe ,
 » je vais , Madame , mettre sous vos yeux
 » les éclaircissimens que vous me deman-

» dez : ceux du moins que je me suis mis
» en état de vous fournir aujourd'hui. J'ai
» compulsé une centaine de lettres tou-
» tes originales , écrites de la main de
» mylord Maréchal ; dont les deux tiers
» adressées à *Jean-Jaques* , depuis juillet
» 1762 à octobre 1765 , époque du départ
» de celui-ci pour passer en Angleterre. Les
» autres me sont adressées depuis juin 1765
» à juin 1767. Vous ne recevrez cet or-
» dinaire que les extraits de quelques unes
» des premières qui vous apprendront en
» quel tems & à quelle occasion *la rente*
» *viagere de six cents livres fut constituée*
» *entre mes mains. Au lieu de cinquante*
» *livres sterling que lord Maréchal avoit*
» *destinées à son fils chéri , celui-ci le sup-*
» *plia de borner ce bienfait à la somme ci-*
» *dessus de six cents livres.* Les extraits de
» quelques unes de ces lettres vous feront
» sûrement regretter comme à moi , que
» des considérations d'honnêteté , ou de
» convenance , ne permettent pas la pu-
» blication entière d'une collection si pré-
» cieuse , si honorable à deux cœurs
» vertueux & sensibles , tels que ceux de
» lord Maréchal , & de *Jean-Jaques*. Il

„ n'y a pas une de ces lettres qui n'offre
 „ des traits intéressans de générosité , de
 „ délicatesse , de sensibilité , de bonté ,
 „ de raison , & de vertu ; pas une qui
 „ ne caractérise par les expressions , &
 „ par les choses , cette tendre & pater-
 „ nelle affection de lord Maréchal pour
 „ *son fils chéri*. Plusieurs contiennent des
 „ anecdotes historiques qui , la plupart ,
 „ prouvent combien étoient vifs & fon-
 „ dés , l'attachement , le respect , l'admi-
 „ ration de lord Maréchal pour le sou-
 „ verain qui l'honoroit de sa bienveil-
 „ lance , & de son amitié. Je ne puis
 „ me refuser la satisfaction de vous trans-
 „ crire ici le morceau suivant extrait
 „ d'une lettre de *Jean-Jaques* , écrite au
 „ noble Lord le 21 août 1764 ; vous
 „ jugerez du reste par ce léger échan-
 „ tillon. *Ce que vous m'apprenez de l'af-*
 „ *franchissement des paysans de Poméranie ,*
 „ *joint à tous les autres traits pareils que*
 „ *vous m'avez ci-devant rapportés , me mon-*
 „ *tre par-tout deux choses également belles ;*
 „ *savoir dans l'objet , le génie de FRÉDÉRIC ,*
 „ *& dans le choix , le cœur de GEORGE.*
 „ On seroit une histoire digne d'immorta-

„ liser le Roi , sans autres mémoires que
 „ vos lettres „

“ Parmi ces anecdotes historiques , M.
 „ d'Alembert , ne se doute pas peut-être ,
 „ qu'il est quelquefois question de lui ; &
 „ qu'avec une façon de penser aussi aisée que
 „ la sienne , on pourroit le chagriner un peu ,
 „ en rendant le public confident de quelques
 „ discours échappés à la liberté philosophi-
 „ que dont il jouissoit à Potsdam. Mais l'im-
 „ punité du méchant n'a qu'un tems , &
 „ l'exacte probité est compagne de la
 „ justice. Tant que les détracteurs de *Jean-*
 „ *Jaques* ne s'affichent , que comme de
 „ vils calomniateurs auprès des gens sen-
 „ sés , on ne leur doit que le mépris. Qu'ils
 „ produisent les preuves de leurs odieu-
 „ ses imputations , on leur en promet d'a-
 „ vance une réfutation victorieuse d'un
 „ côté , flétrissante de l'autre.

.

„ Non , Madame , *Jean-Jaques* n'a pu
 „ donner d'autres chagrins à lord Maré-
 „ chal , que sa querelle avec M. *Hume*
 „ & si à cette époque la correspondance

„ du Lord s'est ralentie , elle n'a jamais
 „ cessé totalement. Je fais de Jean-Jaques
 „ lui-même qu'il recevoit quelquefois des
 „ nouvelles de ce respectable ami : je fais
 „ de lord Maréchal qu'en ralentissant sa cor-
 „ respondance , par des raisons pleines de
 „ sagesse , & fondées sur son âge , il de-
 „ siroit & demandoit des nouvelles de
 „ son Jean-Jaques. J'ai vu celui-ci à mon
 „ passage à Paris en mai 1775 , m'expri-
 „ mer avec plénitude de cœur les senti-
 „ mens de tendresse & de vénération ,
 „ pour l'homme qu'il aimoit & respectoit
 „ au-dessus de tous les hommes. Je l'ai vu
 „ s'attendrir au récit que je lui faisois des
 „ preuves multipliées que j'avois eues à
 „ Valence en Espagne , du souvenir plein
 „ de tendresse & de respect que l'on y
 „ conservoit pour la personne , & les
 „ vertus de cet homme vraiment fait pour
 „ inspirer ces sentimens.

„ Malheureusement notre ami avant sa
 „ retraite à Ermenonville a brûlé la ma-
 „ jeure partie des papiers qui lui restoit :
 „ il n'a pas dépendu de lui que ce qui étoit
 „ entre mes mains , n'ait subi le même sort :
 „ tant il attachoit peu d'importance aux ti-

„ tres

» *tres les plus précieux qu'il eut à opposer à*
 » *la rage de ses calomniateurs. Ses écrits*
 » *subsisteront : c'est son cœur qui les a*
 » *dictés : la postérité le jugera d'après ces*
 » *écrits ; & ses lâches ennemis qui assou-*
 » *vissent sur un cadavre une fureur trop*
 » *long - tems contrainte , seront trop heu-*
 » *reux d'échapper par l'oubli , à l'exécra-*
 » *tion qui les attend.*

» Je me suis peut-être trop abandonné
 » aux mouvemens de mon cœur. Je n'en
 » défavoue pourtant aucun ; & vous pou-
 » vez , Madame , faire de cette lettre , & des
 » morceaux qui l'accompagnent , & la sui-
 » vront , l'usage que vous jugerez à propos
 » d'en faire. Vous pouvez me nommer sans
 » scrupule ; vous pouvez même assurer que ,
 » je suis prêt à communiquer à qui le vou-
 » dra , les piéces originales , ou leurs copies
 » authentiques ; & défier les accusateurs de
 » Jean - Jaques , d'en produire d'équivalen-
 » tes (q) ».

(q) Si vous désapprouviez , Monsieur , l'emploi des lettres Italiques qui se trouvent dans cette lettre & dans les extraits , ce seroit à moi qu'il faudroit vous en prendre ; M. De Fevrou n'en ayant indiqué aucun.

Extrait d'une lettre de Lord Maréchal d'Ecosse à M. J. J. Rousseau.

Edimbourg 6 mars 1764.

« J'ai acheté pour la somme de trente
 » mille guinées une de mes terres. J'ai eu le
 » plaisir de voir le bon cœur de mes com-
 » patriotes; personne ne s'est présenté à
 » l'encan pour acheter; & la salle, & la
 » rue retentissoient de battemens de mains
 » quand la terre me fut adjudée. Ceci ce-
 » pendant me jette dans des affaires que
 » je n'entends pas, & que je déteste. L'u-
 » nique profit qui me revient est de pou-
 » voir, par le profit que je pourrois re-
 » tirer de mon achat, faire quelque bien
 » à des gens que j'estime & que j'aime.
 » *Mon bon & respectable ami, vous pour-*
 » *riez me faire un grand plaisir en me per-*
 » *mettant de donner, soit à présent, ou par*
 » *testament, cent louis à Mademoiselle le*
 » *Vasseur, cela lui feroit une petite rente*
 » *viagere pour l'aider à vivre. Je n'ai pas*
 » *de parens proches; personne plus de*
 » *ma famille; je ne puis emporter dans*
 » *l'autre monde, mon argent; mes enfans*
 » *Emetulla, Ibrahim, Stepan, Motcho,*

„ font déjà pourvus fuffifamment. J'ai
 „ encore un fils chéri, c'est mon bon sau-
 „ vage ; s'il étoit un peu traitable, il ren-
 „ droit un grand service à son ami & ser-
 „ viteur „

*Réponse de J. J. Rousseau du 31
 mars 1764.*

“ Sur l'acquisition, Mylord, que vous
 „ avez faite, & sur l'avis que vous m'en
 „ avez donné, la meilleure réponse que
 „ j'aye à vous faire, est de vous transf-
 „ crire ici, ce que j'écris sur ce sujet, à
 „ la personne que je prie de donner cours
 „ à cette lettre, en lui parlant des accla-
 „ mations de vos compatriotes.

„ Tous les plaisirs ont beau être pour les
 „ méchans; en voilà pourtant un, que je
 „ leur désie de goûter. Mylord n'a rien de
 „ plus pressé que de me donner avis du chan-
 „ gement de sa fortune; vous devinez aisé-
 „ ment pourquoi. Félicitez-moi de tous mes
 „ malheurs, Madame, ils m'ont donné pour
 „ ami mylord Maréchal.

„ Sur vos offres qui regardent M^{lle}. le
 „ Vasseur, & moi, je commencerai,
 „ Mylord, par vous dire que, loin de

„ mettre de l'amour-propre à me refuser
„ à vos dons, j'en mettrois un très-noble
„ à les recevoir. Ainsi là-dessus point de
„ disputes ; les preuves que vous vous
„ intéressez à moi , de quelque nature
„ qu'elles puissent être, sont plus propres
„ à m'énorgueillir qu'à m'humilier ; & je
„ ne m'y refuserai jamais , soit dit une
„ fois pour toutes.

„ Mais j'ai du pain quant à présent , &
„ au moyen des arrangemens que je mé-
„ dite , j'en aurai pour le reste de mes
„ jours ; que me serviroit le surplus ?
„ *Rien ne me manque de ce que je desire ,*
„ *& qu'on peut avoir avec de l'argent.*
„ Mylord il faut préférer ceux qui ont
„ besoin, à ceux qui n'ont pas besoin ;
„ & je suis dans ce dernier cas. D'ailleurs
„ je n'aime point qu'on me parle de tes-
„ tament. Je ne voudrois pas être, moi le
„ sachant , dans celui d'un indifférent ;
„ jugez si je voudrois me savoir dans le
„ vôtre ?

„ Vous savez , Mylord , que M^{lle}. le
„ Vasseur a une petite pension de mon
„ libraire , avec laquelle elle peut vivre
„ quand elle ne m'aura plus. Cependant,

„ j'avoue que le bien que vous voulez,
 „ lui faire m'est plus précieux que s'il
 „ me regardoit directement ; & je suis
 „ extrêmement touché de ce moyen trouvé
 „ par votre cœur de contenter la bien-
 „ veillance dont vous m'honorez. Mais
 „ s'il se pouvoit que vous lui appliquassiez
 „ plutôt la rente de la somme , que la
 „ somme même , cela m'éviteroit l'em-
 „ barras de la placer , sorte d'affaire où je
 „ n'entends rien „.

Dans une lettre adressée à M. Rousseau ;
 datée de Keith-hall le 13 avril 1764.
 Mylord après avoir rendu compte de son
 plan de vie , & d'arrangemens lorsqu'il
 sera de retour à Berlin , ajoute :

„ Je n'aurai que deux choses à regretter ;
 „ le soleil de la *Bendita Valencia* , & mon
 „ *fils le sauvage* : dans ma dernière , je lui
 „ fais une proposition très-raisonnable ,
 „ je ne fais ce qu'il me répondra , rien qui
 „ vaille , j'ai peur. Bonjour , je vous em-
 „ brasse de la plus tendre amitié ».



*Lord Maréchal en réponse à la lettre
de M. Rousseau du 31 Mars.*

Londres 6 Juin 1764.

« Je ne puis vous exprimer le plaisir
» que votre indulgence en ma faveur m'a
» donné, j'en sens vivement la valeur. Je n'ai
» que le tems de vous assurer combien je
» suis votre serviteur & fidele ami. Je suis
» comme dans une tempête sur mer, les
» cours à faire, les visites, les dîners, &c.
» Je me fauve, on fait mon coffre, je
» pars demain pour Brunswich & puis
» pour Berlin, d'où je vous écrirai avec
» plus de loisir; en attendant je vous em-
» brasse de tout mon cœur.

*Extraits de lettres de Lord Maréchal
à M. J. J. Rousseau.*

Potsdam le 8 février 1765.

Après avoir discuté sur la cherté des
vivres en Angleterre où il étoit déjà ques-
tion pour Rousseau de se retirer, Mylord
ajoute. « Mon bon ami, si vous n'étiez
» plus sauvage que les Sauvages du Canada
» il y auroit remede. Parmi eux, si j'avois

» tué plus de gibier que je ne pourrois en
 » manger, ni emporter, je dirois au pre-
 » mier passant, tiens voilà du gibier; il
 » l'emporteroit; *mais Jean-Jaques le laissè-*
 » *roit*: ainsi j'ai raison de dire qu'il est
 » trop sauvage, &c ».

Petsdam le 22 mai 1765.

« Ce qui me fâche est la crainte que l'im-
 » pression de vos ouvrages à Neufchâtel
 » ne se faisant pas, il ne vous manque un
 » secours nécessaire: car item il faut man-
 » ger, & on ne vit plus de gland dans no-
 » tre siecle de fer. Vous pourriez me ren-
 » dre bien plus à l'aise que je ne le suis,
 » & il me semble que vous le devriez.
 » Vous m'appellez votre pere, vous êtes
 » homme vrai; ne puis-je exiger par l'au-
 » torité que ce titre me donne, *que vous*
 » *permettiez que je donne à mon fils cir-*
 » *quante livres sterling de rente viagere?* Eme-
 » tulla est riche: Ibrahim a une petite rente
 » assurée, Stepan de même, Motcho aussi.
 » Si mon fils chéri avoit quelque chose
 » assurée pour la vie, je n'aurois plus rien
 » à desirer dans ce monde, ni aucune in-
 » quiétude à le quitter; il ne tient qu'à

„ vous d'ajouter infiniment à mon bon-
 „ heur. Seriez-vous à l'aise si vous étiez
 „ en doute que j'eusse du pain dans mes
 „ vieux jours ? Mettez-vous à ma place ,
 „ faites aux autres comme vous voudriez
 „ qu'on vous fît. Ne croyez - vous pas
 „ que la liaison d'amitié est plus forte que
 „ celle d'une parenté éloignée, & sou-
 „ vent chimérique ? moi je le sens bien.

„ Je n'ai plus personne de ma famille ,
 „ une terre que j'ai de près de 30000 liv.
 „ de rente, avec une bonne maison toute
 „ meublée, va à un parent fort éloigné
 „ qui a déjà à lui une terre de près de
 „ 40000 liv. de rente. J'ai encore une pe-
 „ tite terre à moi, & de l'argent comptant
 „ considérablement. *Je voudrois sur ma terre*
 „ *vous assurer cinquante livres sterling*, rien
 „ n'est sûr que sur les terres. *Soyez bon* ,
 „ *indulgent, généreux, rendez votre ami*
 „ *heureux.* Adieu „.

Je croirois, Monsieur, faire injure à
 votre intelligence si j'entreprendois le rap-
 prochement de ces extraits, & des passa-
 ges de l'*Eloge* qu'ils démentent. Il suffit
 de vous mettre à portée de juger par vous-
 même, quel est le degré de confiance qui

est dû à M. d'Alembert sur l'article de la *rente*. En mérite-t-il davantage sur celui des *injures* ? C'est sur quoi les extraits suivans vont vous décider.

Extraits de Lettres adressées à M. Du Peyrou par Mylord Maréchal.

Potsdam fin de juillet 1766.

« Notre ami *Jean-Jaques* est résolu de
 » se retirer encore plus du commerce des
 » hommes ; il se plaint de *David Hume* ,
 » & *David* de lui. *J'ai peur que l'un &*
 » *l'autre n'ait quelque tort ; David d'avoir*
 » *écouté avec trop de complaisance les enne-*
 » *mis de notre ami ; & lui peut-être a pris*
 » *cette indolence de David à ne pas prendre*
 » *assez vivement son parti , comme une affo-*
 » *ciation contre lui avec ses ennemis. J'en*
 » suis affligé , car *David* est si bon hom-
 » me , & notre ami a tant d'ennemis déjà ,
 » que bien des gens seront portés à lui donner
 » tort. Mais comme il est dans la plus grande
 » retraite , & qu'il se borne à une corres-
 » pondance de deux ou trois personnes ,
 » le mieux est de ne plus parler de cette
 » nouvelle tracasserie , &c.

Du 19 septembre 1766.

“ La malheureuse querelle de notre ami
 „ contre M. *Hume* me donne tous les jours
 „ plus de peine ; tout le monde en parle :
 „ je ne puis justifier son procédé ; tout ce
 „ que je puis faire est de justifier son cœur ,
 „ & de le séparer d’une erreur de son juge-
 „ ment, qui a mal interprété les intentions
 „ de David. J’ai vu une lettre de d’*Alem-*
 „ *bert* là-dessus, qui se plaint aussi ; il dit
 „ qu’il avoit parlé très-favorablement de
 „ M. *Rousseau*, ici à la table du Roi, ce
 „ qui est vrai : mais je n’assurerois pas qu’il
 „ n’avoit pas changé d’avis, même avant
 „ cette dernière affaire, &c „.

Du 28 novembre 1766.

“ J’ai une lettre de M. *Rousseau*, des
 „ plaintes contre moi, avec bien de la dou-
 „ ceur, d’avoir mal interprété son refus
 „ de la pension. L’autre, est sur ce que
 „ je vous ai écrit : comme j’écris de mé-
 „ moire, & que la mienne me manque
 „ beaucoup, je ne fais pas du tout ce que
 „ je vous ai dit, dans cette lettre dont il
 „ est question ; bien fais-je que je ne vous
 „ ai écrit que dans l’intention, & dans

» l'espérance que vous pourriez lui ôter
 » ses soupçons contre M. *Hume*, qui, je
 » voyois, seroient trouvés injustes de tout
 » le monde; j'avois tâché de les lui ôter
 » long-tems avant que la querelle n'écla-
 » tât; & vous pouvez vous-même juger
 » si ce que je disois étoit d'un ami ou
 » ennemi. *Je le regarde toujours comme un*
 » *homme vertueux*, mais aigri par ses mal-
 » heurs, emporté par sa passion, & qui n'é-
 » coute pas assez ses amis. Je ne puis lui
 » donner raison, jusqu'à-ce qu'il me pa-
 » roisse l'avoir. Si dans la suite il fait voir
 » des preuves que M. *Hume* est un noir
 » scélérat, certainement je ne lui donne-
 » rai pas raison, mais jusqu'à cette heure je
 » ne vois pas apparence de preuves *solides*.

» Il est bien affligeant pour moi sur-tout,
 » qui aime la tranquillité, & point les tra-
 » casseries, d'être quasi forcé d'entrer dans
 » une querelle entre *deux amis que j'estime*.
 » Je crois que je prendrai le parti néces-
 » faire à mon repos, de ne plus parler,
 » ni écouter rien sur cette malheureuse
 » affaire. Adieu, je vous embrasse de tout
 » mon cœur.

» Comme je ne me souviens pas de ce

„ que je vous ai écrit, que je n'ai pas
 „ copie de mes lettres, examinez-les ; M.
 „ *Rouffseau* ne me dit ni vos paroles ni
 „ celles de ma lettre à vous, que pour
 „ bien juger je devois favoir. Voici com-
 „ me il finit : *Mais si je n'ai pas eu le tort*
 „ *que vous m'imputez, souvenez - vous de*
 „ *grace, que le seul ami sur lequel je compte*
 „ *après vous, me regarde sur la foi de votre*
 „ *lettre, comme un extravagant au moins.*
 „ Je vous envoie copie de ce que je
 „ lui écris par ce courier. Bon soir.

Lord Maréchal à M. Rouffseau.

Après avoir discuté quelques articles relatifs à des écrits précédens le Lord ajoute.

„ Je suis vieux, infirme, trop peu de
 „ mémoire, je ne fais plus ce que j'ai
 „ écrit à M. Du Peyrou, mais je fais très-
 „ positivement que je desirois vous servir
 „ en assoupissant une querelle sur des soup-
 „ çons qui me paroïssent mal fondés,
 „ & non pas vous ôter un ami. Peut-être
 „ ai - je fait quelques sottises; pour les
 „ éviter à l'avenir, ne trouvez pas mau-
 „ vais que j'abrège la correspondance,

„ comme j'ai déjà fait avec tout le monde ,
 „ même avec mes plus proches parens &
 „ amis , pour finir mes jours dans la tran-
 „ quillité. Bon soir.

„ Je dis *abrégé*, car je desirerai toujours
 „ savoir de tems en tems des nouvelles de
 „ votre santé & qu'elle soit bonne „.

Eh bien! Monsieur, le ton de Mylord
 en parlant de *Jean-Jaques*, & à *Jean-Jaques*,
 est-il celui que prend un bienfaiteur,
 vis-à-vis d'un ingrat à qui il a *des injures*
 à pardonner? *Estime-t-on un ingrat? Le*
regarde-t-on comme un homme vertueux?
 S'y intéresse-t-on assez pour *desirer toujours*
de savoir de tems en tems de ses nouvelles?
 Ou plutôt n'y a-t-il pas une noirceur abo-
 minable dans les louanges que M. d'*Alem-*
bert donne au libéral Ecoffois, quand il
 s'agit d'un défintéressé Genevois, sur *l'in-*
dulgence qui ne lui permet jamais la médi-
sance, ni même la plainte? Hélas! ce fut
 le protecteur qui en eut besoin d'*indulgence*;
 & le protégé s'acquitta envers lui, en lui
pardonnant, en faveur de la *justice qu'il*
n'avoit cessé de rendre à son cœur, l'injustice
 qu'il lui faisoit, en accusant son *jugement*
d'erreur, & son esprit de prévention. Oui,

Monfieur , je l'avouerais fans détour (r) (les amis de *Jean-Jaques* ne combattront jamais une vérité quelqu'affligeante qu'elle puiſſe être), la gravité des torts de M. *Hume* lui en fauva la punition ; le digne Lord le crut innocent : aveuglé par la longue habitude de l'eſtimer , il ne s'aperçut point que les circonſtances ne permettoient pas que les torts fuſſent du côté de *Jean - Jaques* (s). Si George Keith avoit

(r) J'ai plus fait , j'en ai fourni la preuve , en produiſant les trois derniers extraits.

(s) C'eſt ce qu'il rend palpable dans une lettre datée de Wootton le 2 août 1766 , dont j'ai vu l'original. Voici ce qu'il y dit : “ Je me bornerai à vous préſenter une ſeule
 „ réflexion. Il s'agit de deux hommes , dont l'un a été
 „ amené par l'autre en Angleterre preſque malgré lui. L'é-
 „ tranger ignorant la langue du pays , ne pouvant ni parler,
 „ ni entendre , ſeul , ſans amis , ſans appui , ſans connoiſ-
 „ ſances , ſans ſavoir même à qui confier une lettre en ſu-
 „ reté , livré ſans réſerve à l'autre & aux ſiens , malade ,
 „ retiré , ne voyant perſonne , écrivant peu , eſt allé ſ'enfer-
 „ mer dans le fond d'une retraite , où il herboriſe pour toute
 „ occupation. Le Breton , homme actif , liant , intrigant ,
 „ au milieu de ſon pays , de ſes amis , de ſes parens , de
 „ ſes patrons , de ſes patriotes , en grand crédit à la Cour ,
 „ à la ville , répandu dans le plus grand monde , à la tête
 „ des gens de lettres , diſpoſant des papiers publics , en
 „ grande relation chez l'étranger , ſur-tout avec les plus
 „ mortels ennemis du premier. Dans cette polition , il ſe
 „ trouve que l'un des deux a tendu des pièges à l'autre. Le
 „ Breton crie que c'eſt cette vile canaille , ce ſéféral d'é-
 „ tranger qui lui en tend. L'étranger , ſeul , malade , aban-
 „ donné , gémit & ne répond rien. Là-deſſus le voilà jugé

eu autant de sagacité, que de bonté & de franchise, la seule publication de *l'Exposé succinç* lui auroit deffillé les yeux..... Mais on doit l'excuser sur la foiblesse attachée à son grand âge ; sur l'intérêt personnel, qui le portoit à éloigner la cruelle idée d'avoir consommé le malheur de son *fil* *chéri*, en le liant avec son compatriote ; enfin, sur ce qu'il en devoit moins coûter à son cœur, de plaindre l'*erreur* du sensible *Rousseau*, que de détester la perfidie de l'adroit *Hume*. D'ailleurs si Mylord n'a pas eu assez de lumieres, & d'énergie, pour sacrifier *David*, à *Jean-Jaques*, il n'a pas eu non plus assez d'aveuglement, & de mollesse pour sacrifier *Jean-Jaques* à *David* ; comme on pourroit le croire d'après les insidieuses assertions de M. d'*Alembert* : c'est ce dont les extraits rapportés n'ont pu manquer, Monsieur, de vous

„ Il demeure clair qu'il s'est laissé mener dans le pays de
 „ l'autre, qu'il s'est mis à sa merci, tout exprès pour lui
 „ faire piece, & pour conspirer contre lui. Que pensez-vous
 „ de ce jugement ? Si j'avois été capable de former un pro-
 „ jet aussi monstrueusement extravagant, où est l'homme,
 „ ayant quelque sens, quelque humanité, qui ne devoit pas
 „ dire, vous faites tort à ce pauvre misérable, il est trop
 „ fou, pour pouvoir être un scélérat. Plaignez-le, saignez
 „ le, mais ne l'injuriez pas „

convaincre. Ils constatent tous ce que j'avois le plus à cœur d'établir ; c'est-à-dire, que *Jean-Jaques* n'a jamais mérité de reproches de la part de Mylord ; & que Mylord , en ne lui en adressant point , en ne se plaignant point de lui , n'a jamais cru lui faire grace. Mais , s'il vous falloit une preuve de plus , des tendres égards , de l'estime respectueuse , de l'affectueuse reconnoissance que *Jean-Jaques* a toujours conservés pour l'homme vertueux qu'il appelloit son pere , j'oserais le dire, Monsieur , vous la trouveriez dans la vénération dont nous sommes pénétrés M. Du Peyrou & moi , pour la mémoire de *George Keith* ; nous qui avons nourri pour *J. J. Rousseau* un attachement unique , comme son objet ; un attachement que sa mort n'a pu affoiblir , & qui prolongera nos regrets jusqu'au moment de la nôtre.

Le 20 mai 1779.



EXTRAIT

E X T R A I T

du N^o. 21 de l'Année littéraire 1779.

A M. F R É R O N.

M O N S I E U R ,

J'AI lu, Monsieur, avec beaucoup de satisfaction dans le N^o. 18 de l'Année littéraire, le compte que vous rendez du nouveau Dictionnaire historique. L'extrait que vous en faites justifie bien la préférence que vous lui adjugez sur tous les ouvrages de ce genre. Mais il contient un article que votre honnêteté reconnue me porte à croire que vous auriez relevé vous-même, si vous aviez eu des liaisons particulières avec *J. J. Rousseau*. Le portrait ressemblant, à beaucoup d'égards, que les estimables auteurs du nouveau Dictionnaire historique font de ce vertueux philosophe, est défiguré par un trait peu digne de leur pinceau, & sur lequel ils ne trouveront pas mauvais que l'amitié s'empresse de passer l'éponge. Ce n'est pas assez pour dire la vérité d'être *équitable, impartial*, bien intentionné, il faut la savoir; & pour ne rien dire qui lui soit opposé, il faut

Supplément. Tome XII. H

favoir qu'on ne la fait pas. Ces Messieurs en ont cru des gens qui , fans doute , méritoient leur confiance ; mais qui n'ayant pas été à portée d'observer eux-mêmes les nuances du caractère de *J. J. Rousseau* , s'en sont rapportés à des bruits publics , toujours suspects , quand ils ont pour objet des hommes que des mœurs régulières , & un mérite éclatant , tirent de la classe générale ; & certainement faux , quand ils portent sur celui dont il s'agit. Tant de beaux esprits à vilaines âmes , fervens adorateurs du favori des Muses , & sur-tout de la *fortune* , ont senti qu'à l'odorat de leur dieu , le sacrifice de *J. J. Rousseau* valoit une hécatombe (*a*) !

(*a*) Malgré la dépravation du goût & des mœurs , quelques gens à réputation se sont pourtant abstenus de fournir leur grain d'encens , aux dépens du vraiment éloquent , mais isolé , mais inutile Genevois. Il y a à-peu-près quinze ans qu'un homme de beaucoup d'esprit , qui probablement ne prétendoit pas alors au fauteuil académique qu'il occupe aujourd'hui , dit à Paris , en plein spectacle , *toutes les vertus de Voltaire sont dans sa tête , & toutes celles de Rousseau sont dans son cœur*. Je ne nommerai point cet académicien , dans la crainte que ce propos , qui n'étoit peut-être que de circonstance , ne lui fasse des ennemis que , dans cette supposition , il n'auroit pas assez mérités. Depuis quinze ans , rien n'a dû le faire changer d'opinion sur le compte de deux hommes , qu'une manière d'être si opposée , & des moyens si

Les auteurs du *Dictionnaire*, dont avec raison, Monsieur, vous faites tant de cas, n'auroient pas dit, s'ils eussent parlé d'après eux-mêmes, *le caractère de Jean-Jaques étoit certainement original; mais la nature ne lui en avoit donné que le germe, & l'art avoit beaucoup contribué à le rendre encore plus singulier.*

L'art n'a point fortifié la teinte de singularité que *Jean-Jaques* tenoit de la nature :

L'art le plus innocent tient de la perfidie.

Ce que *Voltaire* a dit comme poète; *Rousseau* le croyoit, le sentoît comme honnête homme. L'art n'est jamais entré pour rien dans sa conduite; ce qui le prouve, c'est qu'il n'avoit pas le talent de le démêler dans celle des autres: personne n'étoit si aisé à duper que lui: entraîné par la pente qu'on a généralement à juger du cœur d'autrui, d'après le sien propre, il croyoit à la bonne foi de tous ceux qui lui en monroient, de même qu'il foutenoit que

différens, ont rendus également célèbres. S'il pensoit ce qu'il disoit, il doit le penser encore, se reconnoître & se nommer.

les hommes naissent bons, quoiqu'il n'éprouvât que trop combien ils sont méchants.

Ces Messieurs n'auroient pas dit : *il tâchoit sur-tout de se rendre intéressant, par la peinture de ses malheurs & de sa pauvreté, quoique ses infortunes fussent moins grandes qu'il ne le disoit, & ne le sentoit ; & quoiqu'il eût des ressources assurées contre l'indigence.*

Jean-Jaques n'a jamais rien *tâché*, Monsieur ; il ne faisoit point tout ce qu'il n'auroit fait qu'avec peine ; sa paresse naturelle & l'indépendance de son caractère, étoient incompatibles avec la contrainte qu'il faut s'imposer pour s'affujettir à un plan, tendre à un but : il n'en avoit point d'autres que de suivre ses inclinations ; s'il en avoit eu de moins heureuses, se feroit-il fait violence pour les combattre ? C'est ce que je n'oserois affirmer. Tant il est vrai que *ses vertus n'étoient pas dans sa tête*. Sa répugnance pour les bienfaits, son goût dominant pour la solitude, le préservoient de la manie de vouloir se rendre *intéressant* ; on ne cherche point à *intéresser* les hommes, quand on n'en attend rien ; pas même la douceur d'être

plaint ; & on ne desire de la société ni pitié , ni secours , quand on la fuit.

A quelque point que son imagination fût forte , que sa sensibilité fût exquise , elles ne pouvoient exagérer ni l'idée , ni le sentiment , ni *la peinture de ses malheurs , & de sa pauvreté*. Sans compter les persécutions que ses opinions lui attirèrent , les perfidies auxquelles sa franchise l'exposa , les outrages que ses succès lui valurent , personne n'a jamais été plus cruellement traité de la nature , & de la fortune. Il a passé presque toute sa vie dans des douleurs cuisantes , encore irritées par la certitude de n'en pouvoir être délivré que par la mort ; & il les a souffertes avec une résignation étonnante , dans un homme sur qui la délicatesse de son organisation leur donnoit tant de prise.

Loin qu'il eût , lorsqu'il parloit de sa *pauvreté des ressources assurées contre l'indigence* , il atteignit sa 53^{me}. année sans avoir d'autres moyens de subsister , que ceux qu'il tiroit de son travail , & de la plus rigoureuse économie ; moyens qui d'un instant à l'autre pouvoient lui échapper , & dont le dépérissement de sa santé lui pré-

sageoit journellement la perte. A 53 ans , il trouva dans la personne de *George Keith*, *Maréchal héréditaire d'Ecosse*, un ami, vis-à-vis duquel la reconnoissance ne devoit rien coûter à sa fierté ; il consentit à en accepter 600 liv. de rente viagere. Par une suite d'arrangemens concernant la vente de ses ouvrages, de ses estampes, & de sa bibliotheque, il parvint à se faire, y compris les 600 liv. de Mylord, 1140 livres de rente viagere, auxquelles il ajouta en se mariant, les 300 liv. que Mademoiselle le Vasseur tenoit d'un des libraires avec qui il avoit traité. Ces différentes sommes composent les 1440. livres à quoi M. le Begue de Presle évalue sa fortune. Si toutefois un si mince revenu, partagé entre deux personnes âgées, dont l'infirmité multiplie les besoins de l'une & menace l'autre, ne mérite pas mieux le nom d'*indigence*.

Non, Monsieur, la destinée de *J. J. Rousseau*, n'a rien laissé à faire à son imagination pour le tourmenter ; injures sanglantes, interprétations odieuses, imputations déshonorantes, calomnies atroces, services offensans, abandon de ses amis,

proscription de sa patrie, indigence, maux physiques, tout ce qui peut porter le désespoir dans une ame sensible, s'est réuni pour accabler la sienne, & il a tout enduré avec la plus héroïque modération. J'espère que vous n'en exigerez pas de preuves plus incontestables, & plus touchantes, que les *notes* qu'il a mises à l'infâme libelle (si généralement, & sans doute si justement attribué à *Voltaire*) (*b*) intitulé, *Sentimens des citoyens de Geneve*. Production que cette République, malgré ses préventions, a fait brûler sous la qualification qui lui convenoit; & dont il seroit à souhaiter pour la réputation de son auteur, que le feu eût pu effacer la mémoire. Enfin, Monsieur, le bonheur de pouvoir s'estimer, est le seul dont *Jean-Jaques* ait joui; & le malheur de haïr, le seul qu'il n'ait pas éprouvé.

Je ne défendrai point la *nouvelle Héloïse* contre la critique qu'en fait le *nouveau Dictionnaire historique*: ce n'est pas que je croye qu'on n'y puisse répondre;

(*b*) Depuis que j'ai écrit cette lettre, j'ai acquis la preuve que ce libelle est effectivement du Seigneur de Ferney.

à certains égards , avec quelque avantage ; c'est que le mérite de ce roman est indifférent à la gloire de *Jean-Jaques* : ou du moins qu'il en jugeoit ainsi , puisqu'il ne daigna pas en faire mention , dans une note de ses ouvrages imprimés , qu'il envoya à Paris pendant son séjour en Suisse. Mais , Monsieur , je n'ai pu garder le même silence sur ce que j'ai relevé. Tout ce que disent des auteurs aussi recommandables que ceux du *nouveau Dictionnaire historique* tire à conséquence ; leurs talens , l'utilité de l'objet auquel ils les consacrent , doivent leur donner trop d'influence sur l'opinion publique , pour que leurs méprises soient sans danger. Plus ils annoncent de candeur , d'équité , d'impartialité , moins je dois craindre de les blesser en démontrant qu'ils ont été mal informés sur le caractère d'un homme , aux vertus de qui il est aisé de voir qu'ils se plaisent à rendre justice. Peut-être dans une autre édition , (& leur ouvrage est fait pour en avoir beaucoup) , rectifieront-ils une erreur qui ne déprise point leurs lumières ; & dont l'aveu peut faire tant d'honneur à leurs sentimens. Les détails où je

me suis permis d'entrer, ne dérogent point à la déférence que je crois due à leurs décisions, quand ils les prononcent avec connoissance de cause. Ils ne sont point coupables d'avoir dit ce qu'ils croyoient être vrai ; je le ferois de ne point relever ce que je fais qui ne l'est pas, puisqu'en pareil cas, se taire, c'est acquiescer. Enfin, quand je n'aurois pas eu pour *J. J. Rousseau* un attachement dont je m'honore, je n'en regarderois pas moins comme un devoir, de lui acquérir de ces Messieurs, en le leur faisant mieux connoître, une portion d'estime encore plus considérable que celle qu'il en obtient.

17 juillet 1779.

Réflexions servant de réponse à la Lettre précédente.

Quelques personnes d'un zèle, peut-être trop ardent, m'ont blâmé de prendre trop souvent la défense de *Rousseau*. Je ne prétends point encenser ses erreurs, pas même les excuser ; mais puisque lui-même a paru les reconnoître, & en cessant d'écrire contre la religion, & en rom-

pant tout commerce avec les vrais ennemis de toute religion , je crois qu'on ne doit pas user à son égard de la même sévérité qu'avec les *Salmonées* modernes. Au reste, ses erreurs ne doivent pas empêcher de rendre justice à ses grandes & bonnes qualités; & c'est uniquement ce que je me suis permis.

Cependant je prie les personnes respectables qui m'adressent continuellement (c) des apologies de *Jean-Jaques*, de considérer que le public qui fait à quoi s'entendre sur son caractère, se lasseroit à la fin de tant d'apologies, quand elles seroient toutes aussi-bien faites que celle que je viens de publier.

Je suis, &c.

Paris, ce 25 juillet 1779.

(c) Cela est bon à remarquer.





L E T T R E

A M. D'ALEMBERT.

JUSQU'A présent, Monsieur, je n'ai osé franchir l'intervalle immense, que les titres éclatans dont vous êtes revêtu mettoient entre vous & moi. Mais il me paroît si prodigieusement raccourci par la lettre que vous avez fait inférer dans le Mercure du 25 septembre dernier; le style de M. Muzell Stosch est si rassurant; il prouve si invinciblement combien vous êtes de bonne composition sur le mérite littéraire de vos correspondans; que je me sens le courage d'examiner avec vous quelques articles de la lettre de M. Stosch, & de vous demander des éclaircissemens, dont le Public a sûrement autant de besoin que moi, pour concilier les contradictions qui se trouvent entre ce que vous faites, & ce que vous dites: supposé qu'il vous observe, & vous lise avec assez d'attention, pour qu'elles ne lui aient pas échappé. Je serai forcée, Monsieur, de vous copier souvent: je vous promets de le

faire plus exactement que vous n'avez copié M. Stofch, dans les charitables *notes* dont votre bénignité a jugé à propos de grossir l'*Eloge de mylord Maréchal*; si toutefois on peut croire que vous ayez copié *entier*, ce qui vous a été écrit de Berlin, au sujet de *J. J. Rousseau*. Car il y a entre les deux copies de la même lettre, des différences qui tirent à de sérieuses conséquences. C'est ce que je vous supplie de trouver bon que j'essaye de vous démontrer. Il est possible, je l'avoue, qu'on omette par pure inadvertance, tout aussi bien que par mauvaise volonté, un mot, une phrase même, d'une lettre que l'on rapporte : mais, on n'y ajoute pas sans dessein; & quand l'addition qu'on se permet tend à nuire à quelqu'un, contre qui on a une animosité reconnue, & qui n'est plus en état de se défendre, ce procédé réunit les caractères de la bassesse à ceux de l'infidélité : voilà pourtant, Monsieur, de quoi vous vous êtes rendu *coupable*. *C'est avec regret que je suis obligée de vous le reprocher; & pour me dédommager de ce qu'il m'en coûte pour remplir ce pénible devoir, convaincue que, vous offrir*

une nouvelle occasion de développer vos sentimens, & vos idées, c'est concourir à votre gloire, je veux, en dépit de toute méthode, avant de m'occuper de l'éloquent Pruffien, vous adresser humblement les questions dont votre lettre me fournit le sujet. Aussi bien celui qui porte avec tant d'honneur le sceptre de la philosophie Encyclopédique; doit-il avoir le pas sur tout le monde, même sur MONSIEUR LE BARON STOSCH.

On dit Messieurs, dites-vous, Monsieur, aux Rédacteurs du Mercure, que plusieurs amis de feu M. Rousseau, (qui méritent qu'on leur réponde) révoquent en doute, &c. On dit ! . . . Cela est bien vague. Quoi ! Ce ne seroit qu'un bruit passager que vous auriez saisi à la volée ? Personne ne vous auroit parlé directement & à fond, du foudroyant écrit qui a paru sous le titre de Procès du cœur, & de l'esprit de M. d'Alembert ? En effet, il faut bien que vous n'en ayez aucune connoissance. Ne pouvant espérer de le persuader au Public, vous ne diriez pas que les amis de M. Rousseau, qui méritent qu'on leur réponde, révoquent en doute la vérité de ce que

vous avez dit... Mon amour propre qui ne manque pas de me placer dans la classe des gens qui *méritent qu'on leur réponde*, vous remercie, Monsieur, de la petite careffe que contient votre délicate parenthèse; mais, quelque touchée que j'en sois, elle ne me séduira point jusqu'à m'empêcher de vous dire, que la distinction que vous accordez à *plusieurs amis de feu M. Rousseau*, est révoltante pour eux-mêmes, en ce qu'elle suppose que les autres ne la *méritent pas*. Tous ceux qui élèvent la voix en faveur du respectable objet de vos outrages, *méritent qu'on les écoute, qu'on leur réponde*, que l'on prouve en se justifiant, si cela étoit possible, & puisque cela ne l'est pas, en se rétractant, le cas que l'on fait de leur estime. Oui, Monsieur; ils le *méritent*, puisque l'intérêt de la vérité, l'amour de la justice & l'enthousiasme de la vertu peuvent seuls les animer.

Voudriez-vous bien, Monsieur, avoir la bonté de déterminer ce que vous avez prétendu nous faire entendre en vous exprimant ainsi :

Cette lettre dont je conserve l'original (que vous ne vous engagez cependant point à

produire) *n'a été écrite par M. Muzell Stofsh*, que je dois nommer ici , pour sa justification , & pour la mienne. Quant à la vôtre , il est facile de concevoir , qu'en nommant l'auteur de cette lettre , vous lavez du soupçon de l'avoir supposée : pourvu toutefois que cet auteur vive encore ; & qu'il ait la bonne foi de confesser cette iniquité. Mais que l'on puisse opérer la *justification* d'un homme , en publiant que c'est lui qui a écrit une lettre également opposée à la vérité , au bon sens , & à l'honnêteté , c'est ce que nous ne comprendrons jamais , si vous ne daignez venir à notre aide. Certainement , il faut être géometre pour résoudre ce problème-là. En ce moment , Monsieur , je reçois un petit écrit (a) intitulé , *Commentaire sur la lettre de M. d'Alembert* , du 18 septembre , adressée aux Rédacteurs du *Mercur de France* , insérée dans celui du 25. Cet écrit m'est envoyé par une personne très-estimable. Oh ! pour celle-là , qui que ce soit n'en disconvientra , si

(a) Ceci n'est point une fingerie : rien n'est plus vrai que cet envoi.

jamais vous me fomez de la nommer! Quant à moi, je la trouve de plus très-aimable, car en m'envoyant sur un texte qu'il n'est pas aisé de commenter de sang froid, un *commentaire* exempt d'amertume, de partialité, de prévention, d'inconséquence, en un mot, tout-à-fait digne de vous être communiqué, elle favorise à la fois ma paresse naturelle, & le desir que j'ai de trouver dans tous les amis de l'immortel *Jean-Jaques*, autant de zele, & plus de talens que je ne puis lui en consacrer. Voici, Monsieur, ce *commentaire*: graces, je vous supplie, pour les redites que la circonstance rend inévitables.

« On dit, Messieurs, que plusieurs amis
 » de feu M. Rousseau (qui méritent qu'on
 » leur réponde) révoquent en doute la vérité
 » de ce que j'ai dit dans l'éloge de mylord
 » Maréchal, sur les sujets de plaintes que
 » le philosophe Genevois lui avoit donnés.

» Cela plaît à dire à Monsieur le secrétaire perpétuel de l'Académie Française:
 » il est, ou veut paroître mal informé.
 » Les amis de Rousseau, ceux qui, selon
 » M. d'Alembert, méritent qu'on leur réponde,
 » ne s'en sont pas tenus à révoquer en
 » doute

» doute ses assertions. Ils en ont démon-
 » tré la fauffeté ; & cela en invoquant le
 » témoignage de mylord Maréchal lui-
 » même. M. d'Alembert l'ignore-t-il ? ou
 » ce témoignage lui paroît-il plus fufpect
 » que celui de M. Stofch ? ou enfin lui
 » auroit-il paru trop accablant pour qu'il
 » ait voulu en reconnoître l'existence ?

» *Ceux qui me connoiffent , favent que*
 » *je fuis incapable d'avancer légèrement un*
 » *pareil fait.*

» Il eft bien malheureux pour M. d'A-
 » lembert d'avoir enfin détrompé ceux qui
 » le connoiffient , ou plutôt , qui le
 » croyoient *incapable d'avancer légèrement*
 » *un pareil fait.* Car enfin , quelle voca-
 » tion l'obligeoit à affirmer à toute l'Euro-
 » pe, que *Rouffeau* n'avoit été qu'un monf-
 » tre également vil & ingrat ? Dans la
 » fuppoftion même d'une femblable obli-
 » gation , devoit-il donner pour *preuves*
 » *authentiques* , une lettre pleine de con-
 » tradictions qui n'ont pas pu lui échapper,
 » & que d'ailleurs , tout démontre avoir
 » été mendrée ? Il y a plus ; quand au
 » lieu d'avoir calomnié *Rouffeau* , il n'au-
 » roit fait qu'en médire , il devoit être
Supplément. Tome XII. I

» regardé comme le plus cruel ennemi de
 » la société. On ne pense pas que personne
 » puisse révoquer en doute cette assertion.

» Je crois pourtant devoir me défendre ;
 » en imprimant en entier , ce qui m'a été
 » écrit de Berlin sur ce sujet.

» Il eut été plus sage à M. d'Alembert ;
 » de ne pas se mettre dans le cas de cette
 » défense ; & après s'y être mis , moins
 » déshonorant de se taire , que d'en pré-
 » senter une pareille au Public.

» C'est avec regret que je suis obligé (M.
 » d'Alembert a du foible pour cette phrase)
 » de rendre publics plusieurs traits de cette
 » lettre , que j'avois supprimés par ménagé-
 » ment pour celui qui en est l'objet : tant j'é-
 » tois éloigné de vouloir aggraver ses torts.

» On est stupéfait en lisant cette tiradé.
 » Quels sont donc les traits de cette lettre ,
 » supprimés par ménagement pour Rous-
 » seau ? Les hautes spéculations du savant
 » Académicien auroient-elles dérangé son
 » cerveau , ou prend-il ses lecteurs pour
 » des animaux stupides ? Que l'on com-
 » pare la lettre de M. Stofch avec les ex-
 » traits qu'en a faits l'honnête M. d'Alem-
 » bert ; qu'on examine le parti qu'il en a su

» tirer ; & que l'on dise en quoi confis-
 » tent les *ménagemens* qu'il a gardés pour
 » la mémoire de *Rousseau*. Il faut pour-
 » tant convenir , qu'en morcelant cette
 » lettre , le PERPÉTUEL SÉCRETAIRE a
 » usé de *ménagemens* , & même de *mé-
 » nagemens* fort prudens. Il a bien senti
 » que la lettre *en entier* auroit porté l'anti-
 » dote avec le poison ; & c'étoit déjà trop
 » pour un homme aussi adroit que lui ,
 » d'avoir été obligé de s'y prendre à deux
 » fois pour asséner un coup mortel à la
 » réputation de *Jean-Jaques*.

» Mais avant de passer à l'examen de cette
 » lumineuse lettre , il convient de la met-
 » tre sous les yeux du lecteur , à côté
 » des extraits qu'en a faits M. d'*Alembert* ,
 » dans toute la simplicité de son esprit ,
 » & la droiture de son cœur. Ce coup-
 » d'œil est assez intéressant ».



Lettre de M. Muzell Stofsch à M. d'Alembert du 21 novembre 1778.

Feu M. Rousseau écrivit un jour à Mylord Maréchal, qu'il étoit content de son fort; mais qu'il gémissoit sur celui de sa femme, qui, s'il venoit à mourir, seroit dans la misere; qu'il seroit content si par son *industrie*, il pouvoit seulement lui acquérir une rente de 600 livres de France. Mylord Maréchal, dont le cœur étoit toujours ouvert à la bienfaisance, étant fort attaché à Rousseau, prit

Extraits de cette lettre faits par M. d'Alembert, dans son Eloge de Mylord Maréchal.

Pages 49 & 50. Le philosophe Genevois lui écrivit un jour qu'il étoit content de son fort; mais qu'il gémissoit sur les malheurs dont sa femme étoit menacée, en cas qu'elle vint à le perdre: qu'il voudroit seulement lui procurer par son *travail* 600 livres de rente. Mylord Maréchal se fit un plaisir de donner à cette lettre, le sens que lui suggéroient l'élevation & la bonté de son ame; il assura au mari, & à la femme la rente qui manquoit à leur bonheur.

La vérité nous oblige de dire, (& ce n'est pas sans un regret bien sincere) que le bienfaiteur eut depuis fort à se plaindre de celui qu'il avoit si noblement & si promptement obligé. Mais *la mort du coupable*, & les justes raisons que nous avons eues de nous en plaindre nous-mêmes, nous obligent à tirer le rideau sur ce détail affi-

cette plainte pour une insinuation, & assura à Jean-Jaques, & à sa femme une rente de trente louis d'or. *Rousseau n'y répondit pas avec gratitude* : quelque tems après il fit une querelle au bon Lord Maréchal, lui dit des injures & garda la pension. Ceci est bien postérieur à l'affaire de David Hume, que Mylord aimoit beaucoup, & qu'il appelloit toujours le bon David. Mylord Maréchal avoit joué un rôle dans cette fameuse querelle. *J'en possède toutes les lettres en propre original. Il blâmoit beaucoup*

geant, dont les preuves sont malheureusement consignées dans des lettres authentiques. Ces preuves n'ont été connues que depuis la mort de mylord Maréchal; car il gardoit toujours le silence sur les torts qu'on avoit avec lui; & son cœur indulgent ne lui permit jamais la médifance, ni même la plainte.

Page 87. Il est triste qu'après tant de marques d'estime & d'intérêt données à M. *Rousseau*, le bienfaisant & paisible Mylord qui auroit pu s'attendre à l'amitié, n'ait pas même éprouvé la reconnoissance.

Pages 87 & 88. mylord Maréchal avoit pris beaucoup de part à la querelle trop affligeante, & trop connue, faite à M. *Hume* par M. *Rousseau*. Le respect que nous devons à la vérité & à la mémoire de M. *Hume*, nous oblige de dire que l'équitable Mylord donnoit à M. *Rousseau*, le tort qu'il avoit si évidemment, & aux yeux même de ses partisans les plus zélés. Mylord Maréchal conser-

Rousseau, disant qu'il faisoit des folies pour faire parler de lui.

Feu mylord Maréchal m'avoit donné cette correspondance, avec ordre de ne pas ouvrir le paquet de son vivant. De fréquens voyages m'ont empêché d'y penser après sa mort. Je dois rendre la justice à la mémoire de Lord Maréchal, que malgré les justes plaintes qu'il avoit contre *Jean-Jaques*, jamais je ne lui ai entendu dire un mot qui fût à son désavantage. Il me montra seulement la dernière lettre qu'il en

va soigneusement toute la correspondance qu'il avoit eue avec ces deux illustres écrivains, & que peut-être il faudroit supprimer pour l'honneur du philosophe Genevois, si celui du philosophe Ecoissois n'y étoit intéressé. Une personne très-estimable, que Mylord honoroit avec justice de son amitié & de sa confiance, nous a écrit ces propres paroles. " Mylord m'a-
 ,, voit donné sa corres-
 ,, pondance avec *Rous-*
 ,, *seau*, en me recom-
 ,, mandant de ne l'ou-
 ,, vrir qu'après sa mort...
 ,, Je dois rendre cette
 ,, justice à sa mémoire,
 ,, que malgré les justes
 ,, sujets de plaintes qu'il
 ,, avoit contre *Jean-Ja-*
 ,, *ques*, jamais je ne lui
 ,, ai entendu dire un mot
 ,, qui fût à son désavan-
 ,, tage; il me montra
 ,, seulement la dernière
 ,, lettre qu'il en reçut,
 ,, & me conta historique-
 ,, ment l'affaire de la
 ,, pension... Cette lettre
 ajoute la même personne,
 (b) étoit remplie d'inju-

(b) J'ai beau chercher cette addition dans la lettre de M.

reçut, & me raconta historiquement l'affaire de la pension. Aussi par son testament il lui a légué la montre qu'il portoit toujours, & qui a été envoyée à sa veuve.

res : il faut, dit le bon Mylord en la recevant, pardonner ces écarts à un homme que le malheur rend injuste, & qu'on doit regarder & traiter comme un malade. Aussi, pardonnoit-il si bien à M. Rousseau, que par son testament il lui a légué la montre qu'il portoit toujours, elle a été envoyée à sa veuve.

« On vient de lire cette lettre de M. Stofsch, que M. d'Alembert assure avoir publiée *en entier*. Ce M. Stofsch, il faut l'avouer, commence assez singulièrement ses lettres.

» *Feu M. Rousseau écrivit un jour, &c. &c.* Quoi! cet homme qui *n'a rien eu à démêler avec Rousseau; que l'on ne peut soupçonner d'avoir voulu lui imputer des torts qu'il n'auroit point eus; cet homme qu'on nous peint si désintéressé dans cette affaire; cet homme d'honneur & de probité, en prenant la plume pour écrire à M. d'Alembert, homme aussi*

Stofsch; je ne l'y trouve point. Cependant M. d'Alembert nous dit qu'il l'imprime *en entier*.

» *d'honneur & de probité*, désintéressé
» comme lui dans cette affaire, n'a pour-
» tant rien de plus pressé que de parler
» des crimes de *Rousseau*; & ne parle à
» M. d'*Alembert* que de cela, comme si
» M. d'*Alembert* lui eût demandé des mé-
» moires sur ce sujet! Certes, voilà
» pour deux correspondans désintéressés,
» *hommes d'honneur & de probité*, & dans
» des dispositions pour *Rousseau* non sus-
» pectés, une correspondance bien sur-
» prenante. Pour moi, je soupçonne que
» le vrai début de cette lettre est resté
» entre ces Messieurs, & que pour de
» très-bonnes raisons, le public n'est pas
» appelé à cette confidence. En effet, où
» étoit la nécessité de lui apprendre que
» cette lettre n'étoit au fond qu'une ré-
» ponse amicale de M. Stofch, aux de-
» mandes amicales de M. d'*Alembert*?
» Poursuivons. M. Stofch fait dire à Rouf-
» seau *qu'il seroit content si par son industrie,*
» &c. Ce terme qui indique si visible-
» ment le ton, & le caractère du philo-
» sophe Genevois, a paru trop outrageant
» au bon M. d'*Alembert*, il s'est souvenu
» à propos que, *qui veut trop prouver, ne*

» *prouve rien* ; & il a substitué le mot de
 » *travail* à celui d'*industrie*. Excellente cor-
 » rection ! On y reconnoît la finesse aca-
 » démique. Car il est vrai que *travail* est
 » plus doux , plus propre à surprendre la
 » confiance du lecteur , qu'*industrie* , qui
 » l'eût vraisemblablement étonné dans la
 » bouche de *Rouffeau* : mais qu'il n'est pas
 » étonnant que M. Stofch ait employé.

« *Mylord prit cette plainte pour une in-*
 » *sinuation* , dit M. Stofch. De quelle
 » *plainte* parle-t-il donc ? auroit pu dire
 » un lecteur bienveillant , qui n'auroit vu
 » dans ce qui précède , qu'un épanche-
 » ment de confiance dans le sein d'un ami ,
 » à qui on rend compte de ses projets.
 » Le secrétaire perpétuel de l'académie
 » Françoisé , toujours par bonté d'ame ,
 » a encore corrigé le style de son corres-
 » pondant ; & si heureusement qu'il fauve
 » tout à-la-fois au complaisant M. Stofch ,
 » un contre-sens , & une erreur de 120
 » liv. sur la pension , que M. Stofch , in-
 » formé par Mylord , portoit à 30 louis ,
 » & que M. d'*Alembert* fait bien n'être
 » que de 600 liv. Mais... voici bien un
 » autre sujet de scandale ! Comment M.

» le Baron , qui jouissoit depuis 20 ans ,
 » de toute la confiance de mylord Maré-
 » chal , ne fait pas ce que ce seigneur a
 » fait il y en a 14 ! Ah ! Mylord ,
 » combien cela déroge à l'opinion qu'on
 » avoit de vous ! Quoi ! Vous étiez un
 » trompeur ; vous promettiez votre con-
 » fiance , & vous ne la donniez pas ! Cela
 » est encore pire que de la mal placer ,
 » comme vous en auriez couru les ris-
 » ques : car enfin , se tromper soi-même
 » n'est qu'un malheur , & tromper les au-
 » tres est un tort.

« *Rousseau n'y répondit pas avec grati-*
 » *tude. Quelle dureté dans cette expres-*
 » *sion ! Mais aussi quelle aménité dans celle*
 » *de M. d'Alembert, il est triste qu'après,*
 » *&c. Non content de cette élégante ver-*
 » *sion, l'académicien (toujours par ména-*
 » *gement pour Rousseau), a commenté le*
 » *texte de son correspondant, dans le para-*
 » *graphe qui commence ainsi, pag. 49. La*
 » *vérité nous oblige, &c.*

» *Quelque tems après, il fit une querelle*
 » *au bon lord Maréchal, lui dit des injures,*
 » *& garda la pension. Ah ! pour le coup,*
 » *M. d'Alembert a usé de ménagement, car*

» il a supprimé la *querelle faite*, & la *pen-*
 » *sion gardée* : mais pour *les injures dites* ,
 » il a préféré d'en remplir une lettre. Cela
 » est plus fort, mieux constaté, & dès-là
 » plus favorable à *Jean-Jaques*.

» Ceci est bien postérieur à l'affaire de
 » *David Hume*, &c. Je ne vois pas pour-
 » quoi M. d'Alembert n'a pas fait usage
 » de cette phrase. Est-ce encore par mé-
 » nagement, a-t-il imaginé que la *querelle*
 » faite à Mylord par *Rouffseau*, ayant une
 » toute autre cause que l'affaire du *bon*
 » *David*, en devenoit plus impardonna-
 » ble ; ou bien a-t-il jugé convenable de
 » sauver à M. le Baron, l'embarras d'in-
 » diquer cette autre cause postérieure ? Il
 » semble que M. d'Alembert ne compte
 » pas tellement sur les mémoires du très-
 » estimable M. Stosch, qu'il n'ait la pré-
 » caution d'en faire un usage fort dis-
 » cret.... Mais ne seroit-ce pas cette
 » phrase, *ceci est bien postérieur*, &c. sup-
 » primée par M. d'Alembert, qui l'auroit
 » engagé à faire écrire des injures à Mylord
 » par *Jean-Jaques*, au lieu de lui en faire
 » dire ? Si je ne me trompe, *Jean-Jaques*
 » n'a pas revu Mylord, depuis l'affaire de

» *M. Hume* ; & dans ce cas là , il n'a pas
 » pu lui dire des injures : mais il auroit
 » pu lui en écrire ; on peut donc le sup-
 » poser sans choquer la vraisemblance :
 » en voilà assez pour mettre à l'aise *M.*
 » *d'Alembert* , bien moins attaché , quoi-
 » qu'il en dise , à la vérité , qu'à la vrai-
 » semblance , que la fureur de nuire à
 » *Jean-Jaques* , lui fait cependant par fois
 » négliger.

» *J'en possède toutes les lettres en propre*
 » *original*. Posséder en propre original tou-
 » tes les lettres d'une querelle !... Quel
 » jargon ! Un Allemand obligé d'écrire
 » en françois , à un savant qui ne l'enten-
 » droit pas , s'il lui écrivoit en allemand ;
 » a bien des droits à notre indulgence.
 » Mais le bon sens est de tous les pays ;
 » & *M. le Baron* , qui a TANT VOYAGÉ ,
 » devroit bien , INTELLIGENT comme il
 » l'est , connoître un peu mieux la lan-
 » gue françoise , adoptée dans presque
 » toutes les cours de l'Europe.

» *Il (Mylord)* blâmoit beaucoup *Rouf-*
 » *seau* , disant qu'il faisoit des folies pour
 » faire parler de lui. L'excellent ami que
 » ce bon Lord !... Cependant malgré les

» *justes plaintes qu'il avoit contre Jean-Ja-*
 » *ques (avoir des plaintes contre quel-*
 » *qu'un!-Mais passons) M. Stofch*
 » *assure ne lui avoir jamais entendu dire*
 » *un mot qui fût au désavantage de Jean-*
 » *Jaques. Pourroit-on demander à M.*
 » *Stofch, ce que c'est que parler au dé-*
 » *savantage de quelqu'un, si la jolie phrase*
 » *qu'il prête à mylord Maréchal, n'est*
 » *pas au désavantage de Jean-Jaques? M.*
 » *Stofch voudroit-il bien nous expliquer,*
 » *comment Mylord ne lui ayant jamais*
 » *dit un mot au désavantage de Jean-Jaques,*
 » *lui, M. Stofch en a tant à dire? Pour-*
 » *roit-on demander à M. d'Alembert, par*
 » *quelle espece de ménagement, il n'a rap-*
 » *porté qu'une partie de ce que dit ici*
 » *M. Stofch? N'auroit-il pas apperçu une*
 » *contradiction qu'il falloit escamoter,*
 » *par ménagement pour Jean-Jaques!*
 » *L'indignation me gagne: il faut finir,*
 » *il faut passer sous silence, & ce dépôt*
 » *de la correspondance, négligé par M.*
 » *Stofch jusqu'à l'époque où il écrit à*
 » *M. d'Alembert, & les fréquens voyages*
 » *de M. Stofch, qui l'ont empêché de per-*
 » *ser aux preuves de confiance que lui a*

» données un ami de 20 ans, jusqu'au
 » moment où M. d'*Alembert* lui a rap-
 » pélé leur existence; & tant d'autres
 » articles de cette incroyable lettre, que
 » tout lecteur raisonnable fera bien re-
 » marquer. C'est pourtant sur cette let-
 » tre, en pleine contradiction avec elle-
 » même, & avec le témoignage PAR
 » ÉCRIT de mylord Maréchal, que M.
 » d'*Alembert* nous assure n'avoir pas le
 » moindre doute sur la vérité des faits que
 » M. *Stofsch*, l'honnête M. *Stofsch*, lui a
 » mandés; & pour se tirer d'affaire il ren-
 » voie à son digne correspondant ceux
 » qui pourroient encore douter de la vé-
 » rité de ces faits. Et voilà ce que M.
 » d'*Alembert* appelle sa défense „

Ce que le très-estimable auteur de ce
commentaire dit de vous, Monsieur, tout
 le monde le pense, même ceux qui n'ayant
 pas connu les qualités attachantes du phi-
 losophe Genevois, ne peuvent avoir pour
 lui, que les sentimens qu'imprime à tous
 les cœurs honnêtes, l'heureux assembla-
 ge des plus sublimes talens, & des plus
 héroïques vertus. Malheureusement l'in-
 dulgence qu'inspire la bonté de ce grand

homme est à pure perte pour vous ; on ne peut vous trouver d'excuse : vous méditez si long-tems les petites méchancetés que vous faites ! Votre tête & votre cœur sont si froids !... Malgré cela votre compas vous trompe ; vous mesurez mal jusqu'où vous pouvez vous avancer sans vous compromettre : aussi votre crédit baisse-t-il tous les jours. Croyez-moi, Monsieur, tombez de bonne grace , puisque vous ne pouvez plus vous soutenir ; c'est le seul moyen de terminer votre rôle avec quelque décence. Du moins on vous fera gré de quelque chose. Mais vous n'avez pas un seul moment à perdre ; à peine vous reste-t-il d'autres partisans que vos complices ; & eux seuls peuvent voir sans un mélange de mépris & d'horreur , tout ce que la rage également timide & cruelle, que les malheurs , & la mort de *Jean-Jaques Rousseau* n'ont pu assouvir , suppose de foiblesse & de férocité dans votre caractère. Quant à moi , qui aime *Jean-Jaques* , jusqu'à desirer la haine de tout ce qui le hait , je regrette de ne pas pouvoir la provoquer en me nommant. Ce n'est pas la crainte qui m'en empêche : quicon-

que n'emploie ses armes qu'à repousser les efforts de la calomnie, ne doit rien redouter de l'autorité légitime; & si la ténébreuse intrigue dont *Jean-Jaques* est depuis si long-tems le fléau & la victime, travailloit à me punir de l'avoir déconcertée, les gens en place, à qui j'ai l'honneur de tenir, fauroient bien détruire son ouvrage. L'anonyme n'est donc point un masque dont la pusillanimité me couvre; c'est un voile que la modestie étend sur mes traits. En le gardant, je rends un nouvel hommage à la mémoire de l'illustre *Rouffseau*, de qui je ne fus pas moins disciple qu'amie; & qui n'approuvoit pas qu'une femme, par quelque moyen que ce pût être, attirât sur elle les regards du public. Cherchez à me connoître, Monsieur, parvenez-y; & vous verrez si je vous trompe.

Le 16 octobre 1779.

P. S. Cette lettre, Monsieur, est de bien vieille date: c'est plus votre faute que la mienne. Je pense que vous devinez le mot de cette énigme-là.

Le 29 novembre 1779.

RÉPONSE



RÉPONSE

ANONYME,

A L'AUTEUR ANONYME

De la Réponse à la Réponse faite aussi par un Anonyme, à la Lettre que M. d'Alembert a adressée, par la voie du Mercure, aux amis de J. J. Rousseau, qui méritent qu'on leur réponde.

CERTES, Monsieur, vous êtes bien honnête ! vous ne faites pas languir les amis de J. J. Rousseau, qui peuvent prendre quelque plaisir à trouver ses ennemis en défaut. Pour commencer à goûter cette satisfaction, ils n'ont pas besoin de lire la réponse que vous avez fait insérer dans le *Mercury* du 27 novembre, son titre même est une bévue : car, ce n'est pas à M. d'Alembert que vous répondez ; c'est à l'anonyme qui lui a répondu ; & cependant vous intitulez votre Ecrit, *Réponse à la Lettre que M. d'Alembert a insérée dans le Mercury, pour justifier l'article qui regarde*
Supplément. Tome XII, K

J. J. Rousseau, dans l'Eloge de mylord Maréchal. Ce bon procédé vous donne déjà des droits sur notre reconnoissance : droits bien multipliés par la maniere dont vous raisonnez , & par la bonté que vous avez de ne vous point nommer , ce qui nous met on ne peut pas plus à notre aise pour vous répondre ; car les gens délicats ont une certaine pudeur , qu'il leur en coûte toujours de vaincre , quand l'intérêt de la justice les oblige à dire des vérités dures à quelqu'un qui se montre à visage découvert. Quelques personnes de beaucoup d'esprit croient , il est vrai , que l'anonyme que vous gardez cache M. d'*Alembert* lui-même qui , pour éviter d'avoir l'air de l'acharnement en continuant de poursuivre *Jean - Jaques* , a d'autant plus volontiers pris cette tournure , que les petits moyens sont tout-à-fait de son goût. Pour moi , je ne le crois pas : il ne me paroît pas physiquement impossible qu'il se trouve quelqu'un qui veuille bien faire semblant de penser que M. d'*Alembert* a raison , ne fût-ce qu'un aspirant à l'Académie. Quoiqu'il en soit , si vous n'êtes pas M. d'*Alembert* , qui que vous soyez , vous avez fort

bien fait de ne vous pas nommer ; notre franchise en sera moins gênée : si vous l'êtes, la précaution est absolument superflue. Si je dis, *notre reconnoissance*, *notre franchise*, ce n'est pas, Monsieur, pour m'exprimer comme vous en style royal ; c'est parce qu'étant unie de sentimens & d'opinions avec les amis de *Jean-Jaques*, je me charge de vous répondre en leur nom, & d'acquitter envers vous toutes leurs dettes. Tant pis pour eux peut-être ; mais ils me le pardonneront, pourvu que ce ne soit pas tant mieux pour vous.

Votre but, bien louable assurément, est d'établir que *Jean-Jaques* étoit un *ingrat* ; & vous en apportez pour preuve, la lettre *pleine d'injures* qu'il a écrite à mylord Maréchal ; lettre *vue & lue* par M. Muzell Stofsch, *qui est connu à Berlin pour un très-honnête homme*. Cela peut être : mais c'est A PARIS qu'on nous le dit... Vous savez donc, Monsieur, à n'en pouvoir douter, vous êtes sûr, au point d'être autorisé à l'affirmer au public, que M. Stofsch a *vu & lu* cette lettre *pleine d'injures*, adressée par *Jean-Jaques* à mylord Maréchal ? . . . Eh bien ! Monsieur, vous

en fâurez bientôt davantage. Mylord Maréchal ayant confié à M. Stofch toute fa correspondance avec *Jean-Jaques*, si cette lettre *pleine d'injures* a existé, elle existe encore, elle est dans les mains de M. Stofch, & fera bientôt dans les nôtres : car un homme qui a passé la plus grande partie de sa vie HORS DE BERLIN, & qui est *cónnu pour très-honnête à Berlin*, ne peut négliger le soin de son honneur, jusqu'à refuser la preuve d'un fait, qui, même *attesté* par lui, a besoin d'être prouvé pour être cru. Nous verrons donc cette lettre. En l'attendant examinons un peu la vôtre : voyons si la justesse de vos raisonnemens, de vos expressions, est inattaquable. Car pour vos intentions, elles sont jugées ; & s'il n'est personne d'honnête, à qui elles ne donnent la meilleure opinion de vous, imaginez quel effet elles doivent produire sur nous, qui sommes amis de *Jean-Jaques*, mais bien plus amis de la vérité. . . . Je me lasse de parler au pluriel ; cela embarrasse mon style ; & il est trop simple, pour pouvoir se passer de facilité. C'est donc en mon propre & privé nom, que je vais tâcher de relever les traits les plus faillans de votre lettre,

Vous dites, Monsieur, « l'apologiste » répond » (à l'accusation d'ingratitude intentée contre *J. J. Rousseau* par *M. d'Alembert*). « 1°. Qu'il est impossible que » *M. Rousseau* ait été ingrat envers mylord Maréchal, puisqu'il n'est jamais » plus *éloquent*, que lorsqu'il parle dans » ses ouvrages de ses bienfaiteurs. Il se- » roit à souhaiter que sa conduite, à cet » égard, eût été conforme à ses écrits : » or en mettant à part ses procédés à l'é- » gard de mylord Maréchal, *tout le monde* » *sait*, par malheur, à quel point le phi- » losophe Genevois a manqué de recon- » noissance pour le sage & vertueux *M. Hume* ».

Oh! que non, Monsieur, *tout le monde* ne *sait* pas que *M. Rousseau* ait manqué de reconnaissance pour *M. Hume*, ni que *M. Hume* ait été sage & vertueux. Beaucoup de gens peuvent le *savoir*, ou du moins le croire, à Paris, où *M. d'Alembert* s'est enroué à le dire : mais à Londres, où sa maligne influence domine un peu moins, *tout le monde* ne le *sait* pas. Je vais pour vous consoler du malheur que vous déplorez, vous raconter une petite anecdote qui

vous convaincre qu'il n'est qu'imaginaire; Un homme de beaucoup de mérite, actuellement attaché à M. le chevalier de Luxembourg, fut à Spa, au moment où la querelle *suscitée* à M. Hume par M. Rousseau faisoit la plus forte sensation. Cet homme qui, sans vouloir prendre parti, étoit pourtant bien aise de savoir à quoi s'en tenir sur le compte de deux personnages si célèbres, accosta deux Anglois qu'il trouva dans un lieu public; & après s'être assuré qu'ils faisoient leur résidence ordinaire à Londres, il leur demanda ce qu'ils pensoient de M. Hume, & de J. J. Rousseau, dont la rupture étoit le sujet de l'entretien de tous les cercles. L'un des Anglois ôta sa pipe de sa bouche (car il fumoit), & répondit gravement, *HUME ? IL EST UN (a)* & Jean - Jacques un honnête homme. L'autre Anglois confirma froidement, par un signe de tête, la réponse de celui qui avoit parlé, & qui, malgré l'humeur silencieuse qu'ils annon-

(a) La délicatesse Française ne me permet pas de rapporter l'énergique épithète que l'Anglois se permit d'employer.

çoient tous deux, reprit la parole pour dire que *M. Hume étoit un homme sans mœurs, sans principes, & de qui les talens ne pouvoient racheter les vices.* Je ne fais, Monsieur, qui étoient ces Anglois ; le François qui les interrogeoit ne le favoit pas davantage. Si vous voulez les supposer de bas aloi, il en faudra d'autant plus conclure que la mauvaise renommée de *M. Hume* avoit percé dans tous les états. Voyez si cette conclusion vous accommode.

Il seroit à souhaiter, &c. &c. Ce charitable vœu est digne de *M. d'Alcembert*, & me feroit croire au rideau qu'il tire encôre plus souvent sur sa conduite, que sur celle d'autrui. Qui ne fait de quelle affectueuse commifération, il a toujours été pénétré pour *Jean-Jaques*? Qui ne fait avec quelle abondance de cœur il le plaignoit en 1766 de ne pas croire à la vertu, & sur-tout à la vertu de *M. Hume*? Hélas! il n'y crut que trop, puisqu'il lui confia le repos de sa vie! Mais *M. d'Alcembert* applique aussi mal sa pitié, que sa haine, que son estime, que tous ses sentimens. *M. Hume* vertueux! . . . Je fais bien que mylord Maréchal (dit *M. Stofch*) l'appelloit toujours

le bon David. Si cela est vrai, c'est bien-
là le cas de dire, *le bon George* !....

Vous dites encore, Monsieur, « l'Apo-
» logiste ajoute que M. *Rousseau* a exprimé
» sa reconnoissance pour mylord Maréchal
» en plusieurs endroits de ses ouvrages.
» Il seroit à souhaiter encore que les ex-
» pressions de ce sentiment se fussent sou-
» tenues jusqu'à la fin, & n'eussent pas
» été *terminées* par une lettre d'injures. Le
» défenseur de M. *Rousseau* ne nie pas
» l'existence de cette lettre attestée par un
» témoin oculaire & digne de foi ; mais
» voici comment il essaie de la justifier ».

Monsieur, travaillez à perfectionner vo-
tre style, si vous voulez pénétrer dans le
sanctuaire du goût. Il y a apparence que
l'éloquente compagnie qui en ouvre l'en-
trée, honteuse des fautes de langage qu'on
reproche journellement à ses membres,
ne voudra plus admettre dans son sein,
que des gens qui sachent le François. C'é-
toit *démenties* qu'il falloit dire, & non
pas *terminées*. Il s'est écoulé trop de tems
entre l'époque où parurent les *Lettres de la*
Montagne, dans lesquelles sont consignées
les expressions de la reconnoissance de *Jean-*

Jaques pour mylord Maréchal citées par *l'apologiste*, & l'époque où l'on prétend que *Jean - Jaques* écrivit à mylord Maréchal, une lettre pleine d'injures, pour que terminées soit l'expression propre. M. Stofch ne vous dit-il pas lui-même en parlant de cette lettre, *ceci est bien postérieur à l'affaire de David Hume*? Affaire bien postérieure elle-même à la publication des *Lettres de la Montagne*. Ici, Monsieur, vous rapportez de la réponse de *l'apologiste* un passage que voici.

« Si dans la dispute avec M. Hume, » mylord Maréchal, qui avoit *des raisons* » de ménager le philosophe Anglois, se hâte » de condamner la conduite de *J. J. Roufseau*, est-il étonnant que le cœur de ce » philosophe se souleve, & que dans ce » premier mouvement de douleur, & d'indignation, il lui écrive une lettre qui en » peint tout l'empchement? »

Je ne goûte pas plus que vous, Monsieur, cette partie de l'apologie. L'auteur a eu tort d'essayer de justifier la prétendue lettre d'injures. Il falloit qu'il en niât formellement l'existence: il falloit, au moins, qu'il dît qu'il n'y croyoit pas. Tant pis

pour ceux qui la supposent : l'obligation d'être poli disparoît devant celle d'être sincere : on s'expose à un démenti quand on avance des choses incroyables. Plus ferme que *l'apologiste*, je nie l'existence de cette lettre ; & je la nierai , jusqu'à ce qu'elle me soit *attestée* par des gens dont le témoignage puisse faire autorité. *Eh !* me direz-vous peut-être , *qui êtes-vous , pour oser nier ce que M. le secrétaire perpétuel de l'académie Françoisse , & M. le baron Stofsch affirment ?* Qui je suis ? Je suis MOI. Ne savez-vous pas que les Encyclopédico-Egoïstes ont donné à ce pronom , la valeur des noms les plus respectables ?

Vous dites encore , Monsieur : « mais » les torts de M. Rousseau à l'égard de » M. Hume étoient si grands , & si no- » toires , que mylord Maréchal , sans avoir » aucune raison de ménager le Philoso- » phe Anglois , a pu , & dû les représen- » ter au Philosophe *de Geneve* : si ce der- » nier a répondu par des injures à de si » justes représentations , & n'en a pas fait » à son bienfaiteur une réparation *authen-* » *tique* , il me semble qu'on peut bien dire » qu'il a été *coupable d'ingratitude* envers

» lui , comme il l'avoit été envers M.
 » Hume. Nous sommes fâchés que ces
 » mots *coupable d'ingratitude* blessent tant
 » l'ami de M. Rousseau ; mais nous croyons
 » que c'est l'expression propre en pareille
 » circonstance ».

Le Philosophe de Geneve ! L'expression ,
 sans - doute , très - propre , est neuve &
 tout-à-fait ingénieuse. Elle signifie appa-
 remment que la République de Geneve a
 une philosophie qui lui est particuliere ,
 comme un territoire qui lui est particulier ,
 puisqu'elle a des Philosophes comme des
 Citoyens. En tout cas , cette philosophie
 est de la meilleure espece ; Rousseau n'est
 pas le seul qui l'ait prouvé : mais avan-
 çons. Où prenez-vous, Monsieur, qu'une
 injure ignorée de tout autre que de celui
 qui la reçoit , ou divulguée par lui , exige
 une réparation *authentique* ? Si dans un
 accès de délire , *Jean-Jaques* avoit écrit à
 mylord Maréchal une lettre qui eût dérogé
 à la reconnoissance , à l'attachement , au
 respect qu'il lui portoit , & que , revenu
 dans son état naturel , il eût cru devoir à
 Mylord une *réparation* , elle auroit con-
 sisté à défavouer , de lui à Mylord , la

lettre dont ce Seigneur auroit eu à se plaindre. Des moralistes plus sévères que vous, Monsieur, n'en demanderoient pas davantage ; & je ne vois point là d'*authenticité*. Cependant, faute d'une réparation authentique, il vous semble qu'on peut bien dire que Jean-Jaques a été coupable d'ingratitude envers mylord Maréchal, comme il l'avoit été envers M. Hume..... Ce comme est heureux : je n'aurois jamais rien pu imaginer de mieux pour disculper Jean-Jaques. On m'assure qu'on a victorieusement prouvé, dans une brochure dont l'*apologiste* fait mention, que le Philosophe de Geneve n'a eu aucun trait d'ingratitude à se reprocher vis-à-vis du Maréchal d'Escoffe ; & je le crois d'autant plus, que cela étoit bien facile. Ce feroit donc rabâcher que revenir sur cet article : passons à celui de M. Hume. *M. Rousseau ingrat envers M. Hume !*.... Si l'on pouvoit mettre sous presse un long éclat de rire empreint de tous les caractères du dédain, ce feroit bien la meilleure réponse que l'on pût faire à cette ineptie. *M. Rousseau ingrat envers M. Hume !*.... Et de quoi, s'il vous plaît ? Est-ce de ce qu'il a dit

dans un cercle brillant & nombreux, qu'il trouvoit *Jean-Jaques gentil tout-à-fait* ? Est-ce de ce qu'il a demandé l'aumône pour lui malgré lui ? Est-ce de ce qu'il s'est emparé de lui, pour en faire à-peu-près l'usage qu'un bateleur fait d'un singe, ou d'un ours ? Est-ce de ce qu'il a prévenu contre lui tous les Anglois dont la société auroit pu lui être de quelque ressource ? Est-ce de ce qu'il a été le confident de l'insolente plaisanterie de M. Walpole ? Est-ce de ce qu'il s'est avili jusqu'à se rendre, en persécutant *Jean-Jaques*, l'instrument de la *clique* Encyclopédique ? (Je fais, Monsieur, que ce terme n'est ni noble, ni bon ; mais il faut bien entrer un peu dans l'esprit de son sujet.) Est-ce de ce qu'il a intercepté les lettres que *Jean-Jaques* écrivoit, & ouvert celles qu'il devoit recevoir ? Est-ce de ce qu'il a employé son crédit sur les Libraires à faire courir des libelles contre *Jean-Jaques* ? Est-ce de ce que s'étant chargé de faire paroître plusieurs écrits intéressans pour l'infortuné Genevois, au lieu de remplir cet engagement, il les a supprimés ? Est-ce de ce qu'il a falsifié, pour la donner au

Public (b), la lettre que M. *Rouffseau* écrivit à M. Clairaut quelques femaines avant la mort de ce dernier ? Est-ce enfin (car cette énumération me laffe), de ce qu'il a indignement trahi la confiance de *Jean-Jaques*, en donnant, par le miniftère de M. d'*Alembert* & *conforts*, la plus indécente publicité à une correfpondance qui n'auroit jamais dû fortir de fes mains : & cela ; non pas dans la néceffité de fe juftifier, puisque fa victime ne fe plaignoit de lui, qu'à lui-même, mais dans le defsein de la couvrir d'un ridicule ineffaçable : defsein dont la Providence (riez Monsieur) a empêché le fuccès, & dont l'exécution n'a pas enlevé un feul ami à *Jean-Jaques* ; du moins de ceux qu'il eut dû craindre de perdre. Si vous me demandez à votre tour, où j'ai pris tout cela, je vous répondrai, dans *l'Exposé succinçt* même, tant la méchanceté entend quelquefois mal fes intérêts. Or, vous conviendrez qu'il est impoffible que M. *Rouffseau* fe foit trompé fur tous ces faits ; & que s'il a eu la preuve d'un

(b) Voyez un petit ouvrage plus folide qu'élégant, intitulé : *Observations fur l'Exposé succinçt*, &c. &c. imprimé en novembre 1766, chez la Veuve Duchefne.

seul, il a été fondé à croire qu'il ne se trompoit pas sur les autres, & à ne se croire tenu à aucune *reconnoissance* envers un homme si *coupable* à son égard. Vous *conviendrez*, ai-je dit : non, vous ne *conviendrez* de rien que de ce qui favorisera vos vues : vous ne *me* paroissez pas de meilleure foi que les autres détracteurs de *Jean-Jaques*, puisque vous êtes aussi peu scrupuleux sur la fidélité des citations, que ceux qui ont voulu le refuter. Infamie dont on pourra encore l'accuser (car de quoi ne l'accuse-t-on pas ?) mais dont il faudra encore désespérer de le convaincre.

Nous sommes fâchés, dites-vous, que ces mots COUPABLE D'INGRATITUDE, *blesent* tant l'ami de M. Rousseau. Eh ! Monsieur, foyez *fâché* de *bleser* la vérité en copiant comme vous le faites ; & sur - tout que votre chagrin vous corrige. Votre oracle n'a point dit, M. Rousseau a été *coupable d'ingratitude* : il a dit *la mort du coupable*, &c. Si vous ne distinguez pas l'énorme différence qu'il y a entre ces deux façons de s'exprimer, vous ne devez jamais écrire : si vous la distinguez, vous le devez bien moins encore.

» Selon l'apologifte, » c'est toujours vous
 qui parlez, Monsieur, « c'est manquer d'é-
 » gards pour la mémoire de mylord Ma-
 » réchal, que d'accuser d'ingratitude, à
 » son égard, feu M. *Rouffseau*, à qui il a
 » légué fa montre par testament. Il nous
 » femble, au contraire, que c'est honorer
 » la mémoire de ce vertueux bienfaiteur,
 » que *d'apprendre au public*, jufqu'à quel
 » point il a porté l'*indulgence* pour celui
 » qui l'avoit outragé, & dont M. d'*A-*
 » *lembert* a d'ailleurs raconté les torts fans
 » haine, & fans amertume ».

Il ne failoit, à cet égard, rien *apprendre au public*. Mylord Maréchal étoit fans doute un homme très-recommandable par fa naiffance, fes qualités personnelles, & la faveur du Roi de Pruffe. Mais ce n'étoit ni un faint, ni un prince, ni un académicien; il ne falloit faire ni fon panégyrique, ni fon oraison funebre, ni fon *éloge*. Sa mémoire doit être plus chere à fes amis, qu'elle ne paroît l'être à M. Stofch; mais les détails de fa vie privée, & fes difpofitions testamentaires importent peu à l'Europe, dont, pour cette fois M. d'*Alembert* n'a pas été le

REPRÉ-
 SENTANT.

SENTANT. Ce sont les grands talens qui font les grandes réputations , Monsieur. Si FRÉDÉRIC pouvoit n'être que Roi , pensez - vous qu'il ne perdît rien de la sienne ? J'admire combien de notions fausses sont rassemblées dans votre tête ! Dans l'hypothèse que vous soutenez , le legs de la montre *n'honore point la mémoire* de mylord Maréchal. Il y a de la libéralité , de la générosité même à secourir un *ingrat* ; mais lui donner une marque d'amitié , ce n'est pas avoir de *l'indulgence* qui pardonne les défauts , c'est avoir de la foiblesse qui caresse les vices : foiblesse qui naît toujours d'un intérêt qui ne se trouve point dans les belles ames. Il est donc vrai , quoiqu'il vous en semble : que c'est *manquer d'égards pour la mémoire de mylord Maréchal , que d'accuser d'ingratitude à son égard feu M. Rousseau , à qui il a légué sa montre.* Et voilà comment traite ses meilleurs amis , ce bon M. d'Alembert , qui a pourtant *raconté les torts de M. Rousseau , sans haine , & sans amertume !*

Enfin vous dites , Monsieur : « on assure » que dans ses mémoires , il s'accuse lui-même de fautes très-graves en différens

Supplément. Tome XII. L

» genres ,. Quoi ! cet homme si hautement , si obstinément taxé d'hypocrisie , destine à la postérité des *Mémoires* où il s'accuse lui-même de fautes très-graves , en différens genres ; & cede au desir qu'ont d'entendre ces *Mémoires* , des personnes assez distinguées par leur rang , leur mérite , leur fortune , (puisque'il faut la compter) , pour que leur opinion entraîne le public ; & auxquelles , par conséquent ; il a le plus grand intérêt d'en imposer sur son caractère !.... Voilà sans contredit un hypocrite d'une espece toute nouvelle.... Pardon , Monsieur , de vous avoir interrompu ; je n'ai pu me refuser de faire cette observation. Vous reprenez : « & que dans » une lettre très-connue , écrite à un homme très-respectable , il convient qu'il » est *né ingrat*. De tels aveux , appuyés » comme ils le sont par des faits , peuvent balancer (au moins en partie) » l'éloge donné par l'apologiste , aux vertus » de cet illustre Ecrivain. Telle est à son » sujet notre maniere de penser , que nous » croyons *pouvoir avouer avec franchise* , » &c. , &c. ». Je supprime le verbiage.

Un honnête homme ne *croit pouvoir que*

ce qu'il doit. Certainement, Monsieur ; vous ne devez pas diffamer *Jean-Jaques* ; non, pas même pour complaire à vos amis ; puisque vous ne pouvez y parvenir qu'à la faveur de la calomnie : moyen infâme, plus honteux encore pour celui qui l'emploie, que cruel pour celui qui en est l'objet. Or, vous ne devez à personne le sacrifice de vos lumieres & de votre honneur. Il y a plus ; un honnête homme qui seroit assez malheureux pour qu'il lui fût incontestablement prouvé que *Jean-Jaques* ne valoit pas mieux que les Encyclopédistes, & qu'il n'a feint de leur être opposé, que pour surprendre l'estime générale, s'imposeroit le plus profond silence sur cette affreuse vérité : non, pour favoriser un scélérat, mais pour ne pas rendre inutiles les sublimes leçons de morale que l'intérêt de ce scélérat l'auroit porté à nous donner, & qui n'en seroient pas moins bonnes à suivre. Les adversaires de *Jean-Jaques*, en supposant qu'il fût un monstre, ne sont donc que des hommes dangereux ; des hommes pour le moins indifférens à la propagation des bons principes & des bonnes mœurs ; des hommes

dans la bouche desquels les mots d'honnêteté, de sagesse, de bienfaisance, d'humanité, de vertu, ne sont que le langage du charlatanisme. Mais que sont-ils, si ce *Jean-Jaques*, l'éternel but de leurs traits empoisonnés, étoit le plus vrai, le plus sensible, le plus reconnoissant, le plus désintéressé, enfin le meilleur des hommes? Notre idiome ne fournit point d'expression qui puisse rendre toute leur atrocité. Mais, Monsieur, en parcourant les époques les plus remarquables de la vie de *Jean-Jaques*, peut-être trouverons-nous ces *faits* qui appuient ses *aveux* : voyons, livrons-nous à cette recherche.

A-t-il été *ingrat* envers Madame la baronne de Warens, lorsqu'après avoir reçu d'elle des bienfaits, qu'il restreignit avec une délicatesse encore plus rare que la générosité qui les lui adressoit, il a fait le sacrifice de sa propre fierté, pour procurer à Madame de Warens des secours qui n'humiliaffent point la sienne?

A-t-il été *ingrat* envers l'*homme très-respectable* dont vous parlez, quand il lui a écrit (le 4 janvier 1762) : « Les moindres », devoirs de la vie civile sont insupporta-

» bles à ma paresse, un mot à dire, une
 » lettre à écrire, une visite à faire, dès
 » qu'il le faut, sont pour moi des sup-
 » plices. Voilà pourquoi, quoique le com-
 » merce ordinaire des hommes me soit
 » odieux, l'intime amitié m'est si chere,
 » parce qu'il n'y a plus de devoir pour
 » elle, on suit son cœur, & tout est fait.
 » Voilà encore pourquoi j'ai toujours tant
 » redouté les bienfaits; car *tout bienfait*
 » *exige reconnoissance, & je me sens le cœur*
 » *ingrat, par cela seul que la reconnoissance*
 » *est un devoir* ». Et quand il lui dit dans
 une autre lettre (le 28 du même mois) :
 » Je ne puis vous le dissimuler, Monsieur,
 » j'ai une violente aversion pour les états
 » qui dominent les autres : j'ai même tort
 » de dire que je ne puis le dissimuler,
 » car je n'ai nulle peine à vous l'avouer,
 » à vous né d'un sang illustre, fils du
 » Chancelier de France, & premier Pré-
 » sident d'une Cour souveraine. Oui,
 » Monsieur, à vous qui m'avez fait mille
 » biens sans me connoître, & à qui, mal-
 » gré mon ingratitude naturelle, il ne m'en
 » coûte rien d'être obligé ».

Un *ingrat* avoue-t-il des bienfaits reçus,

quand il n'en attend , quand il n'en desiré pas d'autres ? Peut-on ne pas reconnoître dans la premiere de ces citations , la noble franchise d'une ame qui sent qu'elle peut se montrer sans risques ; la fiere indépendance qui ne fait pas mettre le sentiment à prix : & dans la seconde , la plus ingénieuse expression de la reconnoissance ?

A-t-il été *ingrat* envers Madame * * * , (de qui il avoit reçu , non pas des bienfaits qui *exigent reconnoissance* , mais des prévenances qui doivent en inspirer, quand il a écrit (le 20 août 1762) à quelqu'un qu'il aimoit beaucoup , & dont , par cette raison même , la longueur de son silence avoit changé les inquiétudes en soupçons , « j'ai reçu vos trois lettres en leur tems ; » j'ai tort de ne vous avoir pas , à l'instant , accusé la réception de celle que vous avez envoyée à Madame * * * , & sur laquelle vous jugez si mal d'une personne dont le cœur m'a fait oublier le rang (c). J'avois cru que ma situation

(c) On est fondé à croire que depuis il s'en est souvenu.... Mais quel admirable accord on trouve entre tout ce qu'il dit, en quelque tems, dans quelques circonstances, à quelques personnes qu'il parle !

„ vous feroit excufer mes retards ; & que
 „ vous m'accuferiez plutôôt de négligence ;
 „ que Madame * * * d'infidélité ! Je m'ef-
 „ forcerai d'oublier que je me fuis trom-
 „ pé „. On voit dans la féchereffe de cette
 réponse , non-feulement la délicateffe d'un
 honnête homme , qui fe reproche d'a-
 voir , quoiqu'involontairement , donné
 lieu à une injuftice ; mais encore la fen-
 fibilité d'un ami , qui s'indigne de ce qu'on
 a ofé concevoir une idée injurieufe à Ma-
 dame * * * (d).

A-t-il été *ingrat* envers M. le maréchal
 de Luxembourg ? Voyez de quel ton il
 en parle dans une lettre , datée de Mo-
 tiers-Travers , le 28 mai 1764 , adreffée
 à M. Guy , & imprimée chez la veuve
 Duchefne : “ Vous favez (dit-il) la nou-
 „ velle affliction qui m'accable : la perte
 „ de M. de Luxembourg met le comble à
 „ toutes les autres ; je la fentirai jufqu'au
 „ tombeau. Il fut mon *confolateur* durant
 „ fa vie , il fera mon *protecteur* après fa

(d) Je ne nomme point cette Dame , parce que *Jean-Ja-ques* ne la nommeroit pas ; & qu'en le défendant , je m'im-
 pofe la loi de l'imiter.

„ mort. Sa chere & honorable mémoire
 „ défendra la mienne des outrages de mes
 „ ennemis ; & quand ils voudront la fouil-
 „ ler par leurs calomnies, on leur dira ;
 „ *comment cela pourroit-il être ? Le plus*
 „ *honnête homme de France fut son ami* „.
 Cela est fort bien dit affurément : mais il
 n'y a que d'honnêtes gens que cette ré-
 ponse pût convaincre.

A-t-il été *ingrat* envers le feu Prince de
 Conti ? Tant que ce Prince vécut, il honora
Rouffseau d'une bienveillance particuliere
 qui décide la question.

A-t-il été *ingrat* envers le Roi de Prusse ?
 Voyez ce qu'il en dit dans ses ouvrages
 destinés au public (e), & dans ses lettres
 particulieres (f). Avec quelle délicatesse
 il le loue ! Comme d'un trait de plume il
 indique aux générations les plus reculées,
 la place que tient ce Monarque entre ses
 augustes égaux ! Vous me direz peut-être
 qu'il ne fait que lui rendre justice : cela
 est vrai : mais *J. J. Rouffseau* lui-même ne

(e) Troisième Lettre de la Montagne, page 121, tome
 premier, édition d'Amsterdam.

(f) A mylord Maréchal & à d'autres.

pouvoit pas faire plus. . . . Passons à présent à un ordre bien différent de bienfaiteurs & de bienfaits.

Rouffseau fut-il *ingrat*, quand il se déroba aux perfides empressements de *David Hume* ?

Fut-il *ingrat*, quand ? Mais il n'est pas encore tems de dire par quel détestable manége on l'a puni, d'avoir porté la reconnoissance à l'excès. Que ceux que je ménage par respect, par attachement pour la mémoire d'un homme dont les vertus, & la personne me furent si cheres, tremblent de me provoquer à parler : qu'ils y prennent garde ; si leur conduite m'autorise à rompre le silence, ce sera pour les dévouer à l'exécration publique : je n'ai que trop de peine à me contenir, malgré l'importance des motifs qui m'engagent à me taire. Monsieur, quoique vous ayez pu faire pour nuire à *Jean-Jaques*, ce n'est pas à vous que j'adresse cette menace : mais je vous dis à vous, & à vos pareils, que, si ses *Mémoires*, cette pierre d'achoppement contre laquelle vous venez vous briser tous, dévoient un *ingrat*, M. Dorat (peut-être aussi *digne de foi* que M. M. d'*Alembert*, & Muzell Stofch) n'auroit pas

dit, au moment où il venoit d'en entendre la lecture, on n'a pas fait le moindre bien à l'Auteur, qui ne soit consacré dans son livre. (g)

(g) *Extrait du Journal de Paris du 9 août*

1778, N°. 221.

Il y a sept ou huit ans, Messieurs, qu'après avoir entendu les Mémoires de *J. J. Rousseau*, j'écrivis la lettre que je vous envoie, à une femme digne d'apprécier ce grand homme. Je ne fais par quel hasard je l'ai retrouvée imprimée dans un papier public. Je vous la fais passer telle que je l'ai écrite, & je vous prie de vouloir bien l'insérer dans le Journal de Paris.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé DORAT.

A trois heures après minuit.

Je rentre chez moi, Madame, ivre de plaisir & d'admiration; je comptois sur une séance de 8 heures, elle en a duré 14 ou 15; nous nous sommes assemblés à 9 heures du matin, & nous nous séparons à l'instant sans qu'il y ait eu d'intervalle à la lecture que ceux du repas, dont les instans quoique rapides nous ont encore paru trop longs. Ce sont les Mémoires de sa vie que *Rousseau* nous a lus. Quel ouvrage! comme il s'y peint, & comme on aime à l'y reconnoître! Il y avoue ses bonnes qualités avec un orgueil bien noble, & ses défauts avec une franchise plus noble encore. Il nous a arraché des larmes par le tableau pathétique de ses malheurs & de ses foiblesses; de sa confiance payée d'ingratitude, de tous les orages de son cœur sensible, tant de fois blessé par la main envenimée de l'hypocrisie. Sur-tout de ces passions si douces qui plaisent encore à l'ame qu'elles rendent infortunée. J'ai pleuré de bon cœur; je me faisois une volupté secrète de vous offrir ces larmes d'attendrissement, auxquelles ma

Jean-Jaques n'étoit point *ingrat* ; il étoit impossible qu'il le fût : les vices ne font pas moins freres , que les vertus ne font sœurs. On peut avoir une feule qualité , un feul défaut ; mais on n'a pas plus un feul vice , qu'une feule vertu. Les *ingrats* font durs , cupides , méchans , fourbes ,

situation aétuelle a peut-être autant de part que ce que j'entendois. Le bon *Jean-Jaques* , dans ces Mémoires divins , fait d'une femme qu'il a adorée , un portrait si enchanteur , si aimable , d'un coloris si frais & si tendre , que j'ai cru vous y reconnoître ; je jouiffois de cette délicieufe refsemblance , & ce plaisir étoit pour moi feul. Quand on aime , on a mille jouiffances que les indifférens ne foupçonnent même pas , & pour lesquelles les témoins difparoiffent.

Mais ne mêlons rien de moi à tout cela , afin de vous intéreffer davantage ; l'Ecrit dont je vous parle eft vraiment un chef-d'œuvre de génie , de simplicité , de candeur & de courage. Que de géans changés en uains ! Que d'hommes obscurs & vertueux rétablis dans tous leurs droits , & vengés à jamais des méchans par le feul fuffrage d'un honnête homme ! Tout le monde y eft nommé. *On n'a pas fait le moindre bien à l'auteur qui ne foit consacré dans fon livre* ; mais aulli démafque-t-il avec la même vérité tous les charlatans dont ce fiecle abonde.

Je m'étends fur tout cela , Madame , parce que j'ai lu dans votre ame bienfaifante , délicate & noble . parce que vous aimez *Rouffeau* , parce que vous êtes digne de l'admirer ; enfin parce que je me reprocherois de vous cacher une feule des impressions douces & honnêtes que mon cœur éprouve. Trois heures font , & je ne m'arrache qu'avec peine au plaisir de m'entretenir avec vous ; mais je vous ai offert ma premiere & ma derniere penfée ; j'ai entendu la confeffion d'un fage ; ma journée n'eft point perdue.

Je fuis , &c.

vains , lâches , personnels , flatteurs , intrigans , perfides , envieux , vindicatifs , calomniateurs encyclopédistes , ou dignes de l'être ; & *Jean-Jaques* avoit , au plus éminent degré , toutes les vertus opposées à ces vices. Je voudrois , Monsieur , avoir toujours vécu auprès de lui ; savoir tout ce qu'il a pensé , tout ce qu'il a senti , tout ce qu'il a fait , tout ce qu'il a dit ; je l'apprendrois à tout le monde ; & cette douce énumération , la plus triomphante de toutes les apologies , seroit seule capable de me consoler , de ne pouvoir , à mon gré , dérouter la vile astuce de l'un de ses deux plus implacables ennemis (*h*) , & réprimer la licence effrénée de l'autre (*i*).

(*h*) M. d'Alembert.

(*i*) M. Diderot.





E R R A T A

D E L' E S S A I

S U R L A

M U S I Q U E

A N C I E N N E E T M O D E R N E ,

O U

L E T T R E A L' A U T E U R D E C E T E S S A I ,

P A R M A D A M E * * * .



Il compiloit , compiloit , compiloit.

Voltaire, Pauvre Diable.



C'EST par ce vers plaisamment énergi-
que , que le plus bel esprit de notre siecle
rendoit compte des occupations & des ta-
lens de l'infatigable Abbé Trublet. On n'en
dira pas autant de vous , Monsieur ; vous
ne *compilez* point , & vous avez raison :
cela exige une application & un discernement.

ment dont tout le monde n'est pas capable : Bien plus avisé que le laborieux littérateur ridiculisé par Voltaire, qui ridiculifioit tout ce qui ne l'encensoit pas, vous faites *compiler* ; & au risque d'y gagner de l'honneur ou du déshonneur, choses assez égales pour qui cherche à nuire, vous prenez sur vous le résultat des travaux de quiconque veut bien fuser pour vous complaire. C'est ce que nous prouve l'énorme, l'informe, le découfu, le monstrueux, l'extravagant & malheureux *Essai* que vous venez de donner au Public : ouvrage qui, attendu son inutilité pour la perfection de l'art dont il traite, semble n'avoir été entrepris que dans le double dessein d'insulter aux mânes de l'illustre citoyen de Geneve (1), & d'apprendre aux maîtres de l'univers, qu'à quelque point qu'ils soient favorisés de Mars & de Minerve, si Euterpe ne les compte au nombre de ses amis, ils glifferont dans l'espace des tems, sans qu'on s'apperçoive de leur existence. En

(1) De cinquante-trois passages de cet *Essai* où vous parlez de Jean-Jaques, il n'y en a que seize où vous ne l'injuriez pas.

effet , quelques talens , quelques qualités ; quelques vertus qu'il ait d'ailleurs , qu'est un Roi dont on peut dire :

Cet homme assurément n'aime pas la musique :

Heureusement le Doyen , & le modele des Potentats qui gouvernent l'Europe ; fait également manier la lyre d'Apollon , comme musicien & comme poëte. Mais... je ne fais , Monsieur , pourquoi je m'occupe de l'importance que vous semblez mettre à ce que les Souverains aiment , ou n'aiment pas la musique ; c'est à l'opinion publique à punir les ridicules : l'unique soin qui me regarde , c'est de démontrer la fausseté des imputations dont vous chargez la mémoire de J. J. Rousseau. Vous pourriez me dire que j'ai beaucoup tardé à remplir un devoir si cher : car il faut bien aimer cet homme aussi extraordinairement persécuté , qu'extraordinaire , pour s'exposer en le défendant (même à l'abri de l'anonyme) au ressentiment de ses ennemis : ils sont si ardens dans leurs recherches ; si altérés de vengeance ; si hardis dans le choix des moyens de se la procurer ! Cette observation seroit fondée ;

il est bon de la prévenir. Je vous avoueraï donc , Monsieur , quoique vous en puissiez conclure au désavantage de l'attitude que j'ai dans le monde , que l'*Essai sur la musique* ne m'est parvenu que le 10 juin. Avant cette époque , je connoissois , il est vrai , la complaisante lettre de l'idéal chevalier de Villeneuve , l'honnête réclamation de M. Brizard , & les très-prudentes réponses que vous leur avez faites. La première de ces lettres ne valoit qu'un geste ; j'ai fait ce geste en la lisant : je ne pouvois qu'applaudir à la seconde ; & j'ai pensé que , tant que vous vous en tiendriez à avancer qu'*on ne doit pas faire grand cas des talens de Rousseau , (en musique) ni en théorie , ni en pratique , & qu'on doit être révolté des véritables satires , & des sarcasmes indécens qui se trouvent dans le Dictionnaire de Rousseau contre notre grand Rameau* , il falloit vous laisser dire , puisque ce *Dictionnaire* , qui est dans les mains de tout le monde , réfute ces deux propositions , plus victorieusement que je ne pourrois les réfuter. Cependant , puisque je fais les frais de vous écrire , en n'y répondant pas , j'aurois l'air d'y acquiescer ; j'y reviendraï donc quand il en sera tems. Il

Il s'agit à présent de l'*Essai sur la musique*, qu'on ne m'a prêté (ne perdez pas cela de vue , Monsieur ,) que le 10 juin. Il a fallu que je l'examinasse pour ne rien hasarder sur la foi d'autrui ; & ce n'étoit pas une petite besogne pour la tête d'une femme. Quelque *révoltée* que je fusse de la maniere im. . . . (non , j'aurai la sagesse de supprimer cette épithete) , de la maniere dont vous y parlez de *Jean-Jaques* ; quelque certitude que j'eusse que vos accusations contre lui ne sont que des calomnies ; ma conviction ne me paroissoit pas un bouclier propre à opposer aux traits dont vous cherchez à l'accabler , vous , vos prôneurs , tous les gens que différens intérêts vous attachent : le zele ne suffit pas à l'amitié , comme l'audace suffit à la haine ; ce n'est pas avec des raisonnemens qu'on anéantit l'allégation d'un fait : il me falloit des preuves authentiques que je n'avois pas ; il ma donc fallu le tems de me les procurer. Graces au ciel , je les ai ! Quelque difficile que vous puissiez être en ce genre , j'espere que vous en ferez content. L'empressement que j'ai de les produire , ne me fera point in-

tervertir l'ordre que vous avez établi ; je réglerai ma marche sur la vôtre. Sans doute , je pourrois vous abandonner Jean-Jaques comme musicien ; ce n'est pas sur son incontestable savoir en musique qu'est fondée son immortelle réputation. Mais irritée de votre acharnement à dénigrer ce grand homme , je veux faire voir aux lecteurs à qui votre suffisance auroit pu en imposer, qu'il n'y a pas plus de justesse dans vos critiques , que de justice dans vos accusations. Au reste, Monsieur, comme on n'est pas obligé de rabâcher , pour répondre à quelqu'un qui rabâche , n' imaginez pas que j'entreprenne de relever les 37 passages de votre éternel *Essai* dans lesquels vous attaquez Rousseau ; je ne ferai mention que de ceux qui signifient quelque chose : je commence.

Vous dites , Monsieur : “ quand on „ songe „ dit Rousseau dans l'article harmonie de son *Dictionnaire de musique* “ que „ de tous les peuples de la terre qui ont „ une musique , & un chant , les Européens sont les seuls qui ayent une harmonie , des accords , & qui trouvent „ ce mélange agréable , &c. il est bien dif-

« facile de ne pas soupçonner que toute
 « notre harmonie n'est qu'une invention
 « gothique , & barbare ».... *C'est comme
 si on disoit : quand on songe que de tous
 les peuples du monde qui ont une poésie
 plus ou moins étendue , les Européens sont
 les seuls qui ayent un Homere , un Virgile ,
 un Horace , un Racine , un Voltaire , un
 Tasse , un Milton , &c.... & qui trouvent
 un charme inexprimable dans leurs vers , il
 est difficile de ne pas soupçonner que tout
 cela n'est qu'une barbarie (2).*

Monfieur , que Rousseau ait raison , ou
 tort , c'est ce dont ni vous , ni moi , ne
 fommes en état de décider. Mais vous ne
 pouvez pas plus que moi , nier qu'il ne
 soit absurde de comparer aux différentes
 parties d'un art quelconque , les artistes
 qui se sont distingués dans un autre art.
 C'est pourtant ce que vous faites dans
 cette *note* , d'une maniere aussi positive ,
 quoiqu'un peu moins choquante , que si
 vous compariez crûment Voltaire à une
 dissonance ; C. Van-loo , à un piedestal ;

(2) *Note de la page 55 , du I. Tome de l'Essai sur la
 Musique.*

Costou, à un hémistiche; & Rameau à une draperie. Ce n'est pas tout : vous mutiliez le fragment que vous citez, avec une licence d'autant plus dangereuse, qu'il est à présumer que le commun des lecteurs, déjà fatigué par la profondeur de vos raisonnemens, n'ira pas chercher le complément de ceux de Rousseau, dans son *Dictionnaire*. Je vais donc transcrire ce fragment dans toute son intégrité; & je vous prévien, Monsieur, que je ferai de même, toutes les fois que vous tomberez dans la même faute. Le seul ménagement que l'honnêteté me permette d'avoir pour vous, c'est de passer sur l'incorrection de votre style.

“ Quand on songe „ dit Rousseau “ que
 „ de tous les peuples de la terre, qui tous
 „ ont une musique, & un chant, les Eu-
 „ ropéens sont les seuls qui aient une *har-*
 „ *monie*, des accords, & qui trouvent
 „ ce mélange agréable; quand on songe
 „ que le monde a duré tant de siècles,
 „ sans que, de toutes les nations qui ont
 „ cultivé les beaux-arts, aucune ait connu
 „ cette *harmonie*; qu'aucun animal, qu'au-
 „ cun oiseau, qu'aucun être dans la na-

„ ture ne produit d'autre accord que l'u-
 „ nisson , ni d'autre musique que la mé-
 „ lodie ; que les langues orientales si
 „ sonores , si musicales , que les oreilles
 „ grecques si délicates , si sensibles , exer-
 „ cées avec tant d'art , n'ont jamais guidé
 „ ces peuples voluptueux & passionnés
 „ vers notre *harmonie* ; que sans elle , leur
 „ musique avoit des effets si prodigieux ;
 „ qu'avec elle , la nôtre en a de si foi-
 „ bles ; qu'enfin il étoit réservé à des
 „ peuples du nord dont les organes durs
 „ & grossiers sont plus touchés de l'éclat ,
 „ & du bruit des voix , que de la dou-
 „ ceur des accens , & de la mélodie des
 „ inflexions , de faire cette grande décou-
 „ verte , & de la donner pour principe
 „ à toutes les regles de l'art , quand , dis-
 „ je , on fait attention à tout cela , il est
 „ bien difficile de ne pas soupçonner que
 „ toute notre *harmonie* n'est qu'une in-
 „ vention gothique & barbare , dont nous
 „ ne nous ferions jamais avisés , si nous
 „ eussions été plus sensibles aux vérita-
 „ bles beautés de l'art , & à la musique
 „ vraiment naturelle „ (3).

(3) Voyez le *Dictionnaire* de Rousseau , article *Harmonie*.

Monfieur , fi tous les muficiens n'adoptent pas le doute de Jean-Jaques , peut-être quelques philofophes le trouveront-ils raifonnable. Eh ! les vérités révélées mifes à part , de quoi n'eft-il pas raifonnable de douter ?

Rouffeau prétend dans fon article regle de l'octave , qu'il eft fâcheux qu'une formule deftinée à la pratique des regles élémentaires de l'harmonie , contienne une faute contre ces mêmes regles ; (cette prétention eft bien ridicule affurément !) parce qu'il n'y a pas de liaison entre l'accord de la cinquieme , & celui de la fixieme. Nous n'entendons pas ce qu'il veut dire , (ce feroit ce me femble , Monfieur , une affez bonne raifon de ne pas différer fur ce qu'il dit.) ni où eft la faute qu'il prétend être fur la fixieme note de l'octave , car dans cette maniere de chiffrer l'octave (ici , Monfieur , vous la chiffrerez comme elle doit l'être) , la tierce marquée fur la cinquieme note faifant fol , fi , re , accord parfait du fol fondamental , & la petite fixte marquée fur la fixieme note faifant la , ut , re , fa , accord de feptieme du re fondamental : re eft donc commun aux accords , & fert par conféquent de liaison.

Quoi! - C'est parce qu'il n'y a pas de liaison entre l'accord de la cinquieme note, & celui de la fixieme, qu'il est fâcheux qu'une formule destinée à la pratique des règles élémentaires de l'harmonie, contienne une faute contre ces mêmes règles! . . . Est-il possible qu'un aussi bon logicien que Rousseau, raisonne d'une aussi étrange maniere? Assurons-nous du fait. J'ouvre son *Dictionnaire*, & je trouve,

« Il est fâcheux qu'une formule destinée à la pratique des règles élémentaires de l'harmonie, contienne une faute contre ces mêmes règles; c'est apprendre de bonne heure aux commençans à transgresser les loix qu'on leur donne. Cette faute est dans l'accompagnement de la fixieme note dont l'accord chiffré d'un 6 peche contre les règles; car il ne s'y trouve aucune liaison, & la basse fondamentale descend diatoniquement d'un accord parfait, sur un autre accord parfait, li- cence trop grande pour pouvoir faire » *regle (4)* ».

(4) *Dictionnaire de Musique*, article *Regle de l'octave*.

Ah ! Je respire ! Jean-Jaques n'a rien dit qui déroge à l'idée qu'on a généralement de lui. Il a raison dans tous les points ; j'en trouve la preuve dans le procédé que vous employez, Monsieur, pour le combattre. Vous feignez de ne pas l'entendre, & après avoir rapporté la gamme d'*ut* avec les chiffres consacrés par l'ancien usage à la règle de l'octave, où l'on voit la sixième note surmontée d'un 6 dénué de tout signe, vous faites semblant de ne pas connoître la *faute qu'il prétend être sur la sixième note de l'octave* : ensuite, chiffrant ce 6 avec une barre, vous croyez avoir démontré que *l'erreur de Rousseau est d'avoir regardé comme une simple sixte, l'accord de petite sixte (5)*. Monsieur, pour dire que Rousseau est un imbécille, il ne vous manque que de l'oser ; vous en mourrez d'envie. Mais, entre nous, il avoit assez d'esprit pour favoir qu'un 6 sans barre, & un 6 barré ne peuvent être, ni signifier la même chose en musique. Convenez-en sans vous faire trop prier ; convenez encore qu'en voyant le chiffre qui indique la sixte sim-

(5) *Essai sur la Musique*, note *b* pag. 61 Tom. II.

ple, Rousseau n'a dû argumenter que d'elle. Or, c'est ce qu'il a fait; où est l'erreur? Comment avez-vous pu croire que nous donnerions dans un piège aussi grossier que celui que vous nous tendez? Pour acquérir le plus déloyalement du monde, le droit de nier la *faute* que Jean-Jaques relève, vous la corrigez d'après lui. Ecoutez-le Monsieur. " On pourroit aussi donner à cette sixieme note l'accord de
 „ petite fixte dont la quarte feroit liaison;
 „ mais ce feroit fondamentalement un
 „ accord de septieme avec tierce mineure,
 „ où la dissonance ne feroit pas préparée, ce qui est encore contre les
 „ *regles* (6) „

Eh bien! Monsieur, qu'avez-vous fait autre chose? Il est à remarquer, qu'à l'exemple de Voltaire, tous les antagonistes de Rousseau fondent leurs succès sur la sottise du public: je les en remercie; parce qu'en prouvant qu'ils le connoissent mal, ils s'en font bien connoître. Au reste, je tiens pour certain, que l'article que

(6) *Dictionnaire de Musique, article Regle de l'octave.*

vous avez feint de ne pas entendre , est un assemblage de vérités ; & que tout musicien honnête , qui fera son métier , & voudra prendre garde à la dernière partie de cet article , conviendra qu'elle est lumineuse ; & qu'avoir imaginé qu'on pourroit avantageusement substituer aux moyens déjà connus , la septième dont Jean-Jaques parle , n'est pas le fait d'un ignorant ; puisqu'au moyen de cette septième les deux tétracordes qui composent l'octave , se trouveroient , autant qu'il est possible , conformes l'un à l'autre : ce qui tendroit à répandre beaucoup de clarté sur le système de la basse fondamentale , que vous portez si haut , & qui est encore bien embrouillé ; malgré les éclaircissements tant vantés de M. d'Alembert.

C'est une autre erreur du même écrivain dans son article accompagnement , de combattre avec dérision ceux qui prétendent qu'il est plus aisé d'apprendre à accompagner lorsqu'on commence par apprendre la composition ; c'est , ajoute-t-il , comme si on proposoit de commencer par se faire orateur pour apprendre à lire. Mais , il auroit dû songer qu'on apprend deux choses en appren-

nant l'accompagnement , la science , & la maniere (7).

Rien n'est plus sensé , Monsieur , que ce que dit Jean-Jaques à cet égard : “ plu-
 „ sieurs conseillent d'apprendre la compo-
 „ sition avant de passer à l'accompagnement :
 „ comme si l'accompagnement n'étoit pas
 „ la composition même , à l'invention
 „ près , qu'il faut de plus au composi-
 „ teur. C'est comme si on proposoit de
 „ se faire orateur pour apprendre à lire.
 „ Combien de gens , au contraire veulent
 „ que l'on commence par l'accompagne-
 „ ment à apprendre la composition ! Et
 „ cet ordre est assurément plus raison-
 „ nable & plus naturel „. (8) Il faudroit ,
 Monsieur , ne pas confondre comme vous
 le faites , l'accompagnateur consommé ,
 avec celui qui apprend l'accompagnement.

*Il est à remarquer que Rousseau dans la même page , dit , qu'il faut qu'un accompa-
 gnateur soit grand musicien , qu'il sache à
 fond l'harmonie , qu'il connoisse bien son
 clavier , &c. Comment cet accompagnateur*

(7) *Essai sur la Musique* , Tome II , page 62.

(8) *Dictionnaire de Musique* , article *accompagnement*.

sera-t-il grand harmoniste, s'il n'a pas appris la composition ?

Certes, Monsieur, vous ressemblez bien à Don - Quichotte se battant contre des moulins à vent ! Rousseau n'a jamais dit que pour être *grand harmoniste* il ne falloit pas apprendre la composition : il a dit au contraire, qu'il falloit l'apprendre en commençant par l'accompagnement ; & cela, par la raison bien simple qu'il faut connoître les chiffres pour apprendre l'arithmétique.

Il faut que Rousseau ait tort au commencement de la page, ou à la fin (9).

Point du tout : la destinée de Rousseau est telle, qu'il faut qu'il ait raison en tout, & avec tout le monde, depuis Voltaire, jusqu'à vous, Monsieur.

Après avoir célébré la générosité *d'un de nos plus grands géometres qui n'a pas dédaigné d'éclaircir les principes de Rameau* & qui a toujours eu de la vénération pour son génie, malgré ses écarts qui le font quelquefois perdre de vue, & même malgré le

(9) Note de la page 62 du Tome II. de l'Essai sur la Musique.

torts que Rameau a eus plusieurs fois avec lui.

Il faut , Monsieur , que vous aimiez bien M. d'Alembert , pour rappeler , à dessein de le faire valoir , les torts d'un homme que vous allez nous donner pour être *toujours juste* ! Il est vrai que cet homme est mort. . . .

Vous dites , Monsieur , *un autre homme qui auroit dû être assez grand , pour lui rendre la même justice , n'en a pas usé avec tant de générosité :*

Monsieur , la *générosité* fait grace ; c'est l'équité qui rend justice.

Que n'a-t-il pas écrit contre Rameau dans son Dictionnaire de musique ? Combien ne s'est-il pas efforcé de critiquer ses ouvrages , & même de les rendre ridicules ?

Efforcé ! Il faudroit vous arrêter à chaque pas. Jean-Jaques n'a pas écrit dans son *Dictionnaire de Musique* , ni ailleurs , un seul mot contre Rameau : car les principes , les découvertes , les ouvrages de Rameau (en musique) ne sont pas Rameau. Rousseau a cru trouver des erreurs dans les ouvrages de théorie de Rameau , & il les a combattues , parce que la réputation de ce grand maître pouvoit les rendre conta-

gieufes : mais ç'a toujours été avec les ménagemens que prescrit l'estime, & même le respect.

Il n'a laissé échapper aucune occasion de lancer contre eux des traits satiriques, & remplis de fiel, (aviez vous bien réfléchi, Monsieur, sur ce que c'est qu'une occasion, quand vous avez écrit cette phrase?) uniquement pour se venger de ce que Rameau ne le croyoit pas auteur de tout le Devin du Village. Voici cependant le raisonnement bien simple, (ici, Monsieur, vous aviez le choix des termes, vous auriez pu dire bien plat, attendu l'application) que nous avons entendu faire à cet homme TOUJOURS JUSTE. « Ce petit opéra » est un tout, composé d'une moitié de » choses bien faites suivant les principes, » & d'une moitié de mauvaises faites » contre les regles. Il n'est donc pas de » la même main ; donc si Rousseau a fait » les bonnes, il n'a pas fait les mauvaises ». En vérité Rameau a été bien bon de ne pas dire : donc si Rousseau a fait les mauvaises, il n'a pas fait les bonnes !

On a dit long-tems après les premières représentations du *Devin du Village*, que

Rameau , à l'occasion des *Muses*, autre ouvrage en musique de J. J. Rousseau, s'étoit permis de lui tenir le propos que vous rapportez : ce propos avoit paru dur , & ce n'étoit pas une raison de le révoquer en doute : mais s'il porte sur le *Devin du Village*, je suis violemment tentée de n'y pas croire. Je vous en demande bien pardon , à vous , Monsieur , qui l'avez *entendu* . . . Au reste , quoiqu'en ait pu dire Rameau , il n'y a point d'inégalité assez frappante entre les différens morceaux qui composent le *Devin du Village*, pour qu'ils ne puissent pas être *de la même main* ; & quand il contiendrait quelques négligences musicales , il seroit difficile à Rameau lui-même de prouver qu'elles soient poussées au point de rendre ce charmant intermede mi-partie bon , & mi-partie détestable. Mais , Monsieur , vous qui en savez tant , tant , tant , en musique , vous qui connoissez si bien , si bien , si bien , les différens styles des musiciens françois & autres , voudriez-vous bien nous dire qui est celui qui a fait la *bonne moitié* du *Devin du Village*, & la bonne œuvre de la céder à Jean - Jaques ? . . . J'ai bien entendu dire

qu'on l'attribuoit en entier à un nommé Grenet musicien de Lyon ; & à la rigueur on pourroit croire que ce petit opéra fût de lui , s'il n'avoit jamais rien donné de sa composition. Aussi n'est-ce pas à Rameau que j'ai *entendu* dire cela , mais à des gens dépourvus d'yeux & d'oreilles , car il y a de si grandes différences entre le *faire* de Rousseau & celui de Grenet , qu'il ne seroit pas moins absurde d'attribuer au premier un ouvrage du second , qu'à Louthembourg un tableau de Greuze. Mais , Monsieur , comme vous me donnez lieu de craindre que les preuves de raisonnement ayent peu de pouvoir sur vous , permettez , s'il vous plaît , que je vous en donne d'un autre genre.

A mesure que Jean-Jaques travailloit au *Devin du Village* , il portoit sa partition chez un ancien officier des Mousquetaires , encore plus recommandable par ses mœurs & sa probité , que par son état & son goût pour les talens : là se rassembloient journellement beaucoup de personnes faites pour être crues , qui peuvent certifier ce que j'avance. Je ne nommerai point ce respectable officier : mais je ne doute point,

si cette lettre tombe dans ses mains, qu'il ne se nomme lui-même : c'est à lui seul qu'appartient cet honneur. Encore un mot, Monsieur. Que diriez-vous de quelqu'un qui ne rougissant pas de se montrer mal-intentionné pour Rameau, lui disputerait les plus beaux couplets de la superbe chaconne des *Indes Galantes*, parce qu'il lui est échappé d'employer dans ce charmant morceau deux quintes qui montent diatoniquement (10) ? La faute est assez lourde ! Il ne me seroit pas impossible d'en citer d'autres de ce grand homme qui, bien que *toujours juste*, n'étoit pas infailible. Mais mon objet n'est pas de le poursuivre : je reviens au précieux texte que vous m'avez fourni.

Que répondre à cela ? (à l'argument de Rameau) des injures. Voilà le parti qu'a pris Rousseau. Mais malheureusement pour lui, il n'étoit pas assez savant en musique pour combattre Rameau.

Il falloit ajouter *avec avantage* : car quoique vous soyez *en musique* infiniment moins *savant* que Rousseau, cela ne vous

(10) 125 me. & 126 me. mesures.

empêche pas , Monsieur , de le *combattre*.
 Quant aux *injures* que vous prétendez qu'il
 a répondues à Rameau , vous êtes en ré-
 gle , car vous en rapportez une , & des
 plus sanglantes incontestablement : la voici.
 « Si M. Rameau , moins occupé de calculs
 » inutiles , eût mieux étudié la métaphysi-
 » que de son art , il est à croire que le
 » feu naturel de ce savant artiste eût pro-
 » duit des prodiges , dont le germe étoit
 » dans son génie , mais que ses préjugés
 » ont toujours étouffé (11) ».

L'esprit peut bien suppléer à la science vis-à-vis de ceux qui ne sont pas instruits , & les éblouir au point de les convaincre ; mais l'esprit est un foible secours dans les sciences exactes aux yeux des véritables savans qui ne se laissent point éblouir ni par les illusions , ni par les paradoxes. Aussi Rameau sera-t-il toujours pour eux (& pour moi aussi , Monsieur) un homme savant & plein de génie ; & Rousseau ne leur paroitra en musique qu'un homme sans génie , & fort peu instruit.

Ah ! Monsieur , *sans génie est un peu*

(11) *Dictionnaire de Musique , article Enharmonique.*

trop fort : mais c'est un de vos moindres blasphêmes. Rousseau avoit , en musique , plus *d'esprit* que de *génie* , comme compositeur ; & en toute autre chose plus de *génie* que *d'esprit*. Quant à son savoir , nous verrons ailleurs ce que vous en pensez vous-même.

Il a tant d'autres avantages par son éloquence , & sa logique , qu'il peut éprouver quelques pertes sans se trouver moins riche.

Placer ce beau compliment comme il l'est , c'est employer de faux or pour *dorer la pilule*. L'homme le plus riche ne peut perdre , *sans se trouver moins riche* de ce qu'il a perdu.

L'article sur lequel Rousseau est le plus injuste est précisément celui qui assure à Rameau une gloire immortelle ; sa belle découverte de la basse fondamentale &c. &c. (12).

Ah ! nous y voilà donc arrivés ! Admirateur outré de Rameau , qui certainement en mérite de raisonnables , vous croyez , Monsieur , devoir sacrifier aux mânes de ce sublime musicien , tous ceux qui , comme vous , n'admettent pas jus-

(12) *Essai sur la Musique* , Tome III. , pages 468 & 469.

qu'à ses rêves. Pour moi, je lui rends un hommage infiniment plus digne de lui ; & je dis que , s'il est incontestablement vrai qu'il soit , à tous égards , le premier musicien que la France ait produit , il ne l'est pas moins , qu'en distinguant dans cet homme rare , le praticien du philosophe , on fera fort bien d'imiter , si l'on peut , le premier , & de se préserver avec soin des erreurs du second. Sans doute le système de *la basse fondamentale* est une chose fort ingénieuse , & par le moyen de laquelle , on peut , jusqu'à un certain point rendre raison des procédés qu'emploie le génie. Mais qui oseroit avancer , qu'avec le seul secours de ce système , on put créer une seule phrase de musique passablement élégante ? Les Italiens , les Allemands , les François depuis M. M. Philidor , Gossec , Grétri , jusqu'au dernier des musiciens , peuvent résoudre cette question ; & le sentiment de ceux que je viens de nommer , est déjà connu sur cet objet. Vous leur opposerez sans doute la profonde vénération dont la découverte de Rameau pénètre M. l'abbé Rouffier : cela est fort bien. Mais en conscience M. l'abbé

Rouffier qui voit dans la *basse fondamentale*, qu'il appelle la vraie theorie de la musique, la position des astres, leur cours, leurs révolutions, leurs influences, le principe des principes, le centre où tout aboutit, enfin ce que personne, ni le pere Martini, ni Rameau lui-même n'y a jamais vu; qui y cherche vraisemblablement, le secret du grand œuvre, la quadrature du cercle, le mouvement perpétuel, &c. &c. peut-il entraîner des musiciens qui ne veulent trouver dans un système musical, que des avantages relatifs à la musique? Quels sont ceux qu'offre celui-ci? Quel est celui de ses partisans à qui le public doit un seul de ses plaisirs? Qu'a fait en musique M. l'abbé Rouffier? Rien.... Encore s'il étoit le seul qui se fût trouvé stérile en dépit de ses belles & grandes connoissances du corps sonore, du double emploi, de tous les renversemens possibles, on pourroit croire qu'il lui étoit réservé de tout savoir pour ne rien faire: mais M. d'Alembert, qui n'a pas dédaigné d'éclaircir les principes de Rameau, & qui, sans doute, les entend, entend si bien la musique, qu'il bat la mesure

à contre-tems ; cela est de notoriété publique ; & de tous les apôtres déclarés de la *basse fondamentale*, il n'y en a pas un, de qui il fût possible de citer un bon ouvrage. Que conclure de tout cela ? Que « Rameau a rendu des services très-réels, » très-grands, & très-solides à la musique » ; (13) & aux musiciens en leur donnant des règles d'harmonie, qui, si elles ne leur apprennent pas à faire, leur apprennent du moins à juger ce qu'ils ont fait ; mais qu'il a rendu d'encore plus grands services au public ; & que vous devez, Monsieur, nous pardonner, à nous autres gens assez grossiers pour nous attacher au physique de la musique, de préférer Rameau composant de magnifiques chœurs, & de délicieux airs de danse, à Rameau se livrant à de sublimes, mais vaines spéculations *qui*, vous en convenez, *le font quelquefois perdre de vue.*

On a imprimé en 1754 un ouvrage du Pere Castel, sous ce titre, lettres d'un Académicien de Bordeaux sur le fond de la

(13) Lettre de Rousseau à M. de... sur les ouvrages de Rameau.

musique. *C'est une réponse à la lettre de Rousseau contre la musique françoise. Il s'en faut bien que le style de ces lettres réponde à celui de Rousseau ; le Pere Castel y a sans doute raison.*

Oh ! *sans doute* : le moyen d'avoir tort quand on réfute Rousseau ! Vous m'avez bien l'air, Monsieur , de ne pas connoître ces *lettres* ; je ne les connois pas non plus , ni personne qui les connoisse. Cela est d'un assez mauvais préjugé pour elles ; sans compter que les Editeurs des Œuvres de J. J. Rousseau qui , attachés ou non à ses intérêts , ont sagement consulté les leurs , (puisqu'ils ont inféré dans leur Edition les admirables réponses de MM. d'Alembert & Marmontel) , ont préféré aux *lettres sur le fond de la musique* , par le Pere Castel , l'*apologie de la musique françoise* par M. l'Abbé Laugier. *Apologie* qui , bien que la meilleure réponse qui ait été faite à la *lettre sur* , & non pas contre la *musique françoise* , laisse subsister dans toute leur force les raisonnemens de Rousseau ; & cependant fait honneur à son auteur , par le ton de décence qui y regne , & les vérités flatteuses qu'il adresse à l'homme

célèbre qu'il combat. Ne seroit - ce point, Monsieur, par cette raison que vous ne faites aucune mention de cette *apologie* à l'article Laugier ? Mention qui eût été au moins aussi bien placée dans un ouvrage de la nature du vôtre, que celle que vous faites des *Essais sur l'architecture*, & de *l'histoire de Venise*.

Mais on est presque fâché (que le Pere Castel ait presque raison) *quoi qu'en soit indigné des paradoxes de Rousseau* (14).

Il est naturel de ne croire les autres susceptibles que des impressions qu'on a reçues soi-même. *Les paradoxes de Rousseau* en matière de musique vous ont donc *indigné*, Monsieur ? . . . Dans ce cas-là, il y a cent contre un à parier que le fanatisme qui a dressé l'échaffaud de l'innocent Calas vous a impatienté !

Comme je n'écris, Monsieur, ni pour faire du bruit, ni pour faire de l'argent, ni pour faire de l'esprit, je me garderai bien de vous suivre dans tous les écarts que vous faites depuis la pag. 667 jusqu'à la pag. 677 du troisième Tome de votre

(14) *Essais sur la musique*, Tome III, page 605.

scandaleux ouvrage : si je ne relevois que quelques-uns des reproches que vous adressez à Jean-Jaques, vous croiriez que je passe condamnation sur les autres ; & si je voulois les relever tous, il faudroit que je fisse dix volumes aussi épais que les vôtres. De plus Jean-Jaques écrivant à M. Grimm, se défendoit de répondre à M. Gautier, parce que ce dernier n'avoit pas saisi l'état de la question, & ne l'avoit pas entendu. Ayant les mêmes raisons vis-à-vis de vous, quant aux prétendues erreurs que vous trouvez dans le *Dictionnaire de Musique*, je dois prendre le même parti : aussi n'extrairai-je des dix pages dont il s'agit, qu'un seul des passages qui n'attaquent pas le caractère du vertueux Jean-Jaques : le voici.

On ne doit pas regarder comme un ouvrage de théorie sa lettre sur (bon cela) la Musique françoise, qui fit tant de bruit lorsqu'elle parut, & qui méritoit si peu d'en faire, puisque ce n'est qu'un enchaînement de paradoxes.

Cela est tranchant. Vous êtes fort le maître, Monsieur, de regarder comme il vous plaira la *lettre sur la musique françoise* ; cela est, je pense, fort indifférent à l'opinion que le public en a. Ce qu'il y a de

certain , c'est que j'ai entendu dire à un musicien recommandable à tous égards , & dont vous parlez vous-même avec éloge , “ si la *lettre sur la musique françoise* ne contient que des *paradoxes* , ils ont un air de vérité si frappant pour moi , qu'il ne m'est pas possible de les prendre pour autre chose , que pour un *enchaînement* de raisonnemens clairs , simples , concluans ; & si concluans , que je n'hésiterois pas de défier qui que ce fût , d'y répondre d'une manière satisfaisante pour quiconque réunit au plus léger favior , la droiture qui devroit être la base de tout jugement porté sur les hommes & sur leurs ouvrages , Ce Musicien , Monsieur , est grand partisan de Rameau ; mais il l'est encore plus de la vérité , & l'accueille par-tout où il la trouve . . . Je ne saurois aller plus loin sans accorder quelques momens à la surprise que me cause le style de ces dix pages , & des cinquante-trois endroits de votre *Essai* où vous parlez de Jean-Jaques. Quelle extrême disconvenance entre les expressions & le sujet ! Quelle profonde ignorance , ou quel répréhensible mépris de tout ce qui tient aux

bienféances ! Mais , Monsieur , qui pouvez - vous être ? Dans quelle classe de la société faut - il vous chercher ? Votre entreprise , & votre ton donnent de vous des idées tout-à-fait opposées : l'une vous annonce comme un homme assez avantageusement placé , pour compter sur de grandes ressources ; l'autre On ne pourroit pas faire cette question sur l'auteur des *Observations sur la Musique , & principalement sur la métaphysique de l'art* , quand vous ne l'auriez pas nommé ; sa manière est celle de la bonne compagnie ; il n'adopte pas plus que vous le sentiment de Rousseau sur la musique , & assurément rien n'est plus libre ; mais s'il se permet de le combattre , il ne se permet pas d'oublier les égards qui sont dûs à un homme d'un aussi rare mérite ; & en cela , il s'honore encore plus que l'illustre Genevois. Venons aux preuves de votre bonne volonté pour lui , c'est-à-dire de votre honnêteté.

Avant de mettre sous les yeux de vos lecteurs les seize exemples sur lesquels vous établissez la nécessité de refondre le *Dictionnaire de musique* , vous dites , Monsieur :

Il n'est pas inutile de relever d'abord la preuve évidente d'une mauvaise foi dont on n'auroit pas dû le soupçonner (Rousseau).

A la fin de sa préface pag. ix. on lit ces mots : « si l'on a vu dans d'autres ouvrages quelques articles importants qui sont aussi dans celui-ci , ceux qui pourront faire cette remarque voudront bien se rappeler que , dès l'année 1750 le manuscrit est sorti de mes mains sans que je sache ce qu'il est devenu depuis ce tems - là ».

Pourquoi se servir de pareils moyens pour esquiver des reproches , lorsque la vérité peut se découvrir si facilement , quand il ne faut que lire & comparer ?

A la page 474 , & dans plusieurs autres endroits , Rousseau parle des Essais de M. Serre de Geneve (imprimés en 1753) ; ailleurs , il donne un abrégé du système de Tartini , (qui n'a paru qu'en 1754.) ; dans quelques articles il cite des morceaux pris de la seconde Edition des Elémens de Musique par M. d'Alembert ; & cette Edition est de 1762 (a). Comment accorder tout cela avec la

Note (a) Voyez entr'autres l'article Cadence.

phrase que l'on vient de lire ? Un philosophe qui affectoit tant d'austérité, devoit-il avancer une pareille fausseté si aisée à détruire ? D'ailleurs, la premiere Edition de ce même ouvrage est de 1752, ce qui est toujours postérieur à l'année 1750 citée par Rousseau (15).

Accuser Rousseau de mauvaise foi ! Les honnêtes gens seroient bienheureux, si toutes les calomnies étoient aussi *aisées à détruire*. La bonne foi a toujours été la vertu distinctive de Rousseau : c'est en ce point qu'il n'a jamais été, & qu'il ne sera jamais surpassé, ni peut-être égalé par personne. S'il dit une chose, ce n'est pas parce qu'il l'a déjà dite, c'est parce qu'il la pense : change-t-il d'opinion, aussi-tôt il change de langage ; & voilà d'où nos bien-intentionnés philosophes partent pour crier à *la contradiction*. Ils voient bien que ce qu'ils appellent de ce nom, est une succession d'hommages rendus à la vérité, par un homme trop sensible pour être toujours affecté de la même manière : ils le voient, ils en suffoquent, & veulent se soulager, en empêchant les autres de

le voir. Jean-Jaques n'est point un homme à systêmes ; ses idées , en fait de choses d'agrément , dépendent des impressions qu'il reçoit ; il avoue franchement les révolutions qu'il éprouve , & se croit obligé de se rétracter sur ce qu'il commence à regarder comme une erreur. Cette apparente mobilité est une constance réelle , & toujours estimable ; quoi qu'il ne gagne pas toujours à substituer une opinion à une autre. Par exemple , on assure qu'en sortant de la représentation d'un *opéra* du célèbre Gluck , l'enthousiasme qu'elle lui avoit causé le porta à s'écrier : « j'ai dit » & écrit que les François n'avoient , ni ne » pouvoient avoir de musique ; M. Gluck » vient de me prouver le contraire ». A mon avis , c'étoit en croyant qu'il s'étoit trompé , que Jean-Jaques se trompoit : car il n'avoit jamais voulu dire que la combinaison des sons nous fût impossible , mais seulement que notre langue étoit incompatible avec la perfection du chant ; & tous les miracles de M. Gluck ne peuvent empêcher que nos *e* muets , nos syllabes sourdes , notre prononciation nazale , la dureté de nos mots terminés par des consonnes ,

ne fassent en musique un effet détestable. Mais revenons à vous , Monsieur.

Comment se peut-il que donnant au public un ouvrage immense (qu'au moins vous avez lu) , vous n'avez pas pris la précaution de lire assez attentivement pour les entendre , les sept pages qui composent la *préface du Dictionnaire de musique* (16) , avant de hasarder l'odieuse sortie que vous faites contre son auteur ? Relisez-la , Monsieur , cette *préface* ; vous y trouverez des leçons de droiture & de défiance de soi-même , qui vous seront utiles , si vous pouvez vous élever jusqu'à en faire votre profit. Vous y verrez page deuxieme.

“ Je ne formai pas de moi-même cette
 „ entreprise ; elle me fut proposée ; on
 „ ajouta que le manuscrit entier de l'En-
 „ cyclopédie devoit être complet avant
 „ qu'il en fût imprimé une seule ligne ;
 „ on ne me donna que trois mois pour
 „ remplir ma tâche , & trois ans pouvoient
 „ me suffire à peine pour lire , extraire ,
 „ comparer & compiler les auteurs dont

(16) Car bien que vous citiez & moi , d'après vous , la page ix , elle n'en a réellement que vij.

„ j'avois besoin : mais le zele de l'amitié
 „ m'aveugla sur l'impossibilité du succès ; fidele à ma parole , aux dépens de
 „ ma réputation , je fis vite & mal , ne
 „ pouvant bien faire en si peu de tems ;
 „ au bout de trois mois , mon manuscrit
 „ entier fut écrit , mis au net & livré ; je
 „ ne l'ai pas revu depuis „.

Page v. “ Désespérant d'être jamais à
 „ portée de mieux faire , & voulant quitter
 „ pour toujours des idées dont mon
 „ esprit s'éloigne de plus en plus , je me
 „ suis occupé dans ces montagnes à rassembler
 „ ce que j'avois fait à Paris & à Montmorenci , & de cet amas indigeste
 „ est sorti l'espece de Dictionnaire qu'on
 „ voit ici „.

Enfin page ix. “ Si l'on a vu , dans
 „ d'autres ouvrages quelques articles *peu*
 „ importans qui sont aussi dans celui-ci ,
 „ ceux qui pourront faire cette remarque
 „ voudront bien se rappeler , que ,
 „ dès l'année 1750 , le manuscrit est sorti
 „ de mes mains , sans que je sache ce qu'il
 „ est devenu depuis ce tems-là. *Je n'accuse*
 „ *personne d'avoir pris mes articles ;*
 „ *mais*

mais il n'est pas juste que d'autres m'accusent d'avoir pris les leurs „

“ *Motiers-Travers le 20 décembre 1764* „

Comparez ces trois passages, Monsieur, peut-être parviendrez-vous à comprendre.

1^o. Que le manuscrit que Jean-Jaques dit être sorti de ses mains en 1750, & n'y être jamais revenu, est celui des différens morceaux destinés à l'Encyclopédie, & non celui du *Dictionnaire de musique*.

2^o. Qu'il étoit impossible que Jean-Jaques dît, qu'il avoit perdu de vue en 1750, des choses qu'il n'avoit pas encore faites lorsqu'il se retira à Montmorenci en 1756; d'autant plus que, son amour pour la vérité mis à part, il respectoit trop le public pour lui proposer de dévorer une pareille absurdité.

3^o. Qu'il est tout simple que Jean-Jaques ait composé le *Dictionnaire* qu'il publia en 1764, tant des articles qu'il avoit fournis pour l'Encyclopédie en 1750, & dont il n'avoit jamais revu le manuscrit, que des articles qu'il avoit faits en différens tems depuis cette époque; & qu'il parle dans ces derniers, des *Essais de M. Supplément. Tome XII. O*

Serre de Geneve, imprimés en 1753; du système de Tartini qui n'a paru qu'en 1754, & qu'il cite des morceaux pris de la première & de la seconde édition des *Elémens de Musique* de M. d'Alembert, puisque l'une est de 1752, & l'autre de 1762, tems postérieurs à l'année 1750 citée par Rousseau, mais antérieurs à l'année 1764 où parut son *Dictionnaire*. Que la conclusion la plus naturelle que l'on puisse tirer de la comparaison des dates que vous rapportez avec une si imprudente affectation, c'est qu'il seroit très-possible que M. d'Alembert eût enrichi ses *Elémens de musique* qui ne parurent qu'en 1752, de quelques idées prises dans le manuscrit livré par Rousseau, & perdu, pour lui, en 1750. Je ne dis pas que cela soit: je dis seulement que cela est croyable, & que l'extravagance que vous attribuez à Rousseau, ne l'est pas.

4°. Enfin, que rien n'est plus facile à accorder que tout cela, avec la phrase qu'on a lue, non telle que Rousseau l'a écrite; mais mutilée, & par conséquent dénaturée par vous, avec autant de mal-adresse, que de perfidie. Que tout cela est aussi clair

que le jour ; & qu'il ne l'est pas moins qu'il faut être d'une bêtise inouïe, ou d'une méchanceté atroce pour dire en pareil cas, *un philosophe qui affectoit tant d'austérité devoit-il avancer une pareille fausseté si aisée à détruire?* Je vous demande pardon, Monsieur, non, c'est au Public que je le demande, de me laisser emporter jusqu'à vous dire des vérités aussi humiliantes : heureusement son équité me rassure ; il sentira que vous rendez la modération impossible. Eh ! où est la personne honnête qui pourroit de sang-froid vous voir fronder les *moyens* dont, selon vous, Jean-Jaques se sert pour *esquiver des reproches* que, selon tout ce qui a le sens commun, il ne mérita jamais, vous, qui pour assurer le succès de vos noirceurs, employez des *moyens* aussi petits, aussi bas, que la soustraction de l'adverbe *peu*, qui dans la *préface* du *Dictionnaire* précède l'adjectif *importans*, & celle de la dernière phrase du seul passage de cette *préface* que vous avez rapporté ? Qui ne seroit révolté de vous entendre dire d'un air léger, *il ne faut que lire & comparer*, tandis que vous devriez tomber aux genoux du

Public, pour le supplier de n'en rien faire ? . . . Monsieur, je vous ai déjà demandé qui vous étiez ; je vous demande à présent ce que vous ambitionnez d'être : car il n'y a que l'intérêt qui puisse vous engager à poursuivre avec autant d'acharnement un homme qui ne vous a jamais fait de mal ; qui n'a même vraisemblablement jamais pensé à vous. A qui avez-vous voulu faire votre cour, en falsifiant si indignement le texte de Jean-Jaques ? Texte à quoi le retranchement du mot *peu* donne un sens fort opposé à celui que l'auteur y avoit attaché. Quelle est la créature assez méprisable, pour que vous puissiez acheter sa protection, en vous exposant à être convaincu à la face de l'univers du plus déshonorant de tous les mensonges ? Vous vous êtes sans doute flatté qu'on ne daigneroit pas vérifier vos citations ; à certains égards vous vous êtes rendu justice : mais si votre personne, qui que vous soyez, rend votre conduite sans conséquence, le nom seul de l'homme que vous outragez a le droit d'attirer l'attention de tout ce qui fait apprécier ses vertus, ses qualités, ses talens, & ses ou-

vrages. Auffi on a beau me dire que vous ne méritiez pas une réfutation , je n'ai pu me réduire au filence. Eh ! pourquoi ne parerois-je pas les coups que vous vous *efforcez* de porter à la mémoire de Jean-Jaques , moi qui aurois voulu garantir sa personne de la piquêre d'un infecte ?

Nous n'aurions pas borné ainfi nos observations fi Rousseau vivoit encore ; & nous comptions en donner un bien plus grand nombre lorsque nous publiâmes notre prospectus , parce qu'alors il pouvoit nous répondre. Aujourd'hui qu'il n'est plus , nous nous contenterons d'indiquer ses principales erreurs en musique. L'amour de la vérité ne nous permet pas de les passer sous silence dans un ouvrage consacré à cet art ; & si nous devons respecter la cendre de cet éloquent Ecrivain , nous devons encore plus préserver ses lecteurs du danger que l'on court quelquefois à le croire.

Quelle impropriété d'expression ! *du danger que l'on court quelquefois à le croire !* S'il y a *du danger* à se tromper en fait de musique , il n'y a sûrement qu'un léger inconvénient à se tromper en matiere de religion , de morale , de politique. . . . A

qui prétendez-vous persuader , Monsieur , que le respect que vous devez à la cendre de Rousseau a borné vos observations sur ses erreurs en musique , lorsque vous attaquez avec une licence punissable sa bonne foi , ses mœurs , sa probité , & par conséquent toutes les vertus qui devoient imprimer le plus grand respect pour sa personne , depuis sa mort , durant sa vie , même avant son existence , si on avoit pu la prévoir ? Encore une fois , pour qui prenez-vous vos lecteurs ? Il est plus malheureux pour vous qu'il ne vous est donné de le sentir , que J. J. Rousseau ait si-tôt terminé son honorable carrière : l'homme à qui vous avez le plus désiré de nuire , fera celui dont la perte vous aura le plus nuï ; s'il avoit vécu jusqu'à la publication de votre rapsodie ; il est présumable , (quoi qu'en dise l'hypocrite *nose* que je viens de transcrire) que vous auriez quelques horreurs de moins à vous reprocher. Mais si vous aviez eu le courage alors que cet éloquent Ecrivain pouvoit vous répondre , de braver le danger d'être foudroyé , vous l'auriez pu sans risque , il vous auroit laissé japper , & sa volonté

m'ayant été manifestée par sa conduite ; j'aurois enchaîné le zele qui me porte à faire retomber sur vous l'exécration que vous voulez donner de lui. Aujourd'hui mes devoirs sont changés ; son silence étant devenu forcé , le mien deviendroit coupable. Il m'en eût coûté , sans doute , pour m'élever jusqu'à l'imiter , il m'en coûte d'une autre façon pour m'abaisser jusqu'à vous répondre : mais de même que tout m'eût été possible pour lui complaire , tout me l'est , tout me le fera pour le défendre. Une estime aussi inaltérable , un respect aussi profond , une amitié aussi ardente , en un mot des sentimens tels que ceux que je conserve pour lui , ne trouvent point d'efforts au-dessus , ni de soins au-dessous d'eux.

Quel autre motif que celui de la jalousie pourroit lui avoir fait dire dans la préface de son Dictionnaire , page viij. « J'ai traité » la partie harmonique dans le système » de la basse fondamentale , quoique ce » système imparfait & défectueux , à tant » d'égards , ne soit point , selon moi , » celui de la nature & de la vérité , & » qu'il en résulte un remplissage sourd &

» confus plutôt qu'une bonne harmonie
 » nie (17) ».

L'ignorance ou la mauvaise foi peuvent seules avoir dicté cette phrase. Quoiqu'il soit démontré que Rousseau n'entendoit pas bien le système de la basse fondamentale, puisqu'il en a si mal expliqué plusieurs parties, nous croirions néanmoins lui faire injure, si nous le soupçonnions de ne l'avoir pas entendu assez pour lui rendre la justice qu'il mérite.

Il n'entendoit pas ce système, puisqu'il l'a mal expliqué, & puis, il l'entendoit assez pour lui rendre la justice qu'il mérite. Le bel éloge que voilà de ce fameux système ! Mais à votre avis, Monsieur, le soupçon de mauvaise foi, est donc moins injurieux que celui d'ignorance ? Je suis bien sûr que Rousseau ne pensoit pas ainsi. Cette différence entre vous & lui, est une suite nécessaire de toutes les autres.

Si ce n'est pas l'ignorance, c'est donc la mauvaise foi ; & alors, qui a pu la faire naître, si ce n'est la jalousie ?

(17) Si je ne craignois de trop multiplier les citations, je rapporterois ici la suite de ce paragraphe, & le lecteur (que j'invite à le lire dans la préface du Dictionnaire) jugeroit si c'est ainsi que la jalousie fait parler.

Pour cette fois, Monsieur, je viens à votre secours ; ce que vous ne faites qu'avancer, j'en apporte la preuve. Rousseau a dit en parlant de Rameau : « il faudroit » que la nation lui rendît bien des honneurs pour lui accorder ce qu'elle lui doit (18) ». Qui ne reconnoîtroit dans cette phrase choisie entre beaucoup d'autres du même ton, le langage de la *jaalousie* ? N'est-ce pas là mot pour mot, celui que vous, & vos pareils, tenez à l'égard de J. J. Rousseau ? La patience échappe : Rousseau jaloux de Rameau !... Quelle pitié ! Apprenez, Monsieur, puisque vous en êtes encore là, que Rousseau avoit dans la tête de quoi exciter la *jaalousie* de tous ceux qui en font susceptibles ; & dans le cœur, de quoi n'en concevoir de personne.

Elle est encore prouvée par la préférence qu'il donne gratuitement au système de Tartini sur celui de Rameau. Aucune raison ne pouvoit l'y déterminer. 1^o. Parce que celui

(18) Extraits d'une lettre de M. Rousseau à M. . . . sur les ouvrages de M. Rameau. *Oeuvres diverses*, Tome II, page 376.

de Rameau existoit près de 40 ans avant celui de Tartini , & que par conséquent Rameau a le mérite de l'invention.

Puisque le systême de Rameau , & celui de Tartini ne se ressemblent point , je ne vois pas que *le mérite de l'invention* appartienne plus à Rameau qu'à Tartini , quoique le dernier n'ait écrit que *près de 40 ans* après l'autre. Le beau titre à faire valoir en fait de systêmes que celui de l'ancienneté ! Copernic ne l'a-t-il pas emporté sur Ptolomée , & Newton sur Descartes , en dépit du droit d'aînesse ? Au surplus , si les systêmes de Rameau , & de Tartini ne sont pas plus utiles que ne le jugent quelques gens qui s'y entendent , *le mérite de l'invention* se réduit à peu de chose ; & la *préférence* qu'on donne à l'un sur l'autre est en effet très-gratuite.

2°. *Parce que , quoiqu'antérieur à celui de Tartini , il embrasse un plus grand nombre d'objets.*

N'auroit-il pas fallu dire qu'il contient *un plus grand nombre* de rêves ? Peut-on s'en rapporter à vous , Monsieur ; vos connoissances & votre bonne foi , sont-elles mieux établies que tous les systêmes

de la basse fondamentale de Zarlín , de Rameau , de Fux , & de Tartini ?

3^o. *Parce que la plus grande partie de ce que dit Tartini est contenue dans ce qu'enseigne Rameau.*

Quand vous m'aurez mise au fait de ce que contient cette 3^{me}. raison, qui ne soit pas compris dans la précédente, je tâcherai de vous répondre, Monsieur, jusques-là je ne le pourrois sans me répéter ; & les redites ne sont bonnes qu'en musique ; encore faut-il qu'elles soient ménagées avec art.

4^o. *Parce que, dans ce que Tartini présente sous des idées différentes, on n'apprend rien qui ne soit dans Rameau.*

Des idées différentes qui n'apprennent que les mêmes choses ! . . . Voilà qui n'est pas trop facile à entendre. Cependant ; quand on fait qu'*ut* dieze & *re* bémol, qui sont deux objets très-différens, se prennent l'un pour l'autre dans le genre enharmonique, & qu'à l'aide de la *basse fondamentale* tout cela s'explique très-clairement, il n'y a plus, Monsieur, qu'à tirer la conséquence de votre raisonnement, & pour cela, on n'a qu'à se dire,

des idées différentes de celles qu'on avoit déjà, & qui font pourtant les mêmes, ne font *différentes* que parce qu'on les avoit déjà. Oh ! ceci est certainement l'équivalent du genre enharmonique.

Si l'un des deux systèmes doit avoir l'avantage, on voit que ce ne doit pas être celui de Tartini (19).

On voit ! En vérité, Monsieur, on peut avoir de très-bons yeux, & ne point voir cela : Rousseau qui n'étoit point aveugle a vu tout le contraire ; & bon nombre de gens très-clairvoyans, ne voyent rien qui puisse les décider en faveur de l'un de ces deux systèmes, si diversement appréciés.

Le pere Souhaitty religieux de l'Observance, a donné en 1677 un essai intitulé, nouveaux Elémens du chant. Il y propose une nouvelle maniere d'écrire le plain-chant, ou la musique, en se servant de chiffres au lieu de notes. Voici comme il s'exprime à la page 3 de son ouvrage. " 1, s'appelle ut ; » 2, re ; 3, mi ; 4, fa ; 5, sol ; 6, la ;

(19) Note de la page 676 du Tome III. de l'Essai sur la Musique.

7, si ; ou si on l'aime mieux , 1 , s'appelle un ; 2 , deux ; 3 , trois ; 4 , quatre ; 5 , cinq ; 6 , six ; 7 , sept ; on choisira, car cela est indifférent „

Quant aux octaves inférieures , le pere Souhaitty les exprime par les mêmes chiffres avec une virgule 1 , 2 , 3 , &c. . . . & il exprime les supérieures par les mêmes chiffres avec un point , 1 . 2 . 3 . &c.

C'est-là précisément la méthode que Rousseau a publiée comme de lui en 1743 , & dont il donne un précis aux mois notes dans son Dictionnaire de Musique , sans indiquer ni dans l'un , ni dans l'autre endroit la source où il avoit puisé. Il est fâcheux pour un philosophe aussi ami de la vérité que l'étoit Rousseau , qu'on ne puisse supposer qu'il ait eu de son côté la même idée que le pere Souhaitty , puisqu'à la fin de l'article système de son Dictionnaire , il nomme le pere Souhaitty parmi d'autres auteurs de systèmes , mais sans faire connoître nulle part en quoi consistoit celui de ce religieux. Or comme le pere Souhaitty n'a jamais fait d'autre système que celui d'une nouvelle maniere de noter la musique , & que Rousseau le cite , il le connoissoit donc ; puisqu'il le connois-

soit , & que ces deux systêmes n'en font qu'un , Rousseau a donc donné comme de lui , ce qui étoit d'un autre (20).

Ce syllogisme est bien digne de vous ; Monsieur ; on ne vous accusera pas de l'avoir *puisé* dans une *source* étrangere. Avec tout cela il me surprend. Comment pouvez vous penser que Jean-Jaques n'eût pas été frappé d'une inconséquence qui vous choque ; & qu'il eût eu l'ineptie de parler du pere Souhaitty , s'il avoit voulu s'emparer de ce que ce religieux appelle très-improprement *sa découverte* , puisqu'il étoit si peu connu , que , même selon vous , Jean - Jaques n'avoit qu'à se taire pour faire croire qu'il ne le connoissoit pas ? La bonne foi qui n'a pas besoin d'adresse , ne fait point de gaucheries : mais vous ; Monsieur , vous en faites une inconcevable , en disant des systêmes du pere Souhaitty , & de Jean-Jaques , *ces deux systêmes n'en font qu'un* , lorsque pour se convaincre du contraire , *il ne faut que lire , & comparer*. C'est précisément ce que je fais : j'ai sous les yeux les *Elémens du chant* ,

& la *Dissertation sur la musique moderne*. C'est de ces deux ouvrages que je vais tirer la preuve de votre turpitude : humiliation à laquelle vous n'avez pu vous exposer , que dans l'espérance que la gloire de Rousseau ne seroit assez chere à qui que ce soit , pour qu'on se livrât à un examen si dangereux pour la vôtre. Vous vous êtes lourdement trompé : (je veux bien en passant donner cet avis à tous les méchans que son ombre importune encore) , Rousseau le plus attachant des hommes , même par ce qui s'opposoit en lui à la perfection que la nature humaine ne comporte pas , a laissé nombre d'amis qu'on blesse personnellement en attaquant sa mémoire : je ne suis pas la seule qui veille à ses intérêts avec une application infatigable ; plusieurs l'ont déjà victorieusement défendue ; leurs armes dureront long-tems ; elles sont d'aussi bonne trempe que leur zele. Malgré ce que j'ai dit plus haut , comme il n'y a rien sur quoi tout le monde pense de même , il a fallu que je brigasse l'honneur d'entrer en lice avec vous , Monsieur , on vouloit me le disputer. Cela vous étonne ?.... Mais son-

gez donc qui vous attaquez ; & voyez s'il est possible d'imaginer une circonstance où il ne soit pas honorable de représenter J. J. Rousseau. Quant à moi , quoique je n'aye pas la sottise de m'exagérer l'idée de mes talens , la dignité de ce rôle élève assez mon ame , pour m'inspirer la confiance de le remplir avec succès. Venons à la comparaison de *ces deux systèmes* , qui, s'il faut vous en croire , *n'en font qu'un*.

Le révérend pere *Jean-Jaques Souhaitty rejette absolument de sa méthode toutes sortes de clefs* (21).

J. J. Rousseau supprime toutes les clefs usitées , mais il les remplace ; & celle qu'il a imaginée a cet avantage sur les clefs de la méthode ordinaire , qu'elle fait connoître au premier coup d'œil , si on est dans le ton majeur qu'elle indique , ou dans son relatif : première différence.

Le pere Souhaitty *ne reçoit point les différences ordinaires de b. mol, & de b. quarré* (22).

Rousseau exprime le bémol par une

(21) *Elémens du chant* , page *iii*.

(22) même page.

ligne qui croise la note en descendant : *fi* bémol \times , & ne retranche que le béquarre : seconde différence.

Le pere Souhaitty appelle indifféremment 1 ut, ou un ; 2 re, ou deux ; 3 mi, ou trois ; 4 fa, ou quart, &c. (23).

Rouffeau ne laisse point cette alternative : troisieme différence.

Le pere Souhaitty marque le dieze par un point interrogant (?) (24).

Rouffeau emploie à cet usage une ligne oblique qui croise la note en montant de droite à gauche : *sol* dieze par exemple, *ſ* : quatrieme différence.

Le pere Souhaitty marque le tremblement par un point admiratif (!) (25).

Cet agrément n'étoit vraisemblablement pas connu de Rouffeau (malgré les *nouveaux Elémens du chant*), car il n'en fait aucune mention : cinquieme différence.

Le pere Souhaitty marque l'octave inférieure par une virgule, 1, 2, 3, &c. & l'octave supérieure par un point, 1. 2. 3. &c. (26).

(23) *Elémens du chant* page *iiij*.

(24) page *iv*. (25) même page.

(25) *Elémens du chant*, page *ix*.

Rouffseau marque les octaves supérieures par un point au-dessus du chiffre 1, 2, 3, &c. & les octaves inférieures par un point au-dessous du chiffre 1, 2, 3, &c. ou bien par la seule position des chiffres, en plaçant ceux qui appartiennent à l'octave supérieure au-dessus de la ligne horizontale qui porte les chiffres de l'octave intermédiaire, & au-dessous de cette ligne, ceux qui appartiennent à l'octave inférieure. Quand il veut sortir de ces octaves pour monter, ou descendre, il ajoute une ligne accidentelle au-dessus, ou au-dessous des chiffres déjà posés hors de la ligne principale; & au moyen de trois lignes seulement, il peut parcourir l'étendue de cinq octaves; ce qu'on ne feroit faire dans la musique ordinaire, à moins de dix-huit lignes: sixième différence.

On a vu quel usage le pere Souhaitty fait de *la virgule* (27).

Rouffseau ne s'en sert que pour séparer les tems de la mesure: objet dont le Pere Souhaitty ne s'est nullement occupé: septième différence. Mais.... J'ai tort.....

ce ne font pas les différences qu'il faut compter ; elles font innombrables ; ce font les rapports : or je soutiens qu'il n'y en a qu'un feul , l'adoption des chiffres : encore ce rapport est-il anéanti par la maniere de les employer. C'est ce dont se convaincront aisément tous ceux à qui *l'amour de la vérité* inspirera le courage de comparer ces DEUX systêmes également rejettés. C'est ce que l'Académie royale des Sciences a autorisé à croire quand elle a dit :

“ Quoi qu'en général la maniere d'écrire la musique sur une seule ligne horizontale & AVEC DES CHIFFRES , ne soit pas nouvelle , puisque les anciens l'écrivoient ainsi (28) , & qu'il y a plus de 65 ans qu'on a pensé à employer les chiffres à cet usage , il faut avouer que le sieur Rousseau a donné à cette méthode une toute autre étendue que celle qu'on lui avoit donnée jusqu'à présent , & que ce qu'il y a ajouté

(28) Voilà , ce me semble , dequoi dépouiller le Pere Souhaitty du titre d'inventeur de l'expression élémentaire des sept notes , tout aussi bien que J. J. Rousseau , & le laisser beaucoup plus pauvre.

„ peut en quelque maniere la lui rendre
 „ propre.

„ Du reste, il paroît à l'Académie que
 „ cet ouvrage est fait avec art, & énoncé
 „ avec beaucoup de clarté; que l'Auteur
 „ est au fait de la matiere qu'il traite; &
 „ qu'il est à fouhaiter qu'il continue ses
 „ recherches pour la facilité de la pratique
 „ de la musique (29) „.

Ce jugement tire à conséquence, Monsieur: d'autant plus qu'il n'est pas, comme le vôtre, dicté par la partialité; la respectable compagnie qui l'a porté, n'avoit aucun intérêt, & ne pouvoit avoir aucun penchant à favoriser J. J. Rousseau, en qui elle ne voyoit qu'un étranger que rien ne rendoit recommandable, & qui étoit loin d'annoncer le degré de considération où ses vertus, & ses talens devoient un jour le faire parvenir, & que ses envieux lui ont fait payer si cher. Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet; parce qu'il ne s'agit pas ici de savoir si le système de Rousseau est bon, mais s'il

(29) Extrait des registres de l'Académie Royale des Sciences du 5 septembre 1742.

est à lui. Ce n'est pas tout : il promet de donner , s'il y est encouragé par le public , un autre ouvrage qui contiendra les principes absolus de sa méthode , tels qu'ils doivent être enseignés aux écoliers.

“ J'y traiterai (dit-il) d'une nouvelle
 „ maniere de chiffrer l'accompagnement
 „ de l'orgue & du clavecin , entièrement
 „ différente de tout ce qui a paru jus-
 „ qu'ici dans ce genre , & telle qu'avec
 „ quatre signes seulement , je chiffre toute
 „ sorte de basse continue , de maniere à
 „ rendre la modulation & la basse-fonda-
 „ mentale toujours parfaitement connue
 „ de l'accompagnateur , sans qu'il lui soit
 „ possible de s'y tromper. Suivant cette
 „ méthode , on peut sans voir la basse
 „ figurée , accompagner très-juste par les
 „ chiffres seuls , qui au lieu d'avoir rap-
 „ port à cette basse figurée , l'ont directe-
 „ ment à la fondamentale , &c. (30) „

Voilà , pour un ignorant en musique ; un engagement bien téméraire ! Cependant , Monsieur , Rousseau étoit homme à tenir ce qu'il promettoit ; & certes il

(30) Préface de la Dissertation , page xv.

n'avoit pas *puisé* cet ouvrage dans la riche *source des nouveaux Elémens du chant*. Mais je me crois obligée de revenir sur la partie concluante de votre merveilleux article : car vous êtes un de ces raisonneurs pressans avec qui il ne faut rien laisser en arriere. Vous dites donc , Monsieur , en parlant de la *découverte* du Pere Souhaitty

C'est - là précifément la méthode que Rousseau a publiée comme de lui en 1743 , & dont il donne un précis au mot notes dans son Dictionnaire de musique.

C'est ce qui vient d'être démontré avec la derniere évidence : personne n'en peut disconvenir.

Sans indiquer ni dans l'un , ni dans l'autre endroit , la source où il avoit puisé !

Je vous demande bien pardon , Monsieur ; fidele à ses principes , Rousseau a mis son nom à sa *Dissertation* & à son *Dictionnaire*.

Il est fâcheux pour un philosophe aussi ami de la vérité que l'étoit Rousseau , qu'on ne puisse supposer qu'il ait eu de son côté la même idée que le pere Souhaitty , puisqu'à la fin de l'article système de son Diction-

naire , il nomme le pere Souhaitty parmi d'autres auteurs de systêmes.

J'ai répondu à cela , de façon , ce me semble , à vous consoler d'un si grand malheur.

Mais sans faire connoître nulle part en quoi consistoit celui de ce religieux.

C'étoit ce qu'on pouvoit faire de mieux pour le pere Souhaitty ; à qui toutefois on ne fauroit reprocher d'avoir parlé de la musique , aussi peu , & aussi niaisement qu'il l'a fait , puisque l'excuse de son ignorance est dans la date de son écrit. D'ailleurs , il est tout simple qu'animé du desir de la gloire de Dieu , & non du desir des progrès de l'art , il ait fait du plainchant , son principal , & presque son unique objet. Ce à quoi on ne devoit pas s'attendre , Monsieur , c'est à vous voir dire que le pere Souhaitty propose une nouvelle maniere de noter le plain-chant ou la musique , comme si un aussi grand musicien que vous , pouvoit prendre l'un , pour l'équivalent de l'autre. C'étoit & la musique qu'il falloit dire , dès que pour accuser Rousseau de plagiat , vous vouliez étendre jusqu'à elle , le systême du

pere Souhaitty , malgré le cri de votre conscience. Si Rousseau avoit rendu compte du systême de ce bon religieux, vous ne manqueriez pas de dire que ce n'auroit été que pour faire valoir le sien.

Or , comme le pere Souhaitty n'a jamais fait d'autre systême que celui d'une nouvelle maniere de noter la musique , & que Rousseau le cite , il le connoissoit donc.

Quoiqu'il ne connût pas le pere Souhaitty lorsqu'il eut *de son côté la même idée que lui* (celle de se servir de chiffres s'entend) , non-seulement il le connoissoit lorsqu'il l'a cité , mais encore il l'a fait connoître à beaucoup d'autres. Sans lui combien de gens ne souçonneroient pas que le pere Souhaitty eût jamais existé ! Vous - même , Monsieur , ne l'auriez peut-être jamais su , s'il n'en avoit pas parlé dans sa *Dissertation* (31) , & dans son *Dictionnaire*.

Puisqu'il le connoissoit , & que ces deux systêmes n'en font qu'un , Rousseau a donc donné comme de lui , ce qui étoit d'un autre.

Si cette odieuse imputation qui choque

autant le bon sens que la justice, & dont le caractère de Rousseau devoit si bien le garantir, n'est pas détruite par tout ce que j'ai dit, & prouvé jusqu'ici, il faut que la vérité renonce à se faire jour au travers des nuages dont l'imposture l'enveloppe. Cependant, il seroit absurde que je m'en tinsse à parler pour Rousseau quand je peux le faire entendre lui-même. Or, comme les gens qui argumentent & agissent comme vous, Monsieur, ne sont pas d'une espece assez rare pour qu'il n'ait pas pu prévoir qu'il s'en trouveroit, & qu'il leur a répondu d'avance, je dois vous adresser la réponse qu'il leur a faite : la voici.

“ Dans l'état d'imperfection où sont
 „ depuis si long-tems les signes de la mu-
 „ sique, il n'est point extraordinaire que
 „ plusieurs personnes aient tenté de les
 „ refondre ou de les corriger. Il n'est pas
 „ même étonnant que plusieurs se soient
 „ rencontrés dans le choix des signes les
 „ plus propres à cette substitution, tels
 „ que sont les chiffres. Cependant, comme
 „ la plupart des hommes ne jugent gue-
 „ res des choses que sur le premier coup-

„ d'œil, il pourra très-bien arriver que
 „ par cette unique raison de l'usage des
 „ mêmes caracteres on m'accusera de n'a-
 „ voir fait que copier , & de donner ici
 „ un systême renouvelé „.

(Ce seroit vous faire bien de la grace ,
 Monsieur , que de vous classer avec ces
 hommes-là).

“ J'avoue qu'il est aisé de sentir que
 „ c'est bien moins le genre des signes que
 „ la maniere de les employer qui constitue
 „ la différence en fait de systêmes : autre-
 „ ment il faudroit dire , par exemple ,
 „ que l'algebre & la langue françoise ne
 „ sont que la même chose , parce qu'on
 „ s'y sert également des lettres de l'al-
 „ phabet ; mais cette réflexion ne fera pro-
 „ bablement pas celle qui l'emportera , &
 „ il paroît si heureux par une seule ob-
 „ jection , de m'ôter à la fois le mérite de
 „ l'invention , & de mettre sur mon comp-
 „ te les vices des autres systêmes , qu'il
 „ est des gens capables d'adopter cette
 „ critique , uniquement à raison de sa
 „ commodité „.

(Ici , Monsieur , il semble que Rouf-
 seau vous ait eu personnellement en vue).

« Quoi qu'un pareil reproche ne me
 » fût pas tout-à-fait indifférent , j'y ferois
 » bien moins sensible qu'à ceux qui pour-
 » roient tomber directement sur mon sys-
 » tême. Il importe beaucoup plus de fa-
 » voir s'il est avantageux , que d'en bien
 » connoître l'auteur ; & quand on me
 » refuseroit l'honneur de l'invention , je
 » ferois moins touché de cette *injustice*
 » que du plaisir de le voir utile au pu-
 » blic. La seule grace que j'ai droit de lui
 » demander , & que *peu de gens m'accor-*
 » *deront* , c'est de vouloir bien n'en juger
 » qu'après avoir lu mon ouvrage , & ceux
 » qu'on m'accuseroit d'avoir copiés (32) ».

Cela suffiroit en effet à l'entière justi-
 fication de Rousseau ; & je me ferois bor-
 née à faire comme lui cette demande , si
 j'avois eu plus que lui , lieu d'espérer
 de l'obtenir. Au reste , Monsieur , afin
 qu'on ne m'accuse pas de *donner comme*
de moi ce qui est d'un autre , je déclare
 à toutes les nations (qui doivent s'arracher
 nos ouvrages) que pour écrire des choses
 fort différentes de celles que vous avez

(32) Préface de la *Dissertation*, page 13.

écrites , je me suis servie des mêmes lettres , des mêmes syllabes , des mêmes mots , de la même ponctuation , enfin , à l'orthographe près , des mêmes signes que vous. Cette précaution n'est point superflue ; car enfin , si vous ne les avez pas plus inventés que le pere Souhaitty n'avoit inventé les chiffres , toujours est-il vrai que vous avez fait de ces signes , comme le pere Souhaitty a fait des chiffres , un usage dont aucun moderne ne s'étoit encore avisé ; & que c'est , selon vous , & vos adhérens , une façon incontestable de s'en assurer la propriété.

Rouffseau (Jean-Jaques) né à Geneve en 1708 , étoit fils d'un horloger ; sa mere de la maison de Bernard , ou Bernardi , originaire d'Italie , mourut en couches de lui.

Rouffseau n'étoit point né en 1708 , Monsieur , mais le 4 juillet 1712. C'est de lui-même que je le tiens : je ne puis avoir mal entendu , car il ne me l'a point dit , il me l'a écrit : j'ai sa lettre sous les yeux ; & comme vous pouvez vous en appercevoir , je fais lire.

Son pere ayant eu une querelle avec un officier , & en ayant reçu un affront , ils se

battirent. Ayant blessé l'officier , il fut condamné à huit jours de prison , & à une légère amende ; mais ne voulant subir ni l'une ni l'autre de ces punitions , il quitta Geneve , & alla s'établir à Nyon , où il se maria.

Egalement incapable de résister à l'autorité des loix , & de supporter les abus du pouvoir , le pere de Rousseau ayant à l'occasion de cette querelle , éprouvé une injustice de la part du Conseil , quitta Geneve pour n'y plus revenir , & alla s'établir à Nyon , où il se maria.

Son fils , dont il s'agit dans cet article ; se mit en apprentissage chez un graveur à Geneve ; mais ayant alors la plus grande aversion pour toute espece de métiers , il quitta Geneve en 1728 ; & c'est à cette époque qu'a commencé le roman de sa vie : il parcourut divers Etats , ne put rester dans aucun pays ; & après avoir eu une jeunesse fort orageuse , & changé plusieurs fois de religion , ne goûta pas dans sa vieillesse le repos & l'aisance que sa célébrité auroit dû lui procurer.

Je sens , Monsieur , qu'à l'aide de cette prétendue aversion pour toute espece de métiers , il vous feroit bien doux d'établir entre les goûts , la conduite , & les écrits de Jean-

Jaques, une opposition dont vous tireriez grand parti ; quoiqu'il ne fût ni extraordinaire, ni choquant, qu'à l'âge de 50 ans, il eût conseillé dans *Emile*, ce à quoi sa jeunesse fort orageuse n'auroit pas voulu se plier. Malheureusement, je ne puis contribuer à vous procurer cette délicieuse jouissance ; car ce ne fut point par aversion pour le métier de graveur, que Jean-Jaques quitta Geneve, mais pour se soustraire à la brutalité du maître qui le lui enseignoit. Le seul métier pour lequel Jean-Jaques ait eu de l'aversion est celui de procureur, auquel on l'avoit d'abord destiné, & pour lequel son incapacité, très-croyable assurément, le fit exclure de la maison où on l'avoit placé pour l'apprendre. Mais, Monsieur, qu'appellez-vous le roman de sa vie ? Il me semble qu'on entend par roman un tissu d'aventures supposées. Est-ce qu'il ne seroit pas vrai que Jean-Jaques eût vécu comme il a vécu ? Ce qui l'est incontestablement, c'est que vers sa seizième année, il fit à Turin abjuration de la religion Protestante, dans le sein de laquelle il rentra, étant à Geneve en 1754. Voilà comment, à votre avis, il a changé

plusieurs fois de religion ; & comment , au mien , il n'en a changé qu'une.

(*Tout ceci est tiré d'une vie de Rousseau que nous avons sous les yeux , faite par lui , & écrite de sa main*).

Cela est impossible , Monsieur : car ce n'est certainement pas à vous qu'il l'a confiée. Quel seroit donc l'être détestable , qui , après avoir marqué à Jean-Jaques assez d'attachement pour gagner sa confiance , au point d'en obtenir un si précieux dépôt , auroit eu l'infamie de vous le livrer ; à vous , l'ennemi personnel de Jean-Jaques , ou (ce qui est plus honteux encore) le vil complaisant de ses ennemis ? Il n'y a peut-être qu'un seul homme capable d'une si monstrueuse trahison ; & il est physiquement impossible que cet homme-là s'en soit rendu coupable. Vous m'entendez..... Non , Monsieur , je le répète , vous n'avez point *une vie de Rousseau , faite par lui , & écrite de sa main* : je nie ce fait aussi hardiment que si je vous avois suivi depuis le berceau jusqu'à cette heure. Vous pouvez avoir , tout au plus , quelques lettres adressées par Rousseau , à quelqu'un de recommandable , que la

reconnoissance l'aura porté à informer du détail de ses premières années. Si vous en avez, Dieu fait par quelles voies ! Vous n'espérez pas, je pense, qu'on les suppose honnêtes, vu l'usage & le mystère que vous faites de ces intéressantes lettres : si vous les aviez eues par des moyens que vous oseriez avouer, vous auriez recherché les respectables Editeurs des ouvrages de ce grand homme ; vous auriez désiré qu'elles fussent insérées dans la superbe collection qu'ils ont entreprise ; vous auriez senti que votre nom étoit digne de figurer à côté de ceux des gens estimables qui ont enrichi cette collection, de ce dont leur bonne fortune les avoit rendus possesseurs. Voilà ce que l'honneur vous auroit engagé à faire ; comparez-le à ce que vous avez fait. Au reste, si vous avez quelques lettres de la main de Jean-Jaques, où il dise qu'il est né en 1708, (ce qui me paroît même fort douteux), c'est qu'il les a écrites dans un tems où il ne favoit pas exactement son âge ; ce qui est fort ordinaire aux très-jeunes gens, qui ne sont pas à portée de s'en assurer.

*Cet homme chagrin, bisarre & éloquent,
séduisant*

ſéduifant à lire , dangereux à croire , qu'on admire plus qu'on ne l'aime :

Vos épreuves ont été corrigées avec bien de la négligence , Monſieur ; c'étoit à l'article Voltaire que cette phraſe appartenoit. Ayez ſoin qu'on la lui reſtitue , dans l'immenſité d'éditions que votre prodigieux *Effai* doit avoir. Il faut rendre juſtice ; même à ceux qui la refusent aux autres.

A prouvé en muſique & en poéſie , que l'eſprit pouvoit ſuppléer aux connoiſſances.

On ne peut aſſez admirer combien la phraſe ſuivante eſt heureuſement placée après celle - là.

SES PROFONDES RECHERCHES EN MUSIQUE l'ont fait parvenir 1^o. à nous donner un *Dictionnaire excellent dans quelques articles.*

(Oui , par exemple , dans ceux où il penſe comme vous).

Mais plein de fiel , & de choſes abſolument fauſſes dans d'autres.

(Ce n'eſt pas ainſi qu'en a jugé l'honnête & ſavant Clairaut).

2^o. à composer ſon intermede du *Devin du Village* , (ah ! il eſt donc de lui !) dont l'ensemble eſt charmant , mais dont les *pa-*
Supplément. Tome XII. Q

roles & la musique examinées séparément ;
prouvent qu'il n'étoit ni poëte ni compositeur.

Il faut avouer que Platon & Rousseau ,
étoient deux grands idiots ! Il est impos-
sible de n'être pas frappé des ressemblances
qui se trouvent entr'eux. Le premier s'a-
vise , comme un sot , de se mêler de poé-
sie & de musique , sans y rien entendre ;
quoique la poésie fût presque sa langue
naturelle , & qu'il eût *appris la musique des*
deux plus habiles musiciens de son tems (33).
Le second est obligé , comme un ignorant ,
de mettre de l'*esprit* à la place des con-
noissances qui lui manquent en poésie &
en musique , quoiqu'il ait étudié les Poë-
tes Grecs , Latins , Italiens & François ;
(la preuve en existe dans ses ouvrages)
& qu'il ait fait *de profondes recherches en*
musique. Fiez-vous donc à la célébrité !
Mais que dirons - nous de ces imbécilles
Athéniens , qui , tout en pensant que *l'a-*
grément d'une sensation est préférable à toutes
les vérités de la morale (34) , admiroient
stupidement leur Platon comme une mer-

(33) Avant-propos de *l'Essai sur la Musique* , page xv.

(34) Même morceau , page viij.

veille , lui qui étoit bon marolifte , témoin la *réforme* qui vous engage , Monsieur , à lui faire son procès , mais qui étoit également mauvais musicien & mauvais poète (35) ? Que dirons-nous des badauts de Paris , qui s'étouffent bêtement depuis vingt-sept ans aux représentations du *Devin du Village* , dont les paroles & la musique prouvent que leur auteur n'étoit ni poète ni compositeur ? Nous ne parlerons pas d'eux ; ils n'en valent pas la peine : nous dirons seulement que les méprises du Public de tous les pays , & de tous les siècles sont inconcevables ; qu'on a grand tort de briguer les suffrages de la multitude , qui nulle part , en aucun tems n'a le sens commun ; qu'il faut que vos contemporains , & la postérité , ne s'en rapportent qu'à vous , Monsieur ; qu'en fait de sciences & d'arts , vous êtes le seul juge compétent ; & qu'il ne doit subsister de réputations que celles que vous aurez daigné faire. Oh ! certainement , vous vous joindrez à moi pour dire tout cela.

On connoît assez sa vie , ses caprices & ses

(35) Même morceau , page xij.

paradoxes, pour qu'il ne soit pas besoin d'en parler davantage.

Nous nous contenterons d'observer, que pendant qu'il écrivoit avec acharnement contre le danger des spectacles, il faisoit une comédie. (Narcisse, ou l'Amant de lui-même).

Oui, pendant, rien n'est plus exact. Il fit la mauvaise comédie de *Narcisse* en 1730, la publia en 1752, & écrivit l'excellente lettre sur le danger d'établir des spectacles dans sa patrie, (autre rapport avec Platon) en 1758. Au reste, Monsieur, ce Jean-Jaques favoit lire dans l'avenir; voyez la réponse qu'il m'a fournie.

« Il est vrai qu'on pourra dire quelque » jour : cet ennemi si déclaré des sciences » & des arts fit pourtant & publia des » pieces de théâtre; & ce discours sera, » je l'avoue, une satire très-amere, non » de moi, mais de mon siecle (36) ».

Que pendant qu'il écrivoit des injures à notre nation, lui nioit qu'elle eût une musique, & vouloit lui prouver que sa langue n'étoit pas propre à être mise en chant, il faisoit un opéra sur des paroles françoises;

Que trouvez-vous là de contradictoire, Monsieur ? Jean - Jaques n'avoit pas dit que nous ne pussions pas avoir d'opéra, mais que notre langue *n'étoit pas propre à être mise en chant*. Ce qu'il avoit dit, il l'a prouvé : demandez plutôt à M. de Vifmes, qui dans je ne fais quelle feuille du *Journal de Paris*, rejette la mauvaise exécution des nouveaux airs du *Devin du Village*, sur les fautes de profodie dont ces airs fourmillent. (Excuse qui fait pitié) ! Or si Jean - Jaques n'a pas pu éviter les fautes de profodie, lui qui les sentoit si bien, elles sont donc inévitables, & partant il avoit eu raison de le dire. Il avoit encore dit que nous n'avions point de musique. Eh bien ! Monsieur, personne ne doit moins trouver que vous qu'il se soit donné un démenti en faisant le *Devin du Village* ; car puisque vous avez souverainement décidé qu'il *n'étoit ni poëte, ni compositeur*, les notes qu'il a mises sur les paroles de cet intermede, ne sont pas plus de la musique, que ces paroles ne sont de la poésie. Au reste, il ne falloit rien moins que son adresse, pour tirer du chapitre de la musique, matiere à écrire des injures à une nation.

Que pendant qu'il déclamoit par-tout contre les romans , comme n'étant propres qu'à gâter le cœur & l'esprit , il composoit un roman qui assurément n'est pas propre à former l'esprit & le cœur.

Si cela est , l'Editeur du livre intitulé , *Esprit , maximes , & principes de J. J. Rousseau* , est donc bien coupable , & le Gouvernement bien négligent , l'un d'avoir fait , l'autre d'avoir laissé débiter un Recueil dont l'introduction préliminaire contient ce qui suit.

« Jusqu'ici M. Rousseau a gardé le
 » silence avec tous les critiques de sa
 » lettre sur les spectacles ; à moins qu'on
 » ne regarde son *Essai sur l'imitation Théâ-*
 » *trale* , & sur tout la *Nouvelle Héloïse* ,
 » comme la meilleure réponse qu'il pût
 » leur faire , selon leur différente façon
 » de penser. En effet , on ne peut lire ce
 » Roman moral sans se persuader de plus
 » en plus , que les spectacles , & le théâ-
 » tre ne sont nullement l'école des bon-
 » nes mœurs , & que les personnes reli-
 » gieusement chrétiennes sont bien fon-
 » dées à applaudir à la morale inexora-
 » ble du citoyen de Geneve. Quoi qu'il

» en foit, la *Nouvelle Héloïse* est peut-
 » être le meilleur ouvrage que nous ayons
 » en ce genre , même à côté de *Mifs*
 » *Clarisse* : la vertu y est peinte avec tous
 » ses traits les plus touchans , & les plus
 » propres à se foumettre les ames hon-
 » nêtes. Il est aisé d'y appercevoir le ca-
 » ractere effentiel de son auteur ; & cet
 » excellent *Roman* eût suffi seul pour le
 » faire estimer , & lui donner la célébrité
 » dont il jouit à tant de titres. *La Nou-*
 » *velle Héloïse* a fans doute des défauts ;
 » mais ils sont compensés par tant de
 » beautés , qu'à peine on les apperçoit :
 » ils prouvent seulement , que l'esprit le
 » plus sublime , & le cœur le plus ver-
 » tueux , ne sont pas toujours à l'épreuve
 » de la qualité d'Auteur , & de philo-
 » sophe ».

Voilà , Monsieur , un jugement dicté
 par l'impartialité même. Si la sévérité du
 vôtre s'étend jusqu'à vos mœurs , vous
 êtes un personnage bien recommandable :
 mais si par malheur elle ne s'y étendoit
 pas , comme certaines citations répandues
 dans votre *Essai* invitent à le penser ,

quelle opinion elle donneroit de votre caractère ! Faites votre examen.

Que tandis qu'il prêchoit la vertu, la paix ; la charité, &c. il faisoit sourdement tous ses efforts auprès des Genevois, pour qu'ils forçassent Voltaire à quitter sa maison des Délices ; ce qu'il poursuivit avec tant d'instances, qu'il réussit enfin à lui causer ce chagrin, quoique ce grand homme touché de son indigence, lui eût offert généreusement de demeurer avec lui, ou de lui donner en pur don, une maison charmante sur les bords du lac de Geneve ; & alors Voltaire ne s'étoit pas encore permis une seule plaisanterie sur les étranges idées que l'on trouve souvent dans les ouvrages de Rousseau.

Monfieur, cette accusation est trop grave pour y répondre en plaisantant ; ou plutôt, trop vague pour y répondre. Tous les honnêtes gens vous fomment par ma voix de produire vos preuves : je m'engage à les discuter, à les vérifier, à les détruire. En les attendant je soutiens que vous n'en avez point ; que vous n'en pouvez point avoir ; & qu'en prenant sur vous d'avancer cette infâme calomnie,

vous vous affimilez au bouc émissaire , qui , chargé de toutes les iniquités du peuple le plus endurci , devoit porter toutes les malédictions qu'il avoit encourues.

Cette conduite ne prouve pas une liaison bien suivie dans les idées.

Oh ! pour ce reproche-là , Monsieur ; on se gardera bien de vous le faire. Il n'y a personne qui ne convienne que vous êtes le plus conséquent des hommes : on en conviendra sur - tout , quand on verra la belle & juste comparaison que vous faites entre une *Sonate* & l'*Algebre* ; quand on observera que vous dites , tantôt mais quel détail allois-je entreprendre ! L'abondance des choses qui constatent la sûreté de votre jugement , rendroit leur choix trop difficile ; d'ailleurs , ce seroit outrager vos lecteurs que de supposer qu'ils ne les ont pas saisies. Cette seule considération seroit capable de m'arrêter. Pour vous , Monsieur , vous n'avez pas poussé les égards si loin vis-à-vis des lecteurs de Jean-Jaques ; vous vous êtes attaché à prouver qu'il n'avoit pas *une liaison bien suivie dans les idées* , comme s'il étoit possible de lire une seule ligne de

ses ouvrages, de donner la plus légère attention à sa conduite, d'observer, même très-superficiellement, ses démarches sans que cette vérité fût aux yeux. Mais poursuivons.

Il est mort en 1778, âgé de près de soixante-dix ans, au château d'Ermenonville, &c.

Il est mort le 2 juillet 1778, âgé de soixante-six ans moins deux jours, étant né, je le répète, le 4 juillet 1712.

Rousseau a donné à l'Opéra en 1753 son Devin du village, & on a trouvé dans ses papiers une nouvelle musique sur les mêmes paroles. La nouvelle administration de l'Opéra l'a fait exécuter il y a quelques mois.

Que ce soit précisément, exactement, fidèlement la même musique qu'on a trouvée dans ses papiers, voilà de quoi tout le monde n'est pas intimement persuadé. Veuve trop peu connue d'un homme bien mal connu, Seigneur d'Ermenonville, ex-Directeur de l'Opéra, c'est vous trois que cela regarde : tirez-vous de-là le mieux que vous pourrez. J'avoue qu'à la place de chacun de vous, j'en serois bien embarrassée : car, ne pas déposer (en lieu où

tout le monde puisse la voir) la partition de la main de Jean-Jaques, c'est à coup sûr, laisser subsister le soupçon; & la déposer, seroit peut-être le changer en certitude.

Mais le public ne s'est pas soucié de l'entendre deux fois.

Admirez, Monsieur, combien je suis bonne, je crois fermement que vous n'êtes pour rien dans ce dégoût là.

Voilà le dernier trait que vous lancez contre Rousseau, dans un ouvrage qu'on seroit bien plus fondé à croire que vous n'avez *entrepris* que pour lui nuire, que vous n'avez été fondé à dire qu'il avoit *entrepris sa Dissertation sur la musique bien plutôt pour nuire à Gui, que pour être utile aux musiciens* (37), puis qu'indépendamment de l'averfion qu'il avoit pour la flatterie, Gui d'Arezzo mort depuis sept siècles n'avoit plus d'antagonistes à flatter; au lieu qu'il subsiste encore, contre la personne & les vertus de Rousseau, un parti, puissant par son obscurité même, dont la protection pourroit favoriser vos vues. Quoi qu'il en soit, voici le moment de

(37) *Essai sur la Musique*, Tome III. page 352.

m'occuper des gentilleffes fugitives que vous avez déposées dans les journaux.

Après avoir fait à M. Gluck un petit compliment aussi faux qu'apprêté, vous dites, Monsieur,

Quant à Rousseau, j'admire son génie, & son éloquence m'entraîne.

Son *éloquence* vous *entraîne* ! Ah ! Perdez l'espérance de faire croire à ceux qu'elle *entraîne*, qu'elle ait aucune prise sur vous. Jamais, Monsieur, jamais l'*éloquence* de Jean-Jaques n'a *entraîné* personne dans le borbier où vous gîffez.

Mais dans un ouvrage sur la musique, je ne pouvois vanter ni ses romans, ni ses ouvrages philosophiques.

Eh ! pourquoi non ? Vous avez bien pu les dépriser. La louange est-elle plus étrange que le blâme à *un ouvrage sur la musique* ? Et n'avez-vous pas *vanté* cent autres ouvrages qui n'avoient pas le moindre rapport avec cet art ? Vous n'avez point consulté la convenance, puisqu'elle se trouve violée à chaque page de votre *Essai* ; vous avez tout uniment suivi le vicieux penchant de votre cœur.

Je n'ai pu parler que de ses œuvres en musique :

Pourquoi donc avez-vous fait mention des motifs de sa sortie de Geneve ; de ses changemens d'états , de pays , de religion ; de sa jeunesse fort orageuse ; de ses caprices ; de son humeur chagrine & bizarre ; de ses manœuvres contre Voltaire ? Appelez-vous tout cela des œuvres en musique ?

M. Brizard qui me paroît aimer la vérité (cela m'avoit paru comme à vous , Monsieur , mais il a écrit une lettre de trop) (38) auroit dû , Monsieur , être bien plutôt révolté des véritables satires , ou sarcasmes indécens qui se trouvent dans le Dictionnaire de Rousseau , contre notre grand Rameau , que de me voir défendre comme je l'ai fait , la mémoire d'un maître chéri , &c. (39).

J'ai lu MOI-MÊME , Monsieur , le Dictionnaire de Rousseau ; j'y ai remarqué quelques faillies d'humeur contre la musique françoise ; humeur que nombre de musiciens avoient assurément bien provoquée : mais je vous défie , vous , ou plutôt VOS FURETEURS , d'y trouver une seule

(38) Année littéraire 1780 , N^o. 19.

(39) Année littéraire 1780 , N^o. 14.

véritable satire , un seul *sarcastisme indécent* contre notre grand Rameau : s'il y en avoit , ce seroit bien tant pis pour sa gloire ; car la *satire* ne calomnie point , elle médit ; & une raillerie qui porte à faux n'ayant , par cela même , rien de piquant , ne peut être appelée *sarcastisme*. On peut dire de ce *Dictionnaire* , & de chacun des ouvrages de son inestimable auteur , ce qu'il a dit du premier *duo* de la *Serva padrona* , « il ne lui manque que des gens qui sachent l'entendre , & l'estimer ce qu'il vaut (40) ». Ce n'est pas tout ; le *Dictionnaire de musique* est le dernier des ouvrages publiés par Rousseau où il soit question de Rameau , & même de musique ; l'approbation de ce *Dictionnaire* est datée du 15 avril 1765 , le privilège accordé au libraire Duchesne est daté du 17 juillet de la même année ; à cette époque , le *Dictionnaire* étoit donc sorti des mains de Jean-Jaques pour n'y plus revenir ; & Rameau ne mourut que le 17 septembre 1767. Quand sa personne & ses mœurs , ne seroient pas aussi respectées qu'elles le

(40) *Dictionnaire de Musique* , fin de l'article *Duo*.

font dans cet ouvrage , attaque-t-on *la mémoire* d'un homme qui vit encore ? . . . A quelque point que la méchanceté vous domine , si vous aviez la moindre intelligence des mots que vous employez , oferiez-vous rejeter vos coupables écarts , sur le desir de *défendre la mémoire d'un maître chéri* ? A moins que vous ne fussiez au maillot quand le *Dictionnaire de musique* parut , êtes - vous pardonnable d'avoir différé jusqu'à présent , de repousser les *véritables satires , ou sarcasmes indé-cens* , qui , selon vous , s'y trouvent contre votre *maître chéri* ? Cette conduite est à la fois lâche & cruelle ; car d'un côté vous avez attendu pour vous déclarer l'ennemi de Rousseau , que la mort l'eût terrassé ; & de l'autre vous avez privé ce *maître si chéri* du ravissant spectacle des merveilleux efforts que vous faites pour le *défendre*. Au surplus, Monsieur , je doute que Rameau tînt à grand-honneur , le titre dont vous le décorez , & à grand profit , le secours tardif que vous lui prêtez , s'il voyoit que vous faites de vos médiocres talens , un usage qui aviliroit les plus sublimes. Ce dont je ne doute pas , c'est

qu'au lieu de vous en tenir à apprendre la musique de ce *maître chéri*, vous auriez fort bien fait de lui demander des leçons de morale : je ne dirai pas comme vous, qu'il étoit *toujours juste*, mais je dirai qu'on ne lui a reproché ni bassesses, ni noirceurs; que la rudesse de son ton, & la brusquerie de ses manières, qu'une éducation trop négligée n'avoit pas pu polir, étoient rachetées par beaucoup de droiture, & de probité; enfin, qu'on ne se plaît tant à l'admirer comme grand musicien, que parce qu'on l'estime comme honnête homme.

Je serois bien tentée de vous dire, Monsieur, tout ce que l'indignation la plus forte, & la mieux méritée m'inspire contre vous : mais retenue par la crainte de manquer au public, & à moi-même, la seule chose que j'ajouterai à celles que l'intérêt de J. J. Rousseau ne m'a pas permis de supprimer, c'est que, si l'autorité mettoit vis-à-vis de vous, la justice à la place de l'indulgence, elle vous défendrait de faire de nouvelles éditions de l'*Essai sur la musique*, à moins que vous n'y joignissiez ma lettre à titre d'*Errata*.

Ce 20 août 1780.

P. S.

P. S. Depuis ma lettre écrite, Monsieur, il m'est venu un scrupule dont il faut que je me délivre. Lorsque vous avez avancé que J. J. Rousseau *avoit sourdement fait tous ses efforts auprès des Genevois, pour qu'ils forçassent Voltaire à quitter sa maison des Délices, & qu'il avoit réussi à lui causer ce chagrin*, vous ne pouviez pas en être sûr, puisque cela n'est pas vrai : mais peut-être l'avez-vous cru, sur la parole des charlatans dont vous vous êtes rendu l'organe : ils en ont attrapé de plus fins que vous, en ont séduit de mieux fondés en principes. Dans ce cas-là, quelque horreur que m'inspirent les infidélités, les mensonges, les calomnies que vous vous êtes permis sciemment, méchamment, & de plein gré, je me reprocherois de laisser subsister dans votre esprit, une erreur que je peux détruire : voici donc ce que je fais.

Loin que Rousseau ait manœuvré pour faire chasser Voltaire de Geneve, il preffoit le parti populaire, avec lequel seul il avoit des relations, de ménager, infiniment Voltaire à cause de son crédit auprès de M. le Duc de Choiseul. La vraie

raison pour laquelle Voltaire quitta Geneve, & rendit les *Délices* à M. Tronchin, fut son Poëme sur la guerre civile de Geneve, & sur-tout la part qu'il avoit voulu prendre aux affaires de la République pendant la dernière Médiation, ce qui lui attira de vifs reproches de la part de M. de Botteville, & le fit haïr du parti négatif, qui crut avoir à se plaindre de lui. Nul homme de ce parti n'alloit plus le voir à Ferney, & se voyant ainsi irrécconciliablement brouillé avec la portion de la ville dans laquelle il avoit eu presque tous ses amis, il se résolut à abandonner totalement à M. Tronchin, les *Délices* dont il s'étoit réservé la possession, quoiqu'il fût depuis plusieurs années sa résidence à Ferney. Tout cela est, Monsieur, de notoriété publique à Geneve.

Ce 10 septembre 1780.





E X T R A I T

Du N^o. 37 de l'Année Littéraire 1780.

LETTRE A M. D'ALEMBERT.

SOUFFREZ, Monsieur, que j'aye l'honneur de vous adresser quelques observations sur la lettre qui se trouve dans le Mercure du 14 octobre, page 85. Quoiqu'il fût peu vraisemblable qu'on eût osé abuser d'un nom tel que le vôtre, comme il ne l'étoit gueres plus que vous eussiez écrit cette étonnante lettre, j'ai cru devoir les renfermer, jusqu'à ce qu'un long silence de votre part l'eût avouée. Vous vous y plaignez, Monsieur, avec une modération exemplaire, d'une note placée à la page 27 de la brochure intitulée : *Rousséau Juge de Jean-Jaques* : à cela je vous reconnois bien ; mais je ne vous reconnois plus quand vous dites : *l'Auteur quel qu'il soit (car peut-être est-ce un ennemi de feu M. Rousséau) paroît avoir la tête fort dérangée.* Cette assertion est d'une dureté tout-à-fait opposée à l'urbanité de votre caractère ; elle outrage le cœur, ou l'esprit de l'Editeur de

cette brochure, puisqu'il s'est nommé; & il répugne à croire que M. Brooke Bootby qui n'est connu dans ce pays-ci qu'à titre d'ami de Rousseau, ait mérité de vous tant de rigueur. De plus, quand il seroit vrai que le Dialogue entre Rousseau & un François annonçeroit le dérangement de la tête de son auteur, (ce que je nie , & ce que vous ne pouvez affirmer, puisque vous ne l'avez que parcouru) la vertu & le génie ne mettant point à l'abri de l'altération des organes, comment pourroit-on n'y pas reconnoître Rousseau? Quel est l'écrivain, (excepté vous, Monsieur, qui certainement n'en êtes pas l'auteur,) qui, jouissant de toutes les facultés, pût mettre dans ses ouvrages la profondeur de raisonnement, la chaleur d'expression, l'élévation d'idées, & les graces de style qui éclatent dans celui-là? En vérité, la folie qui écriroit ainsi, décréditeroit à jamais l'éloquence de la raison. Ce n'est pas tout; à titre d'éclaircissements, vous ajoutez, Monsieur :

1^o. *L'auteur de la brochure convient que les articles de musique fournis à l'Encyclopédie par M. Rousseau, ne m'ont été remis qu'en*

1750. Or, en 1749 j'avois donné à l'Académie des Sciences un extrait fort détaillé (& imprimé la même année) de la théorie de M. Rameau.

C'est, Monsieur, ce que personne ne vous conteste, & qui est fort indifférent à l'objet dont il s'agit. Il en est d'autant plus surprenant que vous cherchiez à tirer avantage de l'aveu d'un homme que vous regardez comme un fou.

2^o. M. Rousseau n'a gueres fait mention de ces principes (de ceux de M. Rameau), que pour les combattre ; il les avoit d'abord approuvés ; mais il changea d'avis depuis une querelle qu'il eut avec ce savant musicien.

Eh ! Monsieur, est-il digne de vous de supposer des motifs vicieux à la révolution qui s'est opérée en fait de musique dans les opinions de M. Rousseau, quand elle peut en avoir eu d'innocens ? A mesure qu'on acquiert de l'expérience, & que le goût se perfectionne, on en vient à faire peu de cas de ce qu'on avoit le plus estimé. Pouvez-vous l'ignorer, vous, qui dans une réponse à la critique que M. Rameau avoit faite de vos articles *fondamental*, & *gamme*, défendiez M. Rouf-

feau , contre M. Rameau lui-même ; & difiez à ce dernier : « avant que d'avoir » entendu vos opéras , je ne croyois pas » qu'on pût aller au-delà de Lully & de » Campra ; avant que d'avoir entendu la » musique des Italiens , je n'imaginois » rien au-deffus de la nôtre ; » & voudriez-vous qu'on cherchât dans les petites diffentions qui fe font élevées entre vous , & le *savant musicien* , le principe de la préférence que vous avez enfin donnée à la musique italienne fur la nôtre ; c'est-à-dire , fur la fienne ?

3°. *On ajoute dans cette même note dont je me plains , que la seconde édition de mes Elémens à laquelle j'avois fait quelques additions , a paru en 1768 , immédiatement après le Dictionnaire de musique de M. Rousseau. Or , cette seconde édition où je n'ai pas changé un mot depuis , est de 1762 , six ans avant l'impression du Dictionnaire de musique ; mais ce qu'il y a de plus singulier , c'est que dans ce Dictionnaire à l'article Mode , page 288 , M. Rousseau cite un long passage de mes Elémens , qui ne se trouve que dans la seconde édition ; preuve incontestable , si je ne me trompe , que cette édi-*

tion a précédé le Dictionnaire , & que si M. Rousseau est l'auteur de la note , sa mémoire l'a bien mal servi. Il me paroît difficile de répondre à ces faits & à ces dates.

Sans la réputation de candeur que vous vous êtes acquise , Monsieur , sans l'espece de défi qui termine cette période , elle me paroîtroit bien *insidieuse* ; mais cette phrase ; *il me paroît difficile de répondre à ces faits & à ces dates* , prouve que vous êtes de bonne foi , & me fait espérer que vous ne me ferez pas mauvais gré de relever les petites inadvertances qui vous sont échappées.

Vous vous êtes fort éloigné de votre exactitude ordinaire , en citant une partie de la note dont vous vous plaignez , Monsieur ; en la relisant vous en ferez étonné vous-même. Pour vous épargner la peine de reporter vos yeux sur un ouvrage que vous n'avez pas goûté , je veux vous la transcrire d'un bout à l'autre : la voici.

“ Tous les articles de musique que j'a-
 „ vois promis pour l'Encyclopédie , fu-
 „ rent faits dès l'année 1749 , & remis
 „ par M. Diderot l'année suivante à M.
 „ d'Alembert comme entrant dans la par-

„ tie mathématique dont il s'étoit chargé :
 „ quelque tems après , parurent ses Elé-
 „ mens de musique. En 1768 parut mon
 „ Dictionnaire , & *quelque tems après* une
 „ *nouvelle* édition de ses Elémens , avec des
 „ augmentations. Dans l'intervalle avoit
 „ aussi paru un Dictionnaire des Beaux-
 „ Arts , où je reconnus plusieurs petits
 „ articles de ceux que j'avois faits pour
 „ l'Encyclopédie. M. d'Alembert avoit des
 „ bontés si tendres pour mon Dictionnaire
 „ de musique , qu'il offrit au Sr. Gui d'en
 „ revoir obligamment les épreuves ; fa-
 „ veur que , sur l'avis que celui-ci m'en
 „ donna , je le priai de ne pas accepter „

Remarquez , s'il vous plaît , Monsieur ,
 que M. Rousseau dit : “ en 1768 parut mon
 „ Dictionnaire , & *quelque tems après* „ ,
 & non pas *immédiatement après* “ une *nou-*
 „ *velle* ” , & non pas *la seconde* “ édition
 „ de ses Elémens avec des augmentations ” .
 Ce n'est pas avec vous qu'il faut appuyer
 sur l'énorme différence qu'il y a , entre
 les expressions que vous prêtez à M. Rouf-
 seau , & celles qu'il a employées. Il est
 tout simple , Monsieur , que n'ayant donné
 à cette note , peu faite pour affecter votre

tranquillité , qu'une attention très-superficielle ; vous ayez , fans dessein , substitué quelques mots à quelques autres : mais cette substitution tire à de si grandes conséquences pour la mémoire de M. Rousseau , que toute personne honnête qui en fera frappée desirera d'en prévenir l'effet. Voilà pourquoi , encouragée par vous-même , je vais tâcher de vous démontrer que cette note ne contient rien qui ne soit rigoureusement vrai ; & afin d'exposer mes preuves dans un ordre qui les rende plus sensibles , je vais séparer les articles qui la composent , & les discuter chacun en particulier.

« Tous les articles que j'avois promis » pour l'Encyclopédie (dit M. Rousseau), » furent faits dès l'année 1749 , & remis » par M. Diderot , l'année suivante , à » M. d'Alembert , comme entrant dans la » partie mathématique dont il s'étoit chargé : quelque tems après parurent ses » Elémens de musique ». C'est , Monsieur , ce que vous ne détruisez pas : car , en disant : *or en 1749 j'avois donné à l'Académie des Sciences un extrait fort détaillé (& imprimé la même année) de la Théorie*

de M. Rameau , il est si vrai que vous ne prétendez pas parler de vos Elémens , que vous ajoutez , *extrait dont mes Elémens de musique ne sont que l'extension*. Eh bien ! Monsieur , c'est précisément cette *extension* qui forme vos Elémens dont M. Rousseau parle. Or ils ne parurent qu'en 1752 : on n'en sauroit douter , puisqu'indépendamment de la notoriété publique , & de la date que porte l'Edition , on en trouve la preuve dans une note de votre réponse à M. Rameau que j'ai déjà citée. Vous y dites en propres termes , en parlant d'un savant Italien : “ il est le premier qui m'aït „ fait cette objection sur l'accord de *sixte* „ *superflue* , dès l'année 1752 , où parut „ la première édition de ces Elémens de „ musique , &c. „ M. Rousseau est donc fondé à dire , malgré l'*extrait fort détaillé imprimé en 1749* , que vos Elémens de musique parurent *quelque tems après* que ses articles de musique vous eurent été remis par M. Diderot , puisqu'ils vous le furent en 1750.

“ En 1768 parut mon Dictionnaire , & „ *quelque tems après* une nouvelle édition de „ ses Elémens avec des augmentations „

Ici, Monsieur, toutes mes idées se confondent en voyant l'inconcevable distraction qui vous porte à dire : *on ajoute dans cette même note dont je me plains , que la seconde édition de mes Elémens à laquelle j'avois fait quelques additions , a paru en 1768 , immédiatement après le Dictionnaire de musique de M. Rousseau.* Or, cette seconde édition où je n'ai pas changé un mot depuis , est de 1762 , six ans avant l'impression du Dictionnaire de musique. Permettez-moi , Monsieur , de vous représenter que M. Rousseau ne parle pas de la seconde édition de vos Elémens qu'il connoissoit avant de publier son Dictionnaire , puisqu'il y cite la page 22 de cette seconde édition , mais d'une nouvelle édition dont vous ne parlez point, qui parut en 1772 , & dont voici le frontispice *Elémens de musique théorique & pratique , suivant les principes de M. Rameau , éclaircis , développés , & simplifiés par M. d'Alembert , de l'académie françoise , des académies royales des sciences de France , de Prusse & d'Angleterre , de l'académie royale des belles - lettres de Suède , & de l'institut de Bologne ; nouvelle édition ,*

revue, corrigée, & considérablement augmentée. *A Lyon, chez Jean-Marie Bruyset, Imprimeur-Libraire, M. DCC. LXXII. Avec approbation & privilege du Roi (a).*

M. Rousseau ne mérite donc aucun reproche pour avoir dit : « en 1768, parut mon Dictionnaire, & quelque tems après une nouvelle édition de ses Elémens avec des augmentations ». Car enfin cette *nouvelle* édition existe, puisqu'elle est entre mes mains; elle n'a pu être faite, sans votre aveu; vous n'auriez pas souffert que les augmentations qu'elle contient fussent annoncées sous votre nom, si vous ne les aviez pas fournies; & elle a paru non pas *immédiatement* comme vous supposez, Monsieur, que le dit M. Rousseau, mais comme il le dit réellement, *quelque tems* après le Dictionnaire de musique. S'il falloit une autre preuve de l'existence de cette *nouvelle* édition donnée en 1772, que celles que je viens de produire, je la trouverois dans une note que vous avez consacrée à la reconnois-

(a) Cette Edition se trouve à Paris chez Nyon, Libraire, rue du Jardinnet, fauxbourg St. Germain.

fance , & qui termine le discours préliminaire de cette *nouvelle* édition. Vous dites , Monsieur , dans cette note , en parlant de M. l'abbé Rouffier : “ il a eu la
 „ bonté de me communiquer un grand
 „ nombre de remarques très-justes , qu'il
 „ a faites sur la premiere édition de ces
 „ Elémens , & dont j'ai profité pour per-
 „ fectionner *les suivantes* „. Vous ne vous seriez pas exprimé ainsi , s'il n'y avoit eu , à votre connoissance , depuis la premiere édition de vos Elémens , que celle de 1762. Je fais bien qu'en 1759 , vous cédâtes au Sieur Bruyfet tous vos droits sur vos Elémens : mais cette cession n'empêche pas que vous n'ayez présidé aux éditions postérieures qui en ont été faites ; puisque c'est , je le répète , à celle de 1772 , dont parle M. Rousseau que se trouve la note que je viens de citer. *Ce qu'il y a de plus singulier* , Monsieur , c'est que vous ayez oublié un fait de cette nature , au point d'entreprendre de convaincre de mensonge , l'homme célèbre qui l'a avancé.

“ Dans l'intervalle avoit aussi paru un
 „ Dictionnaire des Beaux-Arts , où je re-
 „ connus plusieurs petits articles de ceux

„ que j'avois faits pour l'Encyclopédie „

Le Dictionnaire des Beaux-Arts parut en effet en 1752 , ainsi que la première édition de vos Elémens. Je ne le connois point : mais vous le connoissez sans doute, Monsieur ; vous connoissez aussi mieux que personne les articles que M. Rousseau avoit faits pour l'Encyclopédie : le plagiat dont il accuse l'auteur du Dictionnaire des Beaux-Arts , est donc prouvé par votre silence ; car si cet auteur étoit irréprochable à cet égard , l'honnêteté des vues qui vous animent ne vous auroit pas permis de négliger sa justification , puisque vous avez daigné travailler à la vôtre.

“ M. d'Alembert avoit des bontés si
 „ tendres pour mon Dictionnaire de mu-
 „ sique , qu'il offrit au Sieur Gui d'en re-
 „ voir obligeamment les épreuves ; fa-
 „ veur que sur l'avis que celui-ci m'en
 „ donna , je le priai de ne pas accepter „

Un fait que M. Rousseau affirme , & que vous ne niez pas , Monsieur , doit passer pour constant. De plus , M. du Peyrou habitant de Neufchâtel en Suisse , ami intime du célèbre Genevois & dépositaire de ses papiers , a entre les mains ,

& s'engage à faire voir à quiconque le desirera , une lettre datée de *Paris le 24 décembre 1764* , dans laquelle le Sieur Gui propose à M. Rousseau , de vous *choisir* pour revoir les épreuves de son Dictionnaire , & ajoute pour l'y déterminer , qu'il est *sûr* que vous vous en ferez un *plaisir*. Cette lettre ne dit pas que vous ayez *offert au Sieur Gui de revoir obligeamment les épreuves du Dictionnaire de musique* ; non , elle ne le dit pas , mais elle le prouve. 1°. Parce qu'il n'est pas vraisemblable que le Sieur Gui ait pris sur lui de risquer cette proposition sans que vous l'y eussiez autorisé. 2°. Parce qu'il faut , pour qu'il ait été *sûr* de votre bonne volonté , que de votre propre mouvement vous la lui ayez marquée. Votre éloignement pour M. Rousseau étoit déjà trop connu , pour que le Sieur Gui eut seulement eu l'idée d'obtenir de vous pour cet auteur , un service d'ami : tant de générosité ne se présume pas. 3°. Enfin , parce qu'il est tout simple que l'honnête libraire ait fait cette proposition en son nom , plutôt qu'au vôtre , afin que le refus , qu'il devoit prévoir , ne tombât pas directement sur vous.

Ménagement qui n'a plus dû avoir lieu , dans les entretiens que le Sieur Gui a eus avec M. Rousseau , lorsqu'en décembre 1765 , celui-ci passa par Paris , pour se rendre en Angleterre ; entretiens qu'il n'est pas douteux que le voyageur n'ait mis à profit pour éclaircir ce point délicat.

Tout ce que vous opposez , Monsieur , au *fait* établi par M. Rousseau , c'est que *vous ne vous le rappelez nullement* : j'oserai vous représenter que votre oubli ne fournit aucune objection recevable contre la vérité de ce *fait*. Encore plus accoutumé , sans doute , à faire des actes de bienfaisance , que de *nouvelles* éditions , il est bien plus extraordinaire que les soins que vous avez donnés à celle de vos *Elémens* , qui parut en 1772 , n'ayent laissé aucunes traces dans votre mémoire , qu'il ne l'est que vous ayez oublié que vous avez fait une *offre* obligeante qui n'a eu aucunes suites. Quant aux inductions qu'on pourroit tirer de cette *offre* , en la maintenant vraie , c'est un sujet que les égards qui vous sont dûs ne me permettent pas de traiter : mais ils ne me défendent pas de vous faire observer que , le dernier
article

article de la note de M. Rousseau , n'est pas plus destitué de fondement que les autres.

Vous dites encore , Monsieur ; *ce même M. Rousseau , qui dans son Dictionnaire n'honore en plusieurs endroits de ses éloges , n'y fait entendre nulle part que mes Elémens ayent été faits d'après lui ; il savoit trop bien le contraire.*

Je vous demande bien pardon ; mais cela ne me paroît pas aussi évident qu'à vous. Ce n'est certainement pas dans le dernier paragraphe de la préface de ce Dictionnaire , que vous puisez l'assurance de dire , *il savoit trop bien le contraire.* Le voici ce paragraphe :

« Si on a vu dans d'autres ouvrages ;
» quelques articles peu importans , qui
» sont aussi dans celui-ci ; ceux qui pour-
» ront faire cette remarque , voudront
» bien se rappeler que , dès l'année 1750 ,
» le manuscrit est sorti de mes mains , sans
» que je sache ce qu'il est devenu depuis
» ce tems-là. Je n'accuse personne d'avoir
» pris mes articles ; mais il n'est pas juste
» que d'autres m'accusent d'avoir pris les
» leurs ».

Il est apparent , Monsieur ; que ce pas-
Supplément. Tome XII. S

sage regarde le Dictionnaire des Beaux-Arts : il pourroit tout aussi bien regarder vos Elémens, puisque ces deux ouvrages sont de la même date, que M. Rousseau parle de plusieurs, & qu'il n'en nomme aucun. Dans ce cas-là, il auroit *fait entendre* que vos Elémens étoient, du moins en partie, *faits d'après lui*. Ce que ce vertueux philosophe *savoit* sur ce point, sera peut-être toujours un mystère pour le public ; mais ce n'en sauroit être un pour vous, Monsieur : ce ne sont donc pas les *éloges* qu'il vous donne dans son Dictionnaire qui doivent vous rassurer ; c'est votre conscience : car si vous ne l'avez pas pillé, il n'a pas pu le croire.

Je craindrois de vous offenser, Monsieur, si, connoissant votre empire sur tout ce qui tient à la littérature, je m'adressois à tout autre qu'à vous pour obtenir que ma lettre trouve place dans le Mercure. Je vous prie donc instamment de vouloir bien l'y faire insérer d'ici au 23 décembre inclusivement. Si contre toute apparence, vous vous refusiez à un soin si digne de vous, ou qu'elle parût dans le Mercure avec des fautes de typo-

graphie capables d'en altérer le sens, je serois obligée de prendre d'autres voies pour la répandre.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur,

Votre très-humble & très-obéissante
servante D. R. G.

Le 28 novembre 1780.



L E T T R E

À M. F R Ê R O N.

JE vous supplie, Monsieur, de vouloir bien le plutôt qu'il vous sera possible, donner place dans l'Année littéraire, à la lettre que j'ai l'honneur de vous envoyer. Vous pouvez, Monsieur, me rendre ce service, sans risquer de désobliger M. d'Alembert : son consentement à la publication de cette lettre, est consigné en termes formels, pag. 179 du Mercure du 23 de ce mois, dans lequel j'avois souhaité qu'elle fût insérée ; & les protestations de *sincérité* qui accompagnent ce consentement, ne permettent pas de douter que M. d'Alembert ne l'ait dicté lui-même ; car M. d'Alembert est l'homme du monde le plus *sincere*. Il est clair, Monsieur, que la préférence que je donnois au Mercure, sur votre Journal, ne m'étoit pas inspirée par le desir de me faire valoir ; mais elle n'étoit pas non plus un effet du hasard ; je croyois devoir sacrifier mon intérêt à la convenance, qui me sembloit exiger que la défense eût le même théâ-

tre & les mêmes spectateurs que l'attaque. M. d'Alembert en a jugé autrement ; il a trouvé fort égal que ma lettre parût dans le Mercure , ou ailleurs ; même qu'elle parût , ou ne parût pas , dès qu'il s'en est pleinement rapporté à M M. les Rédacteurs du chef-d'œuvre hebdomadaire , qui , de leur propre mouvement , & sans que M. d'Alembert ait mis un grain dans la balance , m'ont donné l'exclusion. Loin que la philosophique indifférence de M. d'Alembert me gagne, Monsieur, je trouve plus que jamais nécessaire que la lettre que j'ai eu l'honneur de lui adresser , soit mise sous les yeux du public , puisque ce n'est qu'après avoir daigné la lire, qu'il pourra juger de la sagesse des motifs qui ont empêché ces Messieurs de l'insérer ; & de la solidité de l'espece de réponse qu'ils ont *essayé* d'y faire.

D. R. G.

Le 25 décembre 1780.






N O T E

DE M. L'ABBÉ ROUSSIER,

*Sur la page 28 de l'Errata de l'Essai
sur la musique.*

M. l'Abbé Rouffier a donné en 1770 un ouvrage intitulé : *Mémoire sur la musique des Anciens*, où, en développant l'application que faisoient les Grecs des planetes aux notes ou sons de leur systême de musique, il a fait voir les absurdités dans lesquelles ont donné une multitude d'auteurs tant anciens que modernes, en appliquant aux planetes mêmes, aux corps célestes ce qui, dans le systême des Grecs, ne s'entendoit que des sons nommés du nom des planetes. Ce sont ces absurdités réfutées & tournées en ridicule par M. l'Abbé Rouffier, qu'on lui prête ici ; & qu'on lui fait appliquer à notre basse fondamentale qui n'a rien de commun avec le systême des Grecs.



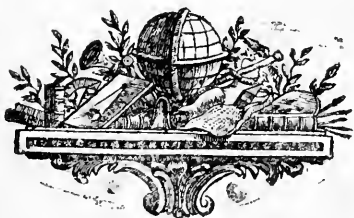
LETTRE

A M. L'ABBÉ ROUSSIER.

IL m'est revenu, Monsieur, que vous aviez été mécontent de ce que j'ai dit de vous dans l'*Errata de l'Essai sur la musique*. La note que vous avez pris la peine de faire sur la vingt-huitième page de cette brochure, est même tombée entre mes mains. Cette note me prouve que j'ai eu un tort vis-à-vis de vous; mon empressement à le réparer doit vous prouver combien il a été involontaire. Je ne connois point, Monsieur, le *Mémoire sur la musique des anciens* que vous donnâtes en 1770; j'avois ouï dire que vous étiez partisan fanatique de la basse fondamentale, & que vous y trouviez tout ce que les visionnaires anciens & modernes ont trouvé dans le système musical des Grecs. L'imputation n'étoit pas de nature à exiger que je ne l'adoptasse qu'après un mûr examen. D'ailleurs, j'avois vu par moi-même que l'auteur de l'*Essai sur la musique* s'étoit à chaque page de votre sentiment: j'ai cru... vous ménager en ne me permettant à

vosre sujet que des plaifanteries. J'ai eu depuis (& j'en remercie la fortune), occasion de prendre une toute autre idée de vous : j'ai entendu parler avec tant de diftinction de vosre caractère, de vos mœurs, de vosre favoir & de vosre modestie, que j'ai conçu pour vous une eftime qui ajoute beaucoup au regret que j'aurois même fans elle, de m'être trompée un instant fur vosre compte. J'ajouterai avec le plus grand plaisir que, si comme le prétend l'auteur de l'*Essai sur la musique*, le Dictionnaire de cet art a besoin d'être refondu (ce que je ne puis admettre d'après son jugement, ni nier d'après le mien), je pense que vous êtes le seul de nos savans qui sachiez de quel ton il convient de relever les erreurs d'un grand homme; le seul dont l'envie ne dirige pas la critique; le seul enfin à qui l'honnêteté de ses intentions, & la supériorité de ses lumieres donnent le droit de perfectionner l'ouvrage de J. J. Rousseau. Je pense encore que, si vous tenez de la nature autant de goût que l'étude vous a fait acquérir de connoissances, c'est grand dommage que vous vous soyez borné à écrire sur la musique.

Si vous jugez à propos , Monsieur , de faire inférer cette lettre dans quelque papier public , non - seulement j'y consens , mais je vous en prie. Loin de rougir de l'aveu qu'elle contient , loin que l'hommage que je vous y rends me coûte , je trouve l'un & l'autre assez bien placés , pour être très-fâchée que les circonstances ne me permettent pas de m'en faire honneur.





MON DERNIER MOT (1).

O U

Réponse à la lettre que M. D. L. B. a adressée à M. l'Abbé Rouffier, en tête du Supplément à l'Essai sur la musique, par l'auteur de l'Errata de l'Essai sur la Musique.

JE suis, Monsieur, la douce & gentille Dame anonyme en faveur de laquelle votre mépris a emprunté le style de la rage. C'est moi qui, dites-vous, vous injurie à chaque phrase de mon libelle (2) par un

(1) Lorsque dans l'introduction que j'ai mise à la tête de ce recueil, j'ai donné à la précédente lettre le titre de *dernière*, je me flattois qu'il lui conviendrait toujours. Il y avoit huit mois que l'*Errata de l'Essai sur la Musique* avoit paru; & personne ne parloit encore du *Supplément à cet Essai*, dont la première, & la plus remarquable partie, est la lettre de M. D. L. B. à M. l'Abbé Rouffier. Enfin ce supplément m'est parvenu vers le mois d'octobre 1781; & j'y ai répondu; voulant avoir pour M. D. L. B. la déférence de le laisser se taire le premier; puisque c'est ce que nous faisons le mieux l'un & l'autre.

(2) Je savois bien qu'il y avoit des *libelles anonymes*, comme par exemple l'*Essai sur la Musique*: mais je ne savois pas qu'on pût appeller *libelle* quoi que ce fût adressé à un anonyme.

amour effréné pour la réputation de Jean-Jaques. J'avoue que je vous ai un peu maltraité. Si j'avois su positivement qui vous étiez, sans mettre de frein à mon *amour pour la réputation de Jean-Jaques*, sentiment qui ne peut aller trop loin, attendu son principe, sa nature & son objet, sans doute, j'aurois adouci les couleurs que j'ai employées à peindre votre caractère. Mais vous n'aviez point mis votre nom à l'*Essai sur la musique*, & je n'ai pas cru que l'honnêteté me permît de partir de simples *oui-dires* pour vous attribuer un ouvrage aussi mal-honnête que celui-là. " Tout honnête homme „ doit avouer les livres qu'il publie (3) „ Si vous aviez profité de cette sage leçon, vous m'auriez obligée à supprimer tout ce qui n'étoit pas indispensablement nécessaire à la défense de Jean-Jaques (4).

(3) Préface de la *Nouvelle Héloïse*.

(4) Vous me reprocherez peut-être de ne la pas pratiquer moi-même cette leçon. Monsieur, elle ne me regarde pas. Je ne suis point un *honnête homme*; je ne veux point l'être; & la probité étant un devoir commun aux deux sexes, je prendrais ce titre à injure. Combien d'hommes estimés n'auroient pas le courage de vivre en honnêtes femmes!

C'est donc votre faute si j'ai accordé quelque chose à l'indignation que tout ce qui l'attaque m'inspire. Cependant il ne tien- droit qu'à mon amour-propre que vous fussiez bien vengé. Vous braquez contre moi toute l'artillerie de Voltaire. Vous m'appellez, *vieille.....du bon Jean- Jaques (5)*, — *la bonne*, — *bonne femme d'une ignorance crasse*, — *pauvre imbécille*, — *pauvre vieille*, — *sempiternelle*, & qui pis est *auteur femelle*. Vous parlez de ma per- sonne, comme d'une *grêle machine en dé- cadence (6)*, de mon ouvrage, comme d'une *diatribe écrite en style des halles*; & de tous deux, comme *ne méritant pas que vous vous donniez la peine de répondre aux reproches que je vous fais*. Que croyez-vous que je réponde à tout cela....Rien du tout. Le public jugera, je l'espère, qu'une femme qui reçoit, même de vous, de pareilles qualifications, sans s'en émou- voir, est bien sûre de ne les pas méri-

(5) *Bon Jean-Jaques!* Je supplie mes lecteurs d'observer combien est plate cette épithète qui voudroit être ironique. Ne semble-t-il pas que la *bonté* soit incompatible avec la supposition que l'honnête réticence de M. D. L. B. tend à établir!

(6) Cela est trop plaisant pour ceux qui me connoissent.

ter ; & que ce n'est pas l'impuissance de parler qui réduit l'auteur de l'*Errata* au silence. D'ailleurs , puisque j'établis que ne vous étant pas nommé , vous avez tort de vous plaindre de moi , ne me nommant pas , j'aurois tort de me plaindre de vous ; & avoir tort est un plaisir que je ne veux pas vous faire. Les combats polémiques , Monsieur , n'ont pas les mêmes regles que le bal de l'Opéra. On ne doit rien aux anonymes , par la raison qu'on ne peut déterminer ce qu'on leur devoit s'ils se faisoient connoître ; & qu'il ne seroit pas juste que , tel auteur , qui , s'il se monroit , n'auroit aucun droit aux égards des honnêtes gens , n'eût qu'à se cacher pour y prétendre. Mais , il faut être bien abject pour ne se rien devoir à soi-même ; & vous , M. D. L. B. vous auriez dû , (au moins je veux le croire) , au lieu de descendre à de si grossieres trivialités , faire inférer dans tous les Journaux , les trois lettres tant de Voltaire , que de Rousseau , dont vous alongez la vôtre ; & dire que , *vous croyant dispensé de répondre à l'auteur de l'Errata , & desirant que le public ne puisse pas douter de la vérité de ce*

que vous avez avancé , vous déclarez que vous êtes prêt à montrer à quiconque voudra la voir la vie de J. J. Rousseau faite par lui , & écrite de sa main , d'où vous avez tiré les particularités que vous rapportez sur son compte dans l'Essai sur la musique.

Ce moyen de répondre aux deux défis que je vous fais , eut encore été une rodomontade , il est vrai ; mais enfin , sa tournure auroit été plus décente pour vous-même ; & n'auroit pas compromis M. l'abbé Rouffier , dont la délicatesse a dû cruellement souffrir , de recevoir publiquement une lettre de l'espece de la vôtre ; où , pour comble d'humiliation , vous le classez avec vous , en lui disant , *au reste , je suis sûr que les injures de cette pauvre vieille vous ont fait autant de pitié qu'à moi.* Il n'y a que vous au monde , M. D. L. B. qui soyez capable de prêter à M. l'abbé Rouffier une façon de penser à laquelle il s'est montré si supérieur dans la *note* qu'il a faite sur la 28^{me}. page de l'*Errata* ; & qui a donné lieu à la lettre que j'ai eu l'honneur de lui adresser. Obligé de répondre à la vôtre , il a fait tout ce qu'il pouvoit faire

de mieux , en ne difant pas un feul mot fur tout ce qui étoit étranger aux *mémoires* qu'elle accompagnoit. Malheureufement il y a de fi mauvais pas , qu'on n'en peut fortir fans quelques éclabouffures. Auffi ai-je été forcé de défendre moi-même cet eftimable Abbé , contre des gens exceffivement honnêtes , à qui fes intimes relations avec vous , Monsieur , avoient fait prendre de lui des impressions peu favorables. Je me flatte d'être parvenue à leur perfuader qu'en dépit du proverbe , la conformité d'occupations qui lie étroitement les hommes , n'entraîne pas toujours celle des principes ; qu'il y a loin des goûts aux fentimens ; que M. l'abbé Rouffier pouvoit bien vous FAIRE PARLER , mais non pas vous faire taire ; & que très-fûrement ce n'étoit pas à diffamer J. J. Rousseau qu'il vous avoit AIDÉ dans la compofition de votre favant ouvrage.

Il faut pourtant convenir que cette lettre fi embarraffante pour M. l'abbé Rouffier , fi dégoûtante pour vos lecteurs , eft moins mal écrite que tout ce que j'avois vu de vous jufqu'à elle. Il y a même quelques phrafes élégantes , que j'ai remar-

quées d'aussi bon cœur , que si vous m'avez dit les plus jolies choses du monde. Croyez-moi , Monsieur , si vous voulez vous faire une réputation , renoncez à disserter sur la musique , même à calomnier de grands hommes , ce dont vous vous tirez assez gauchement , & investivez des femmes ; c'est là votre genre.

Il est fâcheux que ce salutaire conseil ne vous ait pas été donné assez-tôt pour prévenir votre second crime , c'est-à-dire votre *supplément*. Vous n'y articulez rien de nouveau contre J. J. Rousseau , parce que vous aviez épuisé dans l'*Essai sur la musique* , tout ce que la méchanceté la plus consommée pouvoit imaginer de plus propre à le déshonorer : mais vous y foutez avec une effronterie qu'il faut enfin confondre , la seule de vos accusations dont l'*Errata* n'ait pas démontré la fausseté : celle d'avoir manœuvré pour faire chasser Voltaire de sa maison des *Délices*.

Vous croyez m'avoir atterrée en produisant une lettre de Voltaire , adressée à je ne fais qui , de je ne fais où. Une lettre de Voltaire ! contre Rousseau ! Si je me permettois de plaisanter sur un
sujet

lujet aussi grave , je dirois que c'est se rétracter que de produire une pareille preuve. Mais je me suis engagée à *discuter* toutes celles que vous allégueriez ; à les *vérifier* , à les *détruire* (7). J'aurois pu ajouter à vous pétrifier : car je savois bien où prendre la tête de Méduse ; & dans un instant je vais vous la montrer.

Vous annoncez ; Monsieur , page 3 de votre délicate lettre , que vous n'êtes pas homme à vous *formalifer d'être traité comme d'Alembert* ; & je conçois que votre petite vanité puisse encore y trouver son compte. Eh bien ! Je vous ai servi à votre gré. Obligée de combattre les odieuses imputations dont M. d'Alembert chargeoit la fatigante mémoire de l'immortel Genevois , j'eus recours à M. Du Peyrou ; sentant bien que les armes qu'il me prêteroient , seroient plus tranchantes que tous les raisonnemens que pourroit me fournir mon *amour effréné pour la réputation de Jean Jacques*. J'ai fait de même par rapport à vous : c'est encore M. Du Peyrou que j'ai appelé à mon aide , bien sûre que son zele ne se

(7) Errata de l'Essai sur la Musique , page 248.

rebuteroit pas : je lui ai envoyé votre lettre ; je l'ai prié de l'examiner , & de me faire passer tout ce qui dans ma réponse devoit porter le sceau de l'authenticité : il a embrassé ce soin avec tout l'empressement que j'avois lieu de présumer de l'intérêt qui nous anime ; & le service qu'il m'a rendu est d'autant plus touchant , qu'en le chargeant d'acquiescer ma parole , je fais plus que je n'avois promis. Je vais , Monsieur , vous communiquer sa lettre à moi , & le *commentaire* qu'il a fait sur la vôtre : vous y verrez qu'il a négligé (je l'avois bien attendu de son discernement) tout ce qui appartient à votre sentiment particulier sur la personne , le caractère , les talens de Jean - Jaques , pour ne s'attacher qu'à la discussion des prétendus faits que vous tâchez de métamorphoser en preuves ; & j'espère que vous ferez content de ce qu'il y oppose. Je n'entrerai point à son égard vis-à-vis de vous , dans le détail de tout ce qu'il y a à dire de quelqu'un qui réunit à tous les avantages qu'on peut tenir du hasard , tous ceux qu'on peut acquérir en cultivant un esprit juste , une raison saine , une ame sensible : car au fond , ce n'est

pas pour vous que je vous réponde , c'est pour le Public ; & l'opinion du Public sur le compte de cet homme recommandable est à jamais fixée. Mais comme il seroit très-possible que , malgré les outrages que vous prodiguez à ma décrépitude , vous m'imaginassiez plus jeune , plus aimable , plus séduisante que je ne suis , & que vous tirassiez de l'attachement que me marque M. Du Peyrou des conséquences à votre manière , dussent les choses flatteuses qu'il m'adresse en perdre tout leur poids , je vous dirai qu'il ne m'a jamais vue ; qu'il y a toujours eu entre nous soixante-dix à quatre-vingt lieues de distance ; & que je ne suis redevable des sentimens dont il m'honore , qu'à l'idée que lui a fait prendre de ma conduite , de mon caractère & de mon cœur , la correspondance que la mort de Jean-Jaques , notre ami commun , nous a mis dans le cas d'entretenir ; & surtout mon *amour effréné pour la réputation* de ce grand homme. Voici enfin , Monsieur , la tête de Méduse.

Neuchâtel le 28 octobre 1781.

Je n'ai pas besoin , Madame , de justi-

fier auprès de vous le retard qu'a éprouvé l'envoi que je vous fais aujourd'hui. Vous connoissez toute l'importance que je mets à tout ce qui a trait à l'honneur de la mémoire de J. J. Rousseau ; & quand à ce motif, déjà si puissant sur mon cœur, vous réunissez celui de vous complaire, croyez que mon zele ainsi excité ne me laisse aucun repos qu'il ne se soit satisfait. Mais la recherche des pieces originales ; les copies qu'il en a fallu faire & collationner ; jusqu'aux éclairciffemens dont j'ai cru nécessaire de les accompagner, & dont vous disposerez, Madame, ainsi que vous le jugerez à propos, tout en cette occasion a contrarié mon empressement à vous servir ; & c'est là l'unique sentiment pénible que m'ait donné ce travail. Mais quel ample dédommagement ! ah ! Madame, concourir avec vous à l'honneur de confondre l'imposture & la calomnie, de venger l'innocence & la vérité ; y être appelé par vous, c'est être jugé digne de votre estime ; & pour qui a le bonheur de vous connoître, c'est obtenir la récompense la plus honorable tout à-la-fois, & la plus douce.

Mais, Madame, il est inconcevable que

M. D. L. B. non content de revenir à la charge pour diffamer Rousseau , ait eu la brutale démenche de diriger ses traits jusques sur vous. En vérité c'est grand dommage que cet homme n'ait pas l'étoffe d'un héros ! On pourroit le comparer à ceux d'Homere qui osoient défier & combattre leurs Divinités. Mais enfin , puisque rien en lui n'autorise cette comparaison , il faut se rabattre à mépriser la lâcheté de caractere qu'il décele en voulant outrager une femme , & le plaindre de ne pas connoître celle qu'il croit outrager. Au reste , Madame , sa conduite prouve que votre secret a été scrupuleusement gardé par vos amis , & qu'il ne connoît de vous que ce que vous en avez avoué vous-même dans *l'Errata de l'Essai sur la musique*. Il fait donc que vous êtes un femme ; & voilà tout. S'il vous avoit seulement entendu nommer , son amour-propre l'auroit préservé de l'excès auquel il s'est livré : il auroit su que les épithetes qu'il vous donne sont aussi absurdes par leur application , que rebutantes par leur espece. Mais tout brutal qu'il se montre à l'égard de votre sexe , comptez que , s'il n'est pas aveugle ,

la plus cruelle vengeance est entre vos mains. Oui, Madame, si un tel homme étoit digne de votre courroux, je vous dirois: cédez à son invitation (8); montrez-vous à ses yeux parée de tous les dons de la nature; & que sa confusion devienne son moindre supplice. Mais non, je vous connois trop, Madame, pour ignorer qu'à l'indignation qu'excitent en vous les outrages faits à la mémoire de vos amis, succède le plus profond mépris, quand ces outrages vous deviennent personnels. Tenons-nous-en donc à ce sentiment comme au seul que nous devons concevoir pour votre antagoniste; & si dans le *Commentaire* ci-joint (auquel j'ai cru devoir donner la forme d'une lettre) il m'est arrivé d'aller au-delà, pardonnez-le moi, & songez combien il est difficile d'allier la modération avec les sentimens que vous inspirez.

J'ai l'honneur d'être avec le dévouement
le plus respectueux, M A D A M E,

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur,

D U P E Y R O U.

(8) Cette invitation se trouve, comme on le verra, dans la lettre de M. D. L. B. à M. l'Abbé Roullier.

COMMENTAIRE

Joint à la lettre précédente.

JE ne fais , Madame , quand a paru le *Supplément à l'Essai sur la musique* que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer : je n'en avois point entendu parler ; & cela n'est pas fort étonnant , puisqu'on m'assure qu'à Paris même , où il a été publié , il n'a pas fait la moindre sensation. J'ai lu attentivement la lettre qui le précède , dans laquelle M. D. L. B. vous adresse la parole avec toute l'aménité d'un auteur critiqué , & toute la modération d'un délateur démenti. C'est donc sous ce double rapport qu'il faut apprécier le ton qu'il prend dans cette lettre , ses galanteries , ses assertions , & jusqu'à ses raisonnemens. Puisque vous le permettez , Madame , je vais joindre quelques réflexions sur cette originale lettre , aux pieces originales dont vous me demandez la communication.

La premiere vérité que m'apprend M. D. L. B. c'est qu'une certaine brochure de 95 pages , intitulée *Errata de l'Essai sur la musique* , n'a pas été trouvée bonne , puisque

personne ne lui a fait l'honneur d'en parler.

Affurément, Madame, votre brochure est détestable ; cela est démontré. Cependant si vous avez négligé d'en faire hommage à MM. les Journalistes, cette circonstance affoiblit un peu la démonstration. Mais..... je me rappelle un fait qui prouve que je me trompe. Lorsque parut l'*Eloge de lord Maréchal d'Ecosse*, & que tous les Journaux s'empresserent à l'envi à se faire les échos de toutes les gentilleses attribuées à J. J. Rousseau, M. Pierre Rousseau, le petit Rousseau si légèrement plaisanté par M. de Marignan, M. Rousseau de Toulouse, enfin le Rédacteur du *Journal Encyclopédique* ne resta pas en arriere ; & Rousseau de Geneve traîné dans la fange porta M. d'Alembert aux nues. La scene change. Il paroît une justification de cet infâme J. J. Rousseau : justification sans réplique, puisque c'est lord Maréchal lui-même le héros de M. d'Alembert, qui donne à son panégyriste les démentis les plus formels, & les mieux conditionnés. La brochure est envoyée à tous les Journalistes & spécialement à l'honnête Rédacteur du *Journal Encyclo-*

pédique. Tous ces échos de diffamation , si ardens à la promulguer , deviennent muets , quand il faut rendre gloire à la vérité. Est-ce parce qu'il n'y a qu'heur & malheur dans ce monde , ou bien parce qu'il faut vivre , être journaliste , conserver son privilège , &c. &c. ? Voyez , Madame , il n'appartient pas à un étranger de décider cela. Mais revenons à M. D. L. B.

L'auteur , ajoute-t-il , m'injurie à chaque phrase de son libelle , par un amour effréné pour la réputation de Jean-Jaques.

Mais vraiment , Madame , c'est très-mal à vous , d'être attachée à la réputation de ce Jean-Jaques plutôt qu'à celle de M. D. L. B. Avez-vous donc oublié que ,

Mieux vaut goujat debout, qu'Empereur enterré?

Et puis , comment voulez-vous ne pas passer pour une *bonne vieille* avec des maximes furannées qui , dès que vos amis sont calomniés , vous font un ridicule devoir de repouffer la calomnie sur ses auteurs ? Apprenez qu'il est reçu parmi les gens d'un certain ordre , que la réputation de votre ami Jean-Jaques à l'instant où il fermeroit les yeux , devoit être

à la merci du dernier des Scribes ; que l'auteur de l'*Essai sur la musique* a donc usé de son droit quand pour habiller Jean-Jaques à sa façon , il l'a couvert de boue ; que votre *brochure de 95 pages* ne fauroit être qu'un *libelle* , puisque vous avez eu la témérité de prouver à un auteur décoré des honneurs d'un quadruple *in-4°.* , qu'en tronquant les citations , en confondant les dates , en déguisant ou en hasardant les faits , il a sciemment & volontairement déraisonné ; le tout pour se donner *la réputation* d'un grand *virtuoso* , & réduire Jean-Jaques à celle d'un petit *croque-notes* , & mieux que cela , d'un infâme çoquin.

Or, après cette incartade de votre part , vous comprenez bien qu'aux yeux de M. D. L. B. vous ne sauriez avoir le sens commun ; & qu'il faut de toute nécessité que vous ayez *servi de modele à l'héroïne du mauvais roman d'Héloïse*. A cette horrible imputation rougissez , Madame , & passez condamnation. Pour moi , je tombe aux genoux de M. D. L. B. Ah ! M. D. L. B. c'est aussi pousser trop loin le ressentiment. Grace ! Grace M. D. L. B. ! S'il le faut

pour vous appaifer, je conviendrai avec vous que la *Nouvelle-Héloïse* ne peut être qu'un bien mauvais roman pour vous ; & que le *modele* de son *héroïne* doit vous paroître bien ridicule comparé à ceux que vous auriez pu fournir à Jean-Jaques, s'il avoit eu le bon sens de vous confulter (9).

(9) M. Du Peyrou occupé d'objets plus essentiels, passé sans s'en appercevoir, sur un endroit assez piquant du texte qu'il commente ; & je suis bien sûre qu'il trouvera bon que, pour l'amusement de mes lecteurs, je répare son inadvertance.

M. D. L. B. me dit poliment dans sa lettre à M. l'Abbé Rouffier, page 2 “ appaifez-vous, la bonne, calmez votre bile incendiée, toutes vos injures sur ma froide compilation n'empêcheront pas que votre ancien galant (J. J. Rouffean) & que l'antique Platon, grands hommes d'ailleurs, n'ayent été de médiocres musiciens, & ne passent pour tels dans les siècles futurs, & il a grand soin de mettre ces mots, sur ma froide compilation en lettres italiques, comme si je les avois employés dans l'*Errata*, seul écrit que je lui aye adressé. Or, comme il est impossible qu'on les y trouve, à moins que pour me préserver d'obstructions, en donnant à ma *bile incendiée* une circulation plus facile, M. D. L. B. n'ait eu la sublime générosité de faire, à ses frais, une nouvelle édition de l'*Errata* augmentée de ces mots *froide compilation*. Mais comme cela n'est gueres présumable, je conclus qu'ils ont été adressés à M. D. L. B. par je ne fais quelle personne ; & que troublé par je ne fais quel sentiment, il me les attribue. La méprise est excellente, en ce que si elle ne prouve pas invinciblement que d'autres que moi ayent eu le malheur de ne pas goûter l'*Essai sur la Musique*, elle engage fortement à le penser. Au reste, cela commence à se civiliser : M. D. L. B. regimbe, mais il se corrige. Dans son *Essai*, Jean-Jaques étoit traduit comme un

Ma's du bon sens, en avoit-il ce pauvre Jean-Jaques ? Il faut bien avouer que non, puisque vous, Madame, vous-même, son amie, lui en refusez : ainsi que M. D. L. B. vous le reproche dans cet accablant passage de sa conséquente lettre.

Mais ce qu'il y a de plus piquant pour vous, & dont vous devez être inconsolable, c'est qu'en tombant sans-cesse sur la basse fondamentale, ce chef-d'œuvre reconnu pour tel par votre maître, puisque son Dictionnaire n'est fondé que sur cette base, vous renversez tout-d'un-coup son brillant édifice, & vous lui faites en un moment plus de mal que je n'ai pu lui en faire, puisque vous lui refusez le bon sens (10).

vil plagiaire & un mauvais musicien; dans le *Supplément*, je voilà grand homme d'ailleurs, & comme musicien monté au rang des médiocres. Si M. D. L. B. écrit une troisième fois, je ne désespere pas qu'il ne place J. J. Rousseau où il doit l'être.

Note de la douce & gentille Dame.

(10) Grand merci M. D. L. B. vous m'apprenez des choses que j'aurois toujours ignorées sans vous. Oh! oui; sans vous je n'aurois jamais su qu'on renversât tout d'un coup, & dans un moment un édifice sur lequel on tombe sans cesse, ni que les raisons que Rousseau donne d'avoir composé son *Dictionnaire* sur le système de la basse fondamentale, signifiaissent qu'il la reconnût pour un chef-d'œuvre.

Note de l'aimable anonyme.

Voilà, Madame, une accusation bien formelle, & d'autant plus gravé que, suivant M. D. L. B., refuser comme vous faites sans vous en douter, le bon sens à Jean-Jaques, est un outrage à sa mémoire bien plus cruel, bien plus déshonorant, & qui manifeste bien plus de méchanceté, que de s'en tenir simplement & de plein gré, comme a fait M. D. L. B. à l'inculper d'ignorance, de mauvaise foi, d'envie, d'ingratitude, &c. &c. &c.

Sur ce principe, il n'est plus permis de douter que fier de son bon sens, & se croyant inattaquable, au moins de ce côté, votre antagoniste n'ait conçu la plus haute opinion de lui-même. Respectons-la, Madame, & s'il nous réduit à la nécessité d'opter entre sa bonne foi, & son bon sens, pour lui faire notre cour n'hésitons pas. En attendant, saisissons l'occasion qu'il nous fournit dans le passage cité de rendre un double hommage à sa bonne foi, & à son bon sens, lorsqu'il avoue tout à-la-fois & son intention, & son impuissance de nuire à J. J. Rousseau.

En vérité, Madame, je suis effrayé de l'effet qui doit résulter contre vous de

L'accusation que M. D. L. B. vous intente. Comment ! sans aucun ménagement il vous prouve que le *Dictionnaire de votre maître* n'est fondé que sur cette base, savoir, le chef-d'œuvre qui a immortalisé Rameau ; & il vous renvoie aux articles de ce même *Dictionnaire*, *système*, & *basse fondamentale*, dans lesquels Rousseau dit positivement que ce *Dictionnaire* a été composé sur le *système de Rameau*, que lui Rousseau, a suivi ce *système* dans cet ouvrage, &c.

Ma foi, pour le coup, voilà de l'évidence ; & vous êtes, Madame, terrassée à ne jamais vous relever, à moins que nous n'appellions à votre secours votre redoutable antagoniste lui-même ; que je soupçonne n'être au fond pas à beaucoup près aussi méchant qu'il voudroit bien en affecter la mine. Accourez donc, ô généreux L. B. mais accourez avec votre *Essai sur la musique* ; voyons comment vous vous y prenez pour prouver à vos lecteurs que Rousseau étoit dévoré de jalousie contre Rameau. Cela est fort intéressant dans ce moment-ci..... Ah ! le voici. Vous en trouviez la preuve complète dans un certain paragraphe de la

préface de son *Dictionnaire*, dont, même alors vous aviez la discrétion de ne citer que les premières lignes; & qu'aujourd'hui vous paroissez n'avoir jamais connu. Pour suppléer, M. D. L. B. à ce défaut de votre..... je n'ose dire quoi, permettez-moi de transcrire ici tout ce paragraphe.

« J'ai traité la partie harmonique dans
 » le système de la basse fondamentale,
 » quoique ce système imparfait & défectueux à tant d'égards, ne soit point,
 » selon moi, celui de la nature & de
 » la vérité, & qu'il en résulte un rem-
 » plissage sourd & confus, plutôt qu'une
 » bonne harmonie ». (Voilà une nouvelle façon d'exalter les chefs-d'œuvre. Il faut l'appliquer à l'*Essai sur la musique*.) « Mais
 » c'est un système enfin; c'est le premier, & c'étoit le seul, jusqu'à celui
 » de M. Tartini, où l'on ait lié, par des
 » principes, ces multitudes de règles
 » isolées qui sembloient toutes arbitraires, & qui faisoient de l'art harmonique, une étude de mémoire, plutôt
 » que de raisonnement. Le système de
 » M. Tartini quoique meilleur, à mon
 » avis » (ah ! Jean-Jaques vous n'y pen-

îez pas ! Rien n'est plus parfait , ni par
 conséquent meilleur qu'un chef-d'œuvre :)
 » n'étant pas encore aussi généralement
 » connu , & n'ayant pas , du moins en
 » France la même autorité que celui de
 » M. Rameau , n'a pas dû lui être substi-
 » tué dans un livre destiné principalement
 » pour la nation Françoisse. Je me suis
 » donc contenté d'exposer de mon mieux
 » les principes de ce système dans un
 » article de mon Dictionnaire ; & du reste,
 » j'ai cru devoir cette déférence à la nation
 » pour laquelle j'écrivois , de préférer
 » son sentiment au mien , sur le fond de
 » la doctrine harmonique. Je n'ai pas dû
 » cependant m'abstenir , dans l'occasion ,
 » des objections nécessaires à l'intelligence
 » des articles que j'avois à traiter ; c'eût
 » été sacrifier l'utilité du livre au préjugé
 » des lecteurs , c'eût été flatter sans inf-
 » truire , & changer la déférence en
 » lâcheté ».

Convenez , Madame , que voilà bien
 le langage d'un jaloux ! Mais convenez
 aussi qu'il est bien heureux pour vous
 & même pour Rousseau , qu'il ait tenu
 ce langage ! Combien vous devez l'un &
 l'autre

l'autre de reconnoissance à ce bon M. D. L. B. ! Sans cette basse jalousie dont il a fait l'heureuse découverte, vous restiez atteinte & convaincue d'avoir fait à *vo*tre maître le plus sanglant des affronts, en lui refusant le bon sens.

Mais me voici parvenu à un article de la lettre de M. D. L. B. qui me paroît vraiment embarrassant pour vous. C'est sa réponse aux défis que vous lui faites.

1°. *De prouver que la notice qu'il a donnée de la vie de Rousseau, soit tirée d'un manuscrit de sa main, & signé par lui (11).*

(11) Ce n'est point là le défi que j'ai fait à M. D. L. B. parce que ce n'est point là l'affertion qu'il a avancée dans *l'Essai sur la Musique*. Il y dit : *Tout ceci est tiré d'une vie de Rousseau que nous avons sous les yeux, faite par lui & écrite de sa main.* Voilà ce que je l'ai défié, & ce que je le défie encore de prouver. Il dit dans sa lettre : *J'affirme que ce manuscrit est entièrement de sa main & signé par lui.* Ceci est autre chose. La première version de M. D. L. B. présente l'idée d'un ouvrage aussi complet que peut l'être la vie d'un homme écrite par lui-même ; l'idée du récit fidele de tous les événemens auxquels il a eu part, de quelque maniere que ce soit ; de l'exposé de sa conduite par rapport aux autres, & de la conduite des autres par rapport à lui ; du détail de toutes les circonstances où il s'est trouvé, excepté celles qui ont accompagné ses derniers momens ; enfin d'un ouvrage tel que les *Confessions* de Jean-Jaques. Voilà ce que j'ai nié, & ce que je nie encore qu'ait M. D. L. B. Sa seconde version, à la dénomination de *manuscrit* près, qui y est assez mal-à-propos placée, n'annonce qu'une lettre qui ne rend

2^o. De prouver ce qu'il a aussi avancé dans la même notice^o, que , *tandis que Rousseau prêchoit la vertu , la paix , la charité , &c. il faisoit sourdement tous ses efforts auprès des Genevois pour qu'ils forçassent Voltaire à quitter sa maison des Délices , &c.*

Eh bien ! Madame , qu'avez-vous à répondre à un homme qui se présente armé de preuves aussi fortes que celle qui fuit ?

J'affirme que ce manuscrit est entièrement de sa main & signé par lui. J'offre de le faire voir à quiconque en douteroit , même à l'aimable anonyme. Je serois enchanté que cela pût me procurer la douce satisfaction d'être visité par elle.

Le pauvre M. D. L. B. ! il ne fait ce qu'il desire. Ou plutôt , il ne feint , Madame , de desirer votre visite , que parce qu'en dépit de la nature , l'usage du monde lui a appris qu'une anonyme de votre espèce ne se montre pas sans conséquence.

compte que de quelques particularités relatives à un court espace de la vie de son auteur ; & je suis convenue dans l'Errata qu'il étoit possible que M. D. L. B. eût de Rousseau quelque chose de ce genre. Ainsi M. D. L. B. quoi qu'il en dise , ne répond pas à mon premier défi ; il l'élude.

Note de l'Auteur-femelle.

Mais quand, voulant bien être connue, vous vous détermineriez à aller visiter M. D. L. B. ce qui, comme méchanceté à pure perte, seroit indigne de vous, je pourrois vous en épargner la peine. Car, sans avoir jamais vu, ni daigné faire voir ce *manuscrit*, je vais vous dire ce que c'est, & vous mettre à portée d'apprécier la valeur de la dénomination de *manuscrit* que M. D. L. B. lui donne, & celle de sa prétendue réponse à votre premier défi (12); & je défie à mon tour M. D. L. B. de produire une autre *Vie de Jean-Jaques*, que celle dont voici l'histoire.

Dans sa plus tendre jeunesse, Rousseau se trouvant à Soleure avec un *quidam* qui, se disant archimandrite de Jérusalem, faisoit sa quête en Suisse, & auquel Jean-Jaques s'étant attaché servoit d'interprete; les deux voyageurs se présentèrent à l'hôtel de M. le marquis de Bonac, alors Ambassadeur en Suisse. L'archimandrite fut interrogé, démasqué & congédié. L'interprete à son tour interrogé par M. l'Am-

(12) On vient de voir que tout cela étoit apprécié d'avance.
 Note de la bonne-vieille.

bassadeur , lui fit naïvement le détail de ses petites aventures. Cette naïveté plut & intéressa. On ne voulut pas qu'il rejoignît son prêtre Grec ; & en attendant qu'on vît ce qu'on pourroit faire de lui , on le retint à l'hôtel. Mais laissons parler Rousseau lui-même :

« M. de la Martiniere (alors secrétaire d'Ambassade) » voulut voir de mon style ,
 » & me demanda par écrit le même détail
 » que j'avois fait à M. l'Ambassadeur.
 » Je lui écrivis une longue lettre , que
 » j'apprends avoir été conservée par M. de
 » Marianne qui étoit attaché depuis long-
 » tems au marquis de Bonac , & qui de-
 » puis a succédé à M. de la Martiniere sous
 » l'ambassade de M. de Courteilles. J'ai
 » prié M. de Malesherbes de tâcher de me
 » procurer une copie de cette lettre. Si je
 » puis l'avoir par lui , ou par d'autres on
 » la trouvera dans le recueil qui doit ac-
 » compagner mes Confessions ».

Voilà donc cette lettre retrouvée , Madame : je ne puis vous dire comment de cascade en cascade elle est tombée entre les mains de M. D. L. B. (13) Mais vous voyez l'usage que l'auteur se proposoit

(13) A titre de dépositaire de la confiance de J. J. Rouss.

d'en faire , s'il eût pu en recouvrer une copie. S'il vous paroît étrange que M. D. L. B. se montre plus scrupuleux que Jean-Jaques , & qu'au lieu de publier ce *manuscrit* , il se borne à n'en fournir que des extraits , souvenez-vous que M. D. L. B. ne manque pas de bon sens. Cela posé , voudriez-vous qu'après avoir affirmé à ses lecteurs dans son *Essai sur la musique* que , *tout ce qu'il y dit de Rousseau est tiré d'une Vie de ce même Rousseau , faite par lui & écrite de sa main* , il allât bêtement leur prouver que cette *Vie* d'un homme parvenu à l'âge de soixante-six ans , est contenue dans une *lettre* , prophétique sans doute , écrite par ce même homme avant l'âge de 20 ans ? Cela ne seroit pas raisonnable. Il ne faut pas ainsi prendre les gens au mot ; & quand au lieu de cette *Vie de Rousseau , faite par Rousseau , écrite de la main de Rousseau* , que vous avoit promise M. D. L. B. & que vous l'avez

feau , M. Du Peyrou fait seulement que vous ne pouvez avoir que la lettre dont il parle. Moi qui vis moins loin de vous , je conçois comment vous pouvez l'avoir ; mais je ne veux pas le dire. . . . M. D. L. B. regardez autour de vous , & convenez que Jean-Jaques *mon maître* savoit bien fermer ses écolières à la modération.

Note de la *délicate anonyme*.

défié de produire , il vous offre la vue d'une lettre toute écrite de la main de Rousseau , (lorsqu'il sortoit à peine de l'adolescence) & dès-là *manuscrite* , vous ne pouvez rien demander de plus satisfaisant.

C'est un terrible dialecticien que ce M. D. L. B. ! Tout bouffi du bon-sens , & de la logique qu'il vient d'étaler dans ce qu'il appelle sa réponse à votre premier défi , le voilà maintenant qui passant au second , va vous administrer aussi , & de même , la preuve de sa seconde assertion. Or cette preuve est une lettre de Voltaire du 5 janvier 1767 adressée dispensez-moi , Madame , de vous dire à qui , car M. D. L. B. ne nomme pas ce correspondant. Mais qu'importe ? Ce qui importe , c'est cette date du 5 janvier 1767 , qui démontre clairement que cette piece probante doit servir de suite aux différens Ecrits du GRAND HOMME sur le même sujet ; notamment à la lettre du 24 octobre 1766 à *David Hume* ; à celle au *Docteur Panfophe* ; au *poëme de la guerre de Geneve* ; aux *sentimens des Citoyens* , &c. &c. &c. Ceci bien entendu , vous sentirez , je l'espere , combien M. D. L. B. vous ménage,

puisqu'ayant tant de bonnes piéces dans son sac, il veut bien se borner à celle qu'il vous présente ; & qu'il faut que je vous représente, quelque choquante qu'elle soit.

A Ferney ce 5 janvier 1767.

« Je vous fais juge, Monsieur, des
 » procédés de Rousseau avec moi. Vous
 » savez que ma mauvaise santé m'avoit
 » conduit à Geneve auprès de M. Tron-
 » chin le Médecin, qui alors étoit ami de
 » Rousseau. Je trouvai les environs de
 » cette ville si agréables, que j'achetai
 » d'un Magistrat, quatre-vingt sept mille
 » livres, une maison de campagne, à
 » condition qu'on m'en rendroit trente-
 » huit mille ; lorsque je la quitterois.
 » Rousseau dès-lors conçut le dessein de
 » soulever le peuple de Geneve contre
 » ses Magistrats, & il a eu enfin la funeste
 » & dangereuse satisfaction de voir son
 » projet accompli.

« Il écrivit d'abord à M. Tronchin,
 » qu'il ne remettrait jamais les pieds dans
 » Geneve, tant que j'y serois. M. Tron-
 » chin peut vous certifier cette vérité.

« Voici sa seconde démarche.

» Vous connoissez le goût de Madame
 » Denis, ma nièce, pour les spectacles.
 » Elle en donnoit dans le château de Tour-
 » nai, & dans celui de Ferney, qui sont
 » sur la frontiere de France, & les Gene-
 » vois y accouroient en foule. Rousseau
 » se servit de ce prétexte pour exciter
 » contre moi le parti qui est celui des re-
 » présentans, & quelques prédicans qu'on
 » nomme Ministres.

» Voilà pourquoi, Monsieur, il prit
 » le parti des Ministres, au sujet de la
 » comédie contre M. d'Alembert, quoi-
 » qu'ensuite il ait pris le parti de M. d'A-
 » lembert contre les Ministres, & qu'il
 » ait fini par outrager également les uns
 » & les autres.

» Voilà pourquoi il voulut d'abord
 » m'engager dans une petite guerre au
 » sujet des spectacles. Voilà pourquoi en
 » donnant une comédie & un opéra à
 » Paris, il m'écrivit que *je corrompis sa*
 » *République, en faisant représenter des tra-*
 » *gédies dans mes maisons, par la nièce du*
 » *grand Corneille*, que plusieurs Genevois
 » avoient l'honneur de féconder.

» Il ne s'en tint pas là, il suscita plu-

„ fleurs citoyens ennemis de la Magistra-
 „ ture , il les engagea à rendre le Conseil
 „ de Geneve odieux , & à lui faire des
 „ reproches de ce qu'ils souffroient malgré
 „ la loi un catholique domicilié sur leur
 „ territoire , tandis que tout Genevois
 „ peut acheter en France des terres sei-
 „ gneuriales , & même y posséder des
 „ emplois de finance (14). Ainsi cet
 „ homme qui prêchoit à Paris la liberté
 „ de conscience , & qui avoit tant besoin
 „ de tolérance pour lui , vouloit établir
 „ dans Geneve l'intolérance la plus révol-
 „ tante , & en même tems la plus ridicule.

„ M. Tronchin entendit lui-même un
 „ citoyen , qui est depuis long-tems le
 „ principal boute-feu de la République ,
 „ dire qu'il falloit absolument exécuter
 „ ce que Rousseau vouloit , & me faire
 „ sortir de ma maison des Délices qui est
 „ aux portes de Geneve. M. Tronchin
 „ qui est aussi honnête homme que bon
 „ médecin , empêcha cette levée de bou-

(14) Je ne conçois pas comment M. Du Peyrou a pu tenir aux mauvais raisonnemens dont cette lettre fourmille. Mais puisqu'il n'en a rien dit, il faut bien que je m'en taise.

„ clier, & ne m'en avertit que long-tems
„ après. Je prévis alors les troubles qui
„ s'exciteroient bientôt dans la petite ré-
„ publique de Geneve. Je réfiliai mon bail
„ à vie des Délices ; je reçus trente-huit
„ mille livres , & j'en perdis quarante-
„ neuf , outre environ trente mille que
„ j'avois employées à bâtir dans cet enclos.

„ Ce font là , Monsieur , les moindres
„ traits de la conduite que Rousseau a eue
„ avec moi ; M. Tronchin peut vous les
„ certifier , & toute la Magistrature de
„ Geneve en est instruite.

„ Je ne vous parlerai point des calom-
„ nies dont il m'a chargé auprès de Mon-
„ seigneur le Prince de Conti , & de
„ Madame la Duchesse de Luxembourg ,
„ dont il avoit surpris la protection. Vous
„ pouvez d'ailleurs vous informer dans
„ Paris de quelle gratitude il a payé les
„ services de tous ceux qui avoient pro-
„ tégé ses extravagantes bifarrerries qu'on
„ vouloit alors faire passer pour de l'élo-
„ quence. Le Ministère est aussi instruit
„ de ses projets criminels que les vérita-
„ bles gens de lettres le font de tous ses
„ procédés. Je vous supplie de remarquer

„ que la fuite continuelle des persécutions
 „ qu'il m'a suscitées pendant quatre années,
 „ ont été le prix de l'offre que je lui avois
 „ faite, de lui donner en pur don, une
 „ maison de campagne nommée l'Hermitage,
 „ que vous avez vue entre Tournai
 „ & Ferney. Je vous renvoie pour tout
 „ le reste à la lettre que j'ai été obligé
 „ d'écrire à M. Hume, & qui étoit d'un
 „ style moins sérieux que celle-ci.

„ Que M. Dorat juge à présent s'il a
 „ eu raison de me confondre avec un
 „ homme tel que Rousseau; & de regarder
 „ comme une querelle de bouffon les
 „ offenses personnelles que M. Hume, M.
 „ d'Alembert & moi, avons été obligés
 „ de repousser; offenses qu'aucun homme
 „ d'honneur ne pouvoit passer sous silence.

„ M. d'Alembert & M. Hume qui sont
 „ au rang des premiers écrivains de France
 „ & d'Angleterre, ne sont point des bouf-
 „ fons. Je ne crois pas l'être non plus,
 „ quoique je n'approche pas de ces deux
 „ hommes illustres.

„ Il est vrai Monsieur, que malgré mon
 „ âge & mes maladies, je suis très-gai
 „ quand il ne s'agit que de sottises de

„ littérature , de prose empoulée , de vers
 „ plats , ou de mauvaises critiques ; mais
 „ on doit être très-sérieux sur les pro-
 „ cédés , sur l'honneur , & sur les devoirs
 „ de la vie (15) „

Eh bien ! Madame , qu'avez-vous à objecter à cela ? Direz-vous que le *grand-homme* dans les convulsions de haine & de fureur auxquelles il étoit si sujet , a trop souvent compromis sa mémoire & sa bonne foi , pour être cité dans sa propre cause comme l'oracle de la vérité ? Bon ! Madame , ce ne sont là que des accès de gentillesse. Pour infirmer son témoignage , alléguerez-vous ces fréquens , ces impudens défaveux de tout écrit sorti de sa plume qui pouvoit mettre en risque sa sécurité ? Encore moins , Madame , ce sont là des actes de prudence. Opposerez-vous enfin le témoignage de Rousseau à celui de Voltaire ? Je doute par de bonnes raisons que cela prenne avec M. D. L. B. , mais essayons.

(15) C'est bien là le cas de s'écrier avec le zélé Capucin :
 ECCOLO IL VERO POLICINELLO !

Note de la bonne femme d'une ignorance crasse.

1°. A l'offre d'une maison de campagne nommée l'*Hermitage*, que dans sa lettre à David Hume, Voltaire prétendoit avoir été faite de sa part à Rousseau en 1759 par M. Marc Chappuis : voici la réponse de Rousseau consignée dans une lettre aussi du 5 janvier 1767.

“ Jamais ni en 1759, ni en aucun autre tems, M. Marc Chappuis ne m'a proposé de la part de M. de Voltaire d'habiter une petite maison appelée l'hermitage. En 1755 M. de Voltaire me pressant de revenir dans ma patrie, m'invitoit d'aller boire du lait de ses vaches. Je lui répondis ; sa lettre & la mienne furent publiques. Je ne me souviens pas d'avoir eu de sa part aucune autre invitation „

Observez en passant, Madame, que ces deux lettres dont parle ici Rousseau comme ayant été publiques, sont précisément celles que M. D. L. B. va bientôt vous mettre sous les yeux, & vous verrez dans quel but. En attendant continuons d'élever autel contre autel.

2°. Si d'un côté dans la lettre qu'on vous produit, vous voyez Voltaire répéter

en d'autres termes il est vrai, (car le grand-homme a plusieurs versions à ses ordres) mais toujours en italiques, ce qu'il avoit affirmé quelques semaines auparavant à David Hume, savoir que Rousseau ne répondit à ses offres qu'en lui écrivant :

MONSIEUR,

„ Je ne vous aime point, vous corrom-
„ pez ma République, en donnant des
„ spectacles dans votre château de Tour-
„ nai, &c. &c. „

Voyez d'un autre côté Rousseau qui affirme que cette lettre dont parle Voltaire, *n'étoit point une réponse*; que lui Rousseau *est très-sûr de n'y avoir point parlé du château de Tournai, ni employé ces ridicules mots : VOUS CORROMPEZ MA RÉPUBLIQUE.* Il va même plus loin, il produit la copie de cette lettre dont se plaint Voltaire. Elle est du 17 juin 1760. Mais comme elle roule essentiellement sur l'impression furtive & faite sans son aveu, de celle qu'au 18 août 1756 il avoit adressée à Voltaire à l'occasion des deux poëmes sur la *religion naturelle*, & sur le *tremblement de terre de Lisbonne*, vous me per-

mettez de ne vous en transcrire ici que le dernier article , seul relatif au fait en question. Permis à M. D. L. B. & consorts de s'inscrire en faux contre cette copie , mais les défiant de produire un original différent.

“ Je ne vous aime point , Monsieur ,
 » vous m'avez fait tous les maux qui
 » pouvoient m'être les plus sensibles , à
 » moi , votre disciple , & votre enthousiaste.
 » Vous avez perdu Geneve pour
 » prix de l'asyle que vous y avez reçu ;
 » vous avez aliéné de moi mes concitoyens
 » pour le prix des applaudissemens que je vous ai prodigués parmi eux ;
 » c'est vous qui me rendez le séjour de
 » mon pays insupportable ; c'est vous qui
 » me ferez mourir en terre étrangere , privé
 » de toutes les consolations des mourans ,
 » & jetté pour tout honneur dans une voirie ,
 » tandis que vivant , ou mort , tous les honneurs qu'un homme peut attendre
 » vous accompagneront dans mon pays. Je
 » vous hais , enfin , vous l'avez voulu ; mais
 » je vous hais en homme encore plus digne
 » de vous aimer si vous l'aviez voulu. De
 » tous les sentimens dont mon cœur étoit

» pénétré pour vous, il n'y reste que l'ad-
 » miration qu'on ne peut refuser à votre
 » beau génie, & l'amour de vos écrits. Si
 » je ne puis honorer en vous que vos ta-
 » lens, ce n'est pas ma faute. Je ne man-
 » querai jamais au respect que je leur dois,
 » ni aux procédés que ce respect exige.
 » Adieu, Monsieur ».

Sous la copie de cette lettre Rousseau ajoute cette apostille.

» On remarquera que depuis près de
 » sept ans que cette lettre est écrite, je
 » n'en ai parlé, ni ne l'ai montrée à ame
 » vivante. Il en a été de même des deux
 » lettres que M. Hume me força l'été
 » dernier de lui écrire, jusqu'à ce qu'il
 » en ait fait le vacarme que chacun fait.
 » Le mal que j'ai à dire de mes ennemis,
 » je le leur dis en secret à eux-mêmes ;
 » pour le bien, quand il y en a, je le dis
 » en public, & de bon cœur ».

Avec de tels procédés & de pareilles maximes, il n'est pas surprenant que Jean-Jaques soit un homme abominable, & ses détracteurs les plus honnêtes gens du monde (16) : mais poursuivons.

(16) Ni que M. D. L. B. dise que l'on peut tirer d'excep-

3°. A l'accufation portée contre Rouffeau d'avoir excité les citoyens de Geneve contre la Magiftrature, & notamment contre Voltaire, oppofez, Madame, les lettres de Rouffeau à ces mêmes citoyens ; & en attendant le recueil qui en va paroître, & qui prouvera combien il étoit coupable au premier chef, contentez-vous pour faire voir à M. D. L. B. comment Rouffeau s'y prenoit pour enflammer contre Voltaire, l'animofité des Genevois, de lui produire la lettre fui-

lentes chofes des Ecrits de Rouffeau, quand on fait les dépouiller des poifons dangereux qui les enveloppent. Il paroîtroit plus naturel d'envelopper d'excellentes chofes les poifons pour les faire paffer. Mais Jean-Jaques ne fait rien comme les autres. M. D. L. B. a bien auffi fes petites singularités. Cette expreffion dépouiller de poifons n'offre-t-elle pas une plaifante image ? Avec tout cela, il a grandement raifon ce M. D. L. B. Jean-Jaques a par fois des opinions fi fauffes ! . . . fi dangereufes ! . . . Ne dit-il pas quelque part, que la femme d'un charbonnier, eft plus refpectable que la maîtrefle d'un prince ? Il faut être bien entiché de l'Oftrogomanie pour mettre au jour une pareille idée ; il n'eft pas étonnant que tout ce qu'elle a de dangereux foit apperçu par un homme accoutumé à voir auffi bonne compagnie que M. D. L. B. Ne femble-t-il pas à entendre Jean Jaques, qu'on ne doit faire cas que de la vertu. Si cette bifarrierie alloit prendre, où en feroient, grand Dieu ! les gens qui font le plus de bruit dans le monde ? Mais il faut eférer que M. D. L. B. qui, en écrivaint fur la mulique, a l'art de ridiculifer la morale, les garantira de ce danger.

Note au Modèle de l'héroïne du mauvais roman d'Héloïfe

Supplément. Tome XII. X

vante , adressée à M. d'Ivernois , un des plus zélés représentans.

A Paris le 30 décembre 1765.

« Je reçois , mon bon ami , votre lettre
 » du 23. Je suis très-fâché que vous n'ayez
 » pas été voir M. de Voltaire. Avez-vous
 » pu penser que cette démarche me feroit
 » de la peine ? Que vous connoissez mal
 » mon cœur ! Eh ! plût à Dieu qu'une heu-
 » reuse réconciliation entre vous , opérée
 » par les soins de cet homme illustre me
 » faisant oublier tous ses torts , me livrât
 » sans mélange à mon admiration pour lui !
 » Dans les tems où il m'a le plus cruelle-
 » ment traité j'ai toujours eu beaucoup
 » moins d'aversion pour lui , que d'amour
 » pour mon pays. Quel que soit l'homme
 » qui vous rendra la paix & la liberté , il
 » me sera toujours cher & respectable. Si
 » c'est Voltaire , il pourra du reste me faire
 » tout le mal qu'il voudra , mes vœux
 » constans jusqu'à mon dernier soupir se-
 » ront pour son bonheur & pour sa gloire.

„ Laissez menacer les Jongleurs ; *tel fier*
 „ *qui ne tue pas.* Votre sort est presque
 „ entre les mains de M. de Voltaire ; s'il

est pour vous les Jongleurs vous feront
fort peu de mal. Je vous exhorte, après
que vous l'aurez suffisamment fondé, à
lui donner votre confiance. Il n'est pas
croyable que pouvant être l'admiration
de l'univers, il veuille en devenir l'hor-
reur. Il sent trop bien l'avantage de sa
position, pour ne pas la mettre à profit
pour sa gloire. Je ne puis penser qu'il
veuille en vous trahissant se couvrir
d'infamie. En un mot, il est votre uni-
que ressource, ne vous l'ôtez pas. S'il
vous trahit, vous êtes perdus, je l'a-
voue ; mais vous l'êtes également s'il
ne se mêle pas de vous. Livrez-vous
donc à lui rondement & franchement ;
gagnez son cœur par cette confiance.
Prêtez-vous à tout accommodement
raisonnable. Assurez les loix & la li-
berté, mais sacrifiez l'amour-propre à
la paix. Sur-tout aucune mention de
moi, pour ne pas aigrir ceux qui me
haïssent, & si M. de Voltaire vous sert
comme il le doit, s'il entend sa gloire,
comblez-le d'honneurs & consacrez à
Apollon pacificateur *PHÆBO PACATORI*
la médaille que vous m'aviez destinée

Quel boute-feu que ce J. J. Rousseau !

4^o. Quand Voltaire affirme que ce furent les menées de Jean-Jaques, qui le forcèrent à quitter sa maison des *Délices*, répétez, Madame, à M. D. L. B. (car vous le lui avez déjà dit dans le P. S. de l'*Errata*), qu'il est de notoriété publique à Geneve, que le *grand-homme* étoit depuis long-tems possesseur & habitant de Tournai, & de Ferney, quand il résilia son bail à vie des *Délices*, dont il avoit conservé la jouissance ; qu'il est plus notoire encore, s'il est possible, que ce furent ses *Ecrits religieux*, & ses *démarches politiques*, qui lui valurent les défagrémens dont il se plaint, & qui le dégoûtèrent de son domicile aux *Délices*. Défagrémens dont l'effet fut puissamment renforcé par l'appât de recevoir *trente-huit mille livres*, contre l'abandon d'une jouissance qui n'étoit pour lui qu'un droit stérile, depuis l'acquisition de Ferney, & la préférence qu'il donnoit à cette nouvelle habitation.

5^o. Si contre cette notoriété publique Voltaire, aussi judicieusement que légalement, invoque le témoignage de M.

Tronchin, son ami actuel, autrefois celui de Rousseau, ne vous effrayez pas, Madame, M. Tronchin a trop d'esprit pour ne pas apprécier ce que peut valoir son témoignage dans le cas présent ; & vous trop d'humanité, pour le blâmer de ce que dans ses relations avec Voltaire, il a cru, comme médecin & comme ami, devoir pousser si loin les égards pour un malade dont le tempérament lui étoit parfaitement connu ; & qu'il eût été un barbare de ne pas ménager. Jugez-en vous-même, Madame. Rousseau ayant adressé à M. Tronchin sa belle lettre sur la Providence du 18 août 1756, pour la remettre à Voltaire, ou pour la supprimer, comme il le jugeroit à propos, voici ce que lui répondit M. Tronchin. Cette lettre, comme bien d'autres, se trouve entre mes mains. Elle est du 1^{er}. septembre 1756.

“ J'ai reçu, mon respectable ami, vos
 „ lettres avec l'empressement qui précède
 „ & qui suit tout ce qui vient de vous,
 „ & avec le plaisir qui accompagne ce
 „ qui est bien. Je voudrois pouvoir vous
 „ répondre du même effet sur notre ami ;
 „ mais que peut-on attendre d'un homme

„ qui est presque toujours en contradiction
„ avec lui-même , & dont le cœur a tou-
„ jours été la dupe de l'esprit ? Son état
„ moral a été dès sa plus tendre enfance si
„ peu naturel & si altéré , que son être
„ actuel fait un tout artificiel qui ne res-
„ semble à rien. De tous les hommes qui
„ co-existent avec lui , celui qu'il con-
„ noît le moins , c'est lui-même ; tous les
„ rapports de lui aux autres hommes , &
„ des autres hommes à lui sont dérangés ;
„ il a voulu plus de bonheur qu'il n'en
„ pouvoit prétendre : l'excès de ses pré-
„ tentions l'a conduit insensiblement à cet
„ excès d'injustice que les loix ne con-
„ damnent pas , mais que la raison dé-
„ s'approuve. Il n'a pas enlevé le bled de
„ son voisin , il n'a pas pris son bœuf ou
„ sa vache , mais *il a fait d'autres rapines*
„ *pour se donner une réputation que l'homme*
„ *sage méprise , parce qu'elle est toujours trop*
„ *chère ; peut-être n'a-t-il pas été assez déli-*
„ *cat sur le choix des moyens.* (J'en de-
mande pardon à M. Du Peyrou , mais je
n'ai pas pu m'empêcher de souligner cette
phrase. Juste ciel , c'est M. Tronchin qui
raisonne ainsi !) « Les louanges & les cajo-

» Lories de ses admirateurs ont achevé ce
 » que ses prétentions immodérées avoient
 » commencé ; & croyant être le maître , il
 » est devenu l'esclave de ses encenseurs , son
 » bonheur a dépendu d'eux. Ce fondement
 » trompeur y a laissé des vides immenses ;
 » il s'est accoutumé aux louanges , & à quoi
 » ne s'accoutume - t - on pas ? L'habitude
 » leur a fait perdre un prix imaginaire ;
 » c'est que la vanité en fait l'estimation , &
 » qu'elle - même compte pour rien ce
 » qu'elle s'approprie , & pour trop ce
 » qu'on lui refuse : d'où il arrive que les
 » injures de la Baumelle font plus de pei-
 » ne , que les acclamations du parterre
 » n'ont jamais fait de plaisir.

“ Et que résulte-t-il de tout cela ? La
 crainte de la mort (car on en tremble)
 n'empêche pas qu'on ne se plaigne de la
 vie , & ne sachant à qui s'en prendre , on
 se plaint de la Providence , quand on ne de-
 vroit être mécontent que de soi-même.....,,

Suivent des réflexions générales sur l'in-
 justice & la misère des hommes ; après
 quoi M. Tronchin continue ainsi.

“ A juger du futur par le passé notre
 ami se roidira contre vos raisons. Lorf-

qu'il eut fait son Poëme je le conjurai de le brûler : nos amis communs se réunirent pour obtenir la même grace ; tout ce qu'on pût gagner sur lui fut de l'adoucir ; vous verrez la différence en comparant le fécond Poëme au premier. J'espère pourtant qu'il lira votre belle lettre avec attention ; si elle ne produit aucun effet , c'est qu'à soixante ans on ne guérit gueres des maux qui commencent à dix-huit. On l'a gâté , on en gâtera bien d'autres. Plaignons-le & confervons-nous „.

Eh bien ! Madame , vous voyez que si *l'ami malade* se connoissoit bien en témoins , *l'ami témoin* se connoissoit bien aussi en malades. Mais je me lasse de suivre celui-ci , dans l'énumération de ses griefs contre Rousseau. Que répondre en effet aux *extravagantes bisfarreries* que l'on vouloit alors faire passer pour de l'éloquence ; aux *projets criminels* dont le Ministère est instruit ; aux *calomnies* dont Rousseau a chargé Voltaire auprès de Monseigneur le Prince de Conti , & de Madame la Duchesse de Luxembourg (17) ? Comment sur-tout

(17) Que répondre ? Que ces accusations , & toutes celles que Voltaire articule contre Rousseau , ne sont pas moins

justifier la lettre de M. d'Alembert sur les spectacles ? N'est-il pas évident que le petit sermon inséré dans l'article *Geneve* de l'*Encyclopédie* sur la grande utilité de l'établissement du théâtre dans cette ville , étant un peu de la façon du *grand-homme* , & tout à-la-fois un modele de la déférence qui lui étoit due , & que lui portoit M. d'Alembert , le Citoyen de Geneve fut un impertinent de ne pas montrer la même déférence , & un sot de préférer ce qu'il croyoit devoir à sa patrie , aux fantaisies du *grand-homme* , & à l'honneur ainsi mérité d'être placé par lui à côté de M. d'Alembert au rang des premiers écrivains de France.

Croyez , Madame , que M. D. L. B. qui paroît aimer la gloire , n'eut pas , comme votre maître , perdu cette belle occasion de devenir un *de ces hommes illustres , qui ne sont point des bouffons ; &*

détruites par le caractère de l'accusateur , que par celui de l'accusé ; qu'on prouve suffisamment qu'une chose n'est pas , en prouvant qu'elle ne peut pas être ; qu'il est moralement impossible que Rousseau ait imaginé , avancé , soutenu des mensonges calomnieux , ou autres ; & que , quand Voltaire , plus que suspect d'avoir sacrifié la vérité à tous les genres d'intérêts dont son ame vaine , envieuse , & cupide étoit susceptible , affirme ce que Rousseau nie , c'est Voltaire qui ment.

Note de l'impartiale-anonyme.

dont Voltaire dit si humblement, & si sincèrement que lui-même *n'approche pas*, quoiqu'il ne crût pas être non plus un bouffon.

Mais puisque voilà M. D. L. B. revenu sur la scène, il est convenable de lui laisser achever son rôle. Il lui sied si bien !

En réfléchissant sur cette lettre de Voltaire, il lui vient un petit scrupule, *il croit s'apercevoir d'après cette lettre, que non-seulement il a pu dire ce qu'il a dit, (sur le compte de Jean-Jaques s'entend), mais qu'il en a infiniment peu dit ; & comme il n'est pas homme à s'en tenir à si peu, il va y ajouter quelques petites choses, savoir, la manière basse & respectueuse dont Rousseau avoit écrit à Voltaire, dans le tems où il croyoit avoir besoin de lui, & où il espéroit en ses bontés (18). Mais pour qu'on ne l'accuse pas lui M. D. L. B. de rien CHANGER, ou RETRANCHER il rapportera la lettre que Voltaire écrivit à Rousseau, en remerciement de ce qu'il lui avoit envoyé son ouvrage de l'inégalité des*

(18) Après avoir, dans l'Essai sur la musique, imputé les plus honteuses bassesses à Rousseau, ce pauvre M. D. L. B. croit bonnement ajouter quelques petites choses à cela, en disant que Rousseau a écrit à Voltaire d'une manière basse & respectueuse. (Qu'il apprenne en passant M. D. L. B. que les ames basses craignent, & ne respectent point). Il fait bien

conditions, & ensuite la réponse de Jean-Jaques.

Pour nous conformer à la marche tracée par M. D. L. B. voyons d'abord cette *lettre de remerciement*. J'ai Madame, deux copies à vous en offrir; l'une d'après l'imprimé de M. D. L. B., l'autre d'après l'original de Voltaire. Il ne faut pas que vous vous scandalisiez des différences qui existent entre ces deux copies: mais comme il faut que vous les connoissiez, j'ai tâché de vous les rendre sensibles en employant des *guillemets* pour les additions; des *italiques* pour les changemens; avec des *renvois en notes* pour le texte original.

mieux, il va appuyer ce beau dire sur des lettres de Rousseau, qui expriment la franche admiration que produit dans les âmes élevées la supériorité des talens. Sentiment dont Voltaire n'étoit pas capable: témoin ses *Commentaires sur Corneille*, qu'il affecte de mettre au-dessous de Racine, à qui cependant il est aisé de sentir qu'il se préfère intérieurement. M. D. L. B. s'entend assez mal en *additions*; & cela est surprenant: mais ce qui l'est encore davantage, c'est qu'il ne s'entende pas mieux en *basses*: car enfin on est encore plus près de son caractère que de son état.

Note de la grêle machine en décadence.

L E T T R E

De Voltaire à Rousseau d'après l'imprimé de M. D. L. B.

J'ai reçu, Monsieur, votre nouveau livre contre le genre-humain; je vous en remercie. Vous plairez aux hommes à qui vous dites leurs vérités, & vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les horreurs de la société humaine, dont notre ignorance & notre foiblesse se promettent tant de *consolations* (a). On n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir nous rendre bêtes. Il prend envie de marcher à quatre pattes quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre; je laisse cette allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes que vous & moi. Je ne peux non plus m'embarquer pour aller trouver les sauvages du Canada; premièrement, parce que les maladies dont je suis accablé me retiennent auprès du plus

(a) *Donceurs.*

grand médecin de l'Europe, & que je ne trouverois pas les mêmes ressources chez les Mis-fouris (b): secondement parce que la guerre est portée dans ce pays-là, & que les exemples de nos nations ont rendu les sauvages presqu'aussi méchans que nous. Je me borne à être un sauvage paisible dans la solitude que j'ai choisie auprès de votre patrie, où vous êtes tant désiré (c).

Je conviens (d) avec vous que les belles-lettres & les sciences ont causé quelquefois beaucoup de mal. Les ennemis du Tasse firent de sa vie un tissu de malheurs; ceux de Galilée le firent gémir dans les prisons à soixante & dix ans, pour avoir connu le mouvement de la terre; & ce qu'il y a de plus honteux, c'est qu'ils l'obligèrent à se rétracter. Vous savez quelles traverses vos amis essuyèrent quand ils commencerent cet ouvrage aussi utile qu'immense, de l'encyclopédie, auquel vous avez tant contribué (e).

Si j'osois me compter parmi ceux dont les travaux n'ont eu que la persécution

(b) Auxquelles je suis condamné me rendent un médecin d'Europe nécessaire.

(c) Devriez être.

(d) J'avoue.

(e) Dès que vos amis eurent commencé le Dictionnaire Ency.

pour récompense , je vous ferois voir *les gens (f)* acharnés à me perdre , du jour que je donnai la tragédie d'Oedipe , une bibliothèque de calomnies *(g)* imprimées contre moi ; *un homme qui m'avoit des obligations assez connues , me payant de mes services par vingt libelles ; un autre beaucoup (h)* plus coupable encore , faisant imprimer mon propre ouvrage du siecle de Louis XIV , avec des notes *dans lesquelles la plus crasse ignorance vomit les plus infâmes impostures (i)* ; un autre qui vend à un libraire « quelques chapitres » d'une prétendue histoire universelle sous mon nom ; le libraire assez avide *(l)* pour imprimer ce tissu informe de bévues , de fausses dates , de faits & de noms estropiés , & enfin des hommes *assez injustes (m)* pour m'imputer « la publication de » cette rapsodie. Je vous ferois voir la fo-

clopédique , ceux qui osoient être leurs rivaux les traitèrent de Déistes , d'Athées , & même de Jansénistes.

(f) Une troupe de misérables.

(g) “ Ridicules.

(h) Un prêtre ex-jésuite que j'avois sauvé du dernier supplice , me payant par des libelles diffamatoires du service que je lui avois rendu ; un homme.

(i) Où la plus crasse ignorance débite les calomnies les plus effrontées.

(l) “ Ou assez sot „.

(m) Assez lâches ou assez méchans.

ciété infectée de ce « nouveau » genre d'hommes inconnus à toute l'antiquité, qui ne pouvant embrasser une profession honnête, soit de manœuvre, soit de laquais, & sachant malheureusement lire, & écrire, se font courtiers de littérature, « vivent de nos ouvrages » volent nos manuscrits, les défigurent & les vendent. Je pourrois me plaindre que « des fragmens d' », une plaisanterie faite il y a près de trente ans, sur le même sujet que Chapelain eut la bêtise de traiter sérieusement *courent* (n) aujourd'hui le monde par l'infidélité & l' (o) avarice de ces malheureux, qui ont mêlé leurs grossièretés à ce badinage, qui en ont rempli les vides (p) avec autant de sottise que de malice, & qui « enfin », au bout de trente ans, vendent par-tout *en manuscrit ce qui n'appartient qu'à eux, & qui n'est digne que d'eux* (q). J'ajouterois qu'en dernier lieu on a volé une partie des matériaux que j'avois

(n) Court.

(o) « Infâme »,

(p) L'ont défigurée.

(q) Cet ouvrage lequel certainement n'est plus le mien, & qui est devenu le leur.

rassemblés dans les archives publiques, pour servir à l'histoire de la guerre de 1741 (r), lorsque j'étois historiographe de France ; qu'on a vendu à un libraire ce fruit de mon travail (s) : “ qu'on se faisoit à l'envi de mon
 „ bien comme si j'étois déjà mort, &
 „ qu'on le dénature pour le mettre à l'en-
 „ can „. Je vous peindrois l'ingratitude, l'imposture & la rapine me poursuivant
 “ depuis quarante ans „ jusqu'au pied des Alpes, & jusqu'au bord de mon tombeau.
 “ Mais que conclurai-je de toutes ces
 „ tribulations ? Que je ne dois pas me
 „ plaindre ; que Pope, Descartes, Bayle,
 „ le Camoëns, & cent autres ont effuyé
 „ les mêmes injustices, & de plus gran-
 „ des ; que cette destinée est celle de
 „ presque tous ceux que l'amour des let-
 „ tres à trop séduits „.
 „ Avouez en effet, Monsieur, que ce
 „ sont-là de ces petits malheurs particu-
 „ liers dont à peine la société s'apperçoit.
 „ Qu'importe au genre-humain que quel-
 „ ques frêlons pillent le miel de quelques

(r) *Osé fouiller dans les archives les plus respectables, & y voler une partie des mémoires que j'y avois mis en dépôt.*

(s) *A un Libraire “ de Paris le fruit de mes travaux.*

» Beilles ? Les gens de lettres font grand
 » bruit de toutes ces petites querelles ; le
 » reste du monde les ignore , ou en rit ».

De toutes les amertumes répandues sur la vie humaine , ce sont là les moins funestes. Les (t) épines attachées à la littérature , & à un peu de (u) réputation , ne sont que des fleurs en comparaison des autres maux qui de tout tems ont inondé la terre. Avouez que ni Cicéron , ni Varron , ni Lucrèce , ni Virgile , ni Horace n'eurent la moindre part aux proscriptions. Marius étoit un ignorant , le barbare Sylla , le crapuleux Antoine l'imbécille Lépide , lisoient peu Platon & Sophocle ; & pour ce tyran sans courage , Octave Cépius , surnommé si lâchement Auguste , il ne fut un détestable assassin , que dans le tems où il fut privé de la société des gens de lettres (v).

« Avouez que Pétrarque & Bocace
 » ne firent pas naître les troubles de l'Î-
 » talie ».

Avouez que le badinage de Ma-

(t) Mais, Monsieur, avouez aussi que ces.

(u) L*i*.

(v) Ne furent les auteurs des proscriptions de Marius, de Sylla, de ce débauché d'Antoine, de cet imbécille Lépide, de ce tyran sans courage, Octave Cépius surnommé si lâchement Auguste.

rot n'a pas produit la St. Barthélemy, & que la tragédie du Cid ne causa pas les troubles (x) de la fronde. Les grands crimes n'ont " gueres „ été commis que par de célèbres ignorans ; ce qui fait & fera toujours de ce monde une vallée de larmes , c'est l'insatiable cupidité & l'indomptable orgueil des hommes ; depuis Thamas-Kouli-kan qui ne savoit pas lire jusqu'à un commis de la douane qui ne fait que chiffrer. Les lettres nourrissent l'ame , la rectifient , la consolent ; elles vous servent , Monsieur (y) , dans le tems que vous écrivez contr'elles ; vous êtes comme Achille qui s'emporte contre la gloire , & comme le pere Mallebranche , dont l'imagination brillante écrivoit contre l'imagination.

“ Si quelqu'un doit se plaindre des lettres , c'est moi , puisque dans tous les tems & dans tous les lieux , elles ont servi à me persécuter. Mais il faut les aimer , malgré l'abus qu'on en fait ; comme il faut aimer la société , dont tant d'hommes méchans corrompent les

(x) Guerres.

(y) Font même votre gloire.

» douceurs ; comme il faut aimer sa
 » patrie , quelques injustices qu'on y
 » effuye (2) »

Ces différences comme vous voyez ,
 Madame , ne font presque rien à la ques-
 tion , la plupart n'offrant que des addi-
 tions , des changemens fort permis à un
 auteur qui se fait imprimer ; il est tout
 simple de faire une toilette plus recherchée
 pour se présenter au public , que pour
 rendre une visite particulière. Passons
 donc à Voltaire , & à M. D. L. B. les
 variantes en *additions* , mais demandons-
 leur raison de celles en *soustractions*.

Il y en a une de ce dernier genre sur
 laquelle il est bon de s'expliquer avec le
 candide M. D. L. B. , c'est la soustraction
 du paragraphe qui termine la lettre de
 Voltaire , & que je viens , Madame , de
 vous rapporter.

(2) (A la place du paragraphe qui termine cette lettre
 produite par M. D. L. B. , on lit dans l'original le para-
 graphe très-remarquable qui suit).

“ Monsieur Chappuis n'apprend que votre santé est bien
 „ mauvaise ; il faudroit la venir rétablir dans l'air natal ;
 „ jouir de la liberté , boire avec moi du lait de nos vaches .
 „ & brouter nos herbes .

„ Je suis très-philosophiquement & avec la plus tendre
 „ estime , Monsieur , Votre &c. „

Permettez-vous M. D. L. B. qu'on vous demande par quel excès de discrétion ou de prudence , & au risque d'encourir cette accusation que vous paroissiez tant redouter , *de rien changer ou retrancher* , vous faites sans pitié main-basse sur cette queue de la lettre que vous produisez ? Auriez-vous par hasard apperçu que tout , jusqu'au nom de M. Chappuis , indique cette invitation si simple de la part de Voltaire , *de venir boire du lait de ses vaches* , comme le vrai , le seul texte original des offres faites à Rousseau : texte qu'a su embellir des plus riches variantes la brillante & poétique imagination du *grand-homme* ; & dès-là auriez-vous craint en produisant cette queue , de faire mentir l'ancien adage
 A LA QUEUE LE VENIN ? Vous auriez eu grand tort ; car avec votre admirable logique , étayée de votre incomparable bon-sens , il vous étoit aisé de prouver que l'invitation que fait ici Voltaire à Rousseau , *de venir pour rétablir sa santé, boire du lait de ses vaches & brouter ses herbes* , emporte nécessairement avec elle l'offre de *la propriété d'une maison de campagne nommée l'hermitage* , où sans doute Voltaire tenoit

ses vaches ; puisqu'il est clair comme le jour , que toutes les fois que l'on offre du vin de son crû , on est censé offrir le vignoble qui l'a produit. Enfin , quel parti ne pouviez-vous pas encore tirer du nom de M. Chappuis qui se trouvant dans cette offre , l'identifie avec celle dont Voltaire fit la confidence à David Hume le 24 octobre 1766 ?

Mais , Madame , si M. D. L. B. paroît ici ne pas faire valoir tous les avantages que lui fournissoit la lettre de Voltaire , c'est qu'en homme qui ne veut pas manquer son coup , *il recule pour mieux sauter* : car le voilà qui , la réponse de Rousseau à la main , va vous prouver la *maniere basse & respectueuse dont il écrit à Voltaire*. Lisez donc bien attentivement cette réponse qui est du 10 septembre 1755.

L E T T R E

De Rousseau à Voltaire.

“ C'est à moi , Monsieur , de vous re-
 „ mercier à tous égards : en vous offrant
 „ l'ébauche de mes tristes rêveries , je n'ai
 „ point cru vous faire un présent digne

„ de vous , mais m'acquitter d'un devoir ,
„ & vous rendre un hommage que nous
„ vous devons tous , comme à notre chef.
„ Sensible d'ailleurs à l'honneur que vous
„ faites à ma patrie , je partage la recon-
„ noissance de mes concitoyens , & j'espère
„ qu'elle ne fera qu'augmenter encore
„ lorsqu'ils auront profité des instructions
„ que vous pouvez leur donner. Embellif-
„ fez l'asyle que vous avez choisi : éclai-
„ rez un peuple digne de vos leçons ; &
„ vous qui savez si bien peindre les vertus
„ & la liberté , apprenez-nous à les chérir
„ dans nos murs comme dans vos écrits.
„ Tout ce qui vous approche doit appren-
„ dre de vous le chemin de la gloire.

„ Vous voyez que je n'aspire pas à
„ nous rétablir dans notre bêtise , quoi-
„ que je regrette beaucoup pour ma part ,
„ le peu que j'en ai perdu. A votre égard ,
„ Monsieur , ce retour seroit un miracle ,
„ si grand à la fois & si nuisible , qu'il
„ n'appartiendroit qu'à Dieu de le faire ,
„ & qu'au Diable de le vouloir. Ne tentez
„ donc pas de retomber à quatre pattes ;
„ personne au monde n'y réussiroit moins
„ que vous. Vous nous redressez trop

5, 1/en sur nos deux pieds , pour cesser
 „ de vous tenir sur les vôtres.

„ Je conviens de toutes les disgrâces
 „ qui poursuivent les hommes célèbres
 „ dans les lettres ; je conviens même de
 „ tous les maux attachés à l'humanité , &
 „ qui semblent indépendans de nos vaines
 „ connoissances. Les hommes ont ouvert
 „ sur eux-mêmes , tant de fources de mi-
 „ sere , que quand le hasard en détourne
 „ quelqu'une , ils n'en font gueres moins
 „ inondés. D'ailleurs il y a dans le pro-
 „ grès des choses , des liaisons cachées
 „ que le vulgaire n'apperçoit pas , mais
 „ qui n'échapperont point à l'œil du sage
 „ quand il y voudra réfléchir. Ce n'est ni
 „ Térence , ni Cicéron , ni Virgile , ni
 „ Sénèque , ni Tacite ; ce ne sont ni les
 „ savans , ni les poètes qui ont produit
 „ les malheurs de Rome , & les crimes
 „ des Romains : mais sans le poison lent
 „ & secret qui corrompoit peu-à-peu le
 „ plus vigoureux gouvernement dont
 „ l'histoire ait fait mention , Cicéron , ni
 „ Lucrece , ni Salluste n'eussent point
 „ existé , ou n'eussent point écrit. Le siecle
 „ aimable de Lélius & de Térence , ames

» noit de loin le siecle brillant d'Auguste
» & d'Horace , & enfin les siecles horri-
» bles de Séneque & de Néron , de Domi-
» tien & de Martial. Le goût des lettres
» & des arts naît , chez un peuple , d'un
» vice intérieur qu'il augmente , & s'il
» est vrai que tous les progrès humains
» sont pernicious à l'espece , ceux de l'es-
» prit & des connoissances qui augmentent
» notre orgueil & multiplient nos égare-
» mens , accelerent bientôt nos malheurs.
» Mais il vient un tems où le mal est tel ,
» que les causes mêmes qui l'ont fait
» naître , sont nécessaires pour l'empêcher
» d'augmenter ; c'est le fer qu'il faut laisser
» dans la plaie , de peur que le blessé
» n'expire en l'arrachant. Quant à moi , si
» j'avois suivi ma premiere vocation , &
» que je n'eusse ni lu ni écrit , j'en aurois
» sans doute été plus heureux. Cependant ,
» si les lettres étoient maintenant anéan-
» ties , je serois privé du seul plaisir qui
» me reste. C'est dans leur sein que je me
» console de tous mes maux : c'est parmi
» ceux qui les cultivent que je goûte les
» douceurs de l'amitié , & que j'apprends
» à jouir de la vie sans craindre la mort.

» Je leur dois le peu que je suis ; je leur
 » dois même l'honneur d'être connu de
 » vous : mais consultons l'intérêt dans
 » nos affaires, & la vérité dans nos écrits.
 » Quoiqu'il faille des philosophes, des
 » historiens, des savans, pour éclairer le
 » monde & conduire ses aveugles habi-
 » tans, si le sage Memnon m'a dit vrai,
 » je ne connois rien de si fou qu'un peu-
 » ple de sages.

» Convenez-en, Monsieur ; s'il est bon
 » que de grands génies instruisent les hom-
 » mes, il faut que le vulgaire reçoive
 » leurs instructions : si chacun se mêle
 » d'en donner, qui les voudra recevoir ?
 » *Les boîteux*, dit Montaigne, *sont mal*
 » *propres aux exercices du corps ; & aux*
 » *exercices de l'esprit les ames boîteuses*. Mais
 » en ce siècle savant, on ne voit que des
 » boîteux vouloir apprendre à marcher
 » aux autres. Le peuple reçoit les écrits
 » des sages pour les juger, & non pour
 » s'instruire. Jamais on ne vit tant de Dan-
 » dins. Le théâtre en fourmille ; les cafés
 » retentissent de leurs sentences, ils les
 » affichent dans les Journaux, les quais
 » sont couverts de leurs écrits ; & j'en-

„ tends critiquer l'*Orphelin* (19) parce
 „ qu'on l'applaudit , à tel grimaud si peu
 „ capable d'en voir les défauts , qu'à peine
 „ en sent-il les beautés.

„ Recherchons la première source des
 „ désordres de la société : nous trouve-
 „ rons que tous les maux des hommes
 „ leur viennent de l'erreur , bien plus que
 „ de l'ignorance , & que ce que nous ne
 „ savons point , nous nuit beaucoup moins
 „ que ce que nous croyons savoir : or
 „ quel plus sûr moyen de courir d'erreurs
 „ en erreurs , que la fureur de savoir
 „ tout ? Si l'on n'eût prétendu savoir que
 „ la terre ne tournoit pas , on n'eût point
 „ puni Galilée pour avoir dit qu'elle tour-
 „ noit ; si les seuls philosophes en eussent
 „ réclamé le titre , l'Encyclopédie n'eût
 „ point eu de persécuteurs. Si cent myr-
 „ midons n'aspiroient à la gloire , vous
 „ jouiriez en paix de la vôtre , ou du
 „ moins , vous n'auriez que des rivaux
 „ dignes de vous.

„ Ne soyez donc pas surpris de sentir
 „ quelques épines inséparables des fleurs
 „ qui couronnent les grands talens. Les

(19) Tragédie de Voltaire que l'on jouoit alors.

„ injures de vos ennemis font les accla-
 „ mations fatiriques qui suivent le cortège
 „ des triomphateurs. C'est l'empressement
 „ du public pour tous vos écrits , qui
 „ produit les vols dont vous vous plai-
 „ gnez : mais les falsifications n'y sont pas
 „ faciles ; car le fer , ni le plomb , ne
 „ s'allient point avec l'or. Permettez-moi
 „ de vous le dire par l'intérêt que je
 „ prends à votre repos & à notre instruc-
 „ tion : méprisez de vaines clameurs , par
 „ lesquelles on cherche moins à vous faire
 „ du mal , qu'à vous détourner de bien
 „ faire. Plus on vous critiquera , plus
 „ vous devez vous faire admirer. Un bon
 „ livre est une terrible réponse à des in-
 „ jures imprimées : & qui vous oseroit
 „ attribuer des écrits que vous n'aurez
 „ pas faits , tant que vous n'en ferez
 „ que d'inimitables ?

„ Je suis sensible à votre invitation ;
 „ & si cet hiver me laisse en état d'aller
 „ au printems habiter ma patrie , j'y pro-
 „ fiterai de vos bontés. Mais j'aimerois
 „ mieux boire de l'eau de votre fontaine
 „ que du lait de vos vaches ; & quant
 „ aux herbes de votre verger , je crains

» bien de n'y en trouver d'autres que le
 » Lotos qui n'est pas la pâture des bêtes,
 » & le Moly qui empêche les hommes
 » de le devenir.

» Je fuis de tout mon cœur & avec
 » respect, &c.

A Paris le 15 septembre 1755 „

Oh ! Pour cette lettre, Madame, elle est de toute fidélité ; rien n'y manque, pas même l'article responfif à l'invitation de Voltaire, & qu'il vous paroîtra peut-être mal - adroit d'avoir laiffé fubfifter, après la fouffraction de l'article des offres de Voltaire. Pas fi mal-adroit, Madame, c'est une finesse qui fait infiniment d'honneur à l'esprit de M. D. L. B. Ne voyez-vous pas que présenter Rousseau remerciaut Voltaire pour des offres qui ne paroiffent pas lui avoir été faites, c'est le placer dans la posture *basse & respectueuse* d'un gueux (20), qui pour provoquer la générosité, étale d'avance sa reconnoif-

(20) Ce que M. du Peyrou dit ici, n'est point en contradiction avec ce que j'ai dit plus haut. Les ames basses n'ont pas le sentiment du respect ; non, je le répète : mais elles en affectent les démonstrations toutes les fois que leur intérêt l'exige.

fance pour les *bontés* qu'il sollicite ; & que pour qu'on trouvât de la *bassesse* dans la réponse de Rousseau , il falloit bien que M. D. L. B. y en mît. Car pour moi qui ai lu & relu cette réponse du 10 septembre 1755 , j'avoue de bonne foi que je n'y trouve aucune autre preuve de la *maniere d'écrire de Rousseau basse & respectueuse*. J'y trouve il est vrai des éloges directs (21) ; mais j'y trouve aussi des avis indirects donnés par un connoisseur au plus brillant génie , au plus varié , au plus célèbre des écrivains de ce siècle ; à celui à qui l'Europe entière accorde le plus d'esprit & de goût. Si c'est là ce que M. D. L. B. appelle une *maniere d'écrire basse & respectueuse* , il faut que ce M. D.

(21) Oui , Rousseau a donné à Voltaire des éloges directs ; mais ils étoient sinceres , puisqu'il ne les a jamais démentis : car la flatterie foule aux pieds l'objet de son culte , dès qu'elle n'en espère plus rien. Dans le fragment de la lettre du 17 juin 1760 que M. du Peyron vient de rapporter , où Rousseau dit à Voltaire , *je vous hais , enfin , vous l'avez voulu* ; ce qui n'est pas je pense le langage de la *bassesse* , il proteste encore de son admiration pour le beau génie , de son amour pour les écrits , du respect qu'il doit aux talens de Voltaire ; & s'engage à ne jamais manquer aux procédés que ce respect exige. Bien plus généreux que César , ce n'est pas un ennemi abattu qu'il plaint , c'est un ennemi triomphant qu'il loue.

Note de l'auteur-somelle.

L. B. soit un homme bien fier, ou bien scrupuleux pour être le seul en Israël qui n'ait jamais fléchi le genou devant l'idole. Peut-être aussi est-ce dans la contemplation & dans l'admiration de ses quatre *in-quarto*, qu'il s'est fâché contre Rousseau d'avoir loué Voltaire, qui n'a rien su produire de comparable à l'*Essai sur la musique*. Quoiqu'il en soit, cette *basse* de Rousseau tient si fort à cœur à M. D. L. B., que peu content de la preuve du 10 septembre 1755, il en produit une autre du 18 août 1756, qu'il faut encore que je transcrive ici; vous en verrez la raison, Madame.

“ Je ne puis m'empêcher, Monsieur,
 „ de remarquer à ce propos une opposi-
 „ tion bien singulière entre vous & moi,
 „ dans le sujet que je traite ici. Rassasié
 „ de gloire & désabusé des vaines gran-
 „ deurs, vous vivez libre au sein de l'a-
 „ bondance; bien sûr de l'immortalité,
 „ vous philosophez paisiblement sur la
 „ nature de l'ame; & si le corps ou le
 „ cœur souffre, vous avez Tronchin pour
 „ médecin & pour ami: vous ne trouvez
 „ pourtant que mal sur la terre. Et moi,

» obscur , pauvre , & tourmenté d'un
 » mal sans remede , je médite avec plaisir
 dans ma retraite , & je trouve que tout
 » est bien. D'où viennent ces contradic-
 » tions apparentes ? Vous l'avez vous-
 » même expliqué ; vous jouissez , moi
 » j'espere , & l'espérance embellit tout.

» J'ai autant de peine à quitter cette
 » ennuyeuse lettre , que vous en aurez à
 » l'achever. Pardonnez-moi *grand-homme* ,
 » un zele peut-être indiscret , mais qui
 » ne s'épancheroit pas avec vous si je
 » vous estimois moins. A Dieu ne plaife
 » que je veuille offenser celui de mes con-
 » temporains dont j'honore le plus les ta-
 » lens, & dont les écrits parlent le mieux
 » à mon cœur ! Mais il s'agit de la cause de
 » la providence dont j'attends tout &c. ».

Ici la plume tombe des mains de M. D. L. B. tant il est impatienté de tant de *bassesse* , & par un honnête & sur-tout commode &c. il laisse à l'imagination à deviner la fin de cette lettre. Pour moi , qui ne veux pas , Madame , que votre imagination fasse la moindre grace à Rousseau , je vais vous traduire l'*et cætera* de M. D. L. B.

“ Après avoir si long-tems puisé dans

„ vos leçons des consolations, & du courage, il m'est dur que vous m'ôtiez
 „ maintenant tout cela, pour ne m'offrir
 „ qu'une espérance incertaine & vague ;
 „ plutôt comme un palliatif actuel, que
 „ comme un dédommagement à venir „.

Qui croiroit, Madame, qu'après avoir écrit (notez bien en 1755 & 1756) d'une manière si basse & si respectueuse à Voltaire, Rousseau ait osé huit ou dix ans après, se plaindre des tracasseries que lui suscitoit ce même Voltaire ; & ne pas s'extasier de tous ces charmans pamphlets, ces petits chefs-d'œuvre qui ont signalé la vieillesse du *grand-homme* ? J'en suis fâché pour vous ; mais l'inconféquence de *votre maître* faute aux yeux. Quand on a une fois admiré un homme, à cause des talens qu'on reconnoît en lui, & des vertus qu'on lui suppose, quelques vices qu'il décele durant le cours d'une longue vie, il faut admirer toujours, non-seulement ses talens (comme a fait Rousseau), mais encore toutes les méchancetés qu'il peut faire.

Graces au Ciel ! me voilà parvenu à la péroration de M. D. L. B. N'êtes-vous pas

pas tentée, Madame, d'admirer avec lui la réflexion de M. Palissot sur l'indulgence du Public pour Rousseau (22) & sa sévérité pour Voltaire? Elle a du moins cela de bon, qu'elle termine l'oraison de M. D. L. B. contre vous & contre votre ami Jean-Jaques.

Si les preuves que je lui oppose ne sont ni aussi ingénieuses, ni aussi recherchées que les siennes, elles ont du moins le mérite de reposer sur des titres originaux qui existent entre mes mains; & que je suis prêt à produire à qui désirera les constater. Car il est possible que parmi ces titres, il s'en trouve qui ne soient pas destinés à paroître dans la Collection actuellement sous presse des *Ecrits de Jean-Jaques Rousseau*: mais que les attaques de ses ennemis, forceront tôt ou tard ses amis à exposer au grand jour.

Je suis effrayé de la longueur de cette lettre, Madame. Remarquez pourtant qu'elle relève, non toutes les exécutions vomies

(22) M. Palissot parler de l'indulgence du public pour Rousseau, après ce qu'il doit à l'indulgence de Rousseau!.. Cela seroit pitié, si cela ne faisoit horreur.

Note de la *sempiternelle*:

contre Rousseau dans l'*Essai sur la musique*, & si victorieusement démenties dans votre *Errata de cet Essai*, mais simplement celles dont M. D. L. B. se disoit en état d'administrer la preuve. Et c'est ainsi, comme le savent très-bien tous ces Messieurs, qu'une petite calomnie, en une seule ligne, même de la façon d'un BAZILE, nécessitant vingt pages de réfutation, laisse toujours sa cicatrice.

Permettez, Madame, que je vous offre ici les assurances de mon dévouement & de mon respect.

DU PEYROU.

M. Du Peyrou, ainsi que vous l'avez vu, Monsieur, m'a laissée la maîtresse de prendre, pour enrichir la réponse que je vous destinois, tout ce qui me conviendrait dans ce *Commentaire*. J'ai cru bien faire pour le Public, pour J. J. Rousseau & pour moi, de l'employer en entier. La gloire de Jean-Jaques m'est trop chère pour que je ne cede pas avec transport l'honneur de la défendre, à un homme que tout invite à se nommer, & de qui le nom prévient tous les doutes. Mais

comme il ne pouvoit pas tout dire, je me suis permis de mettre en notes quelques réflexions qui m'ont paru ne pas contraster avec les siennes & que j'espère qu'il ne désapprouvera pas. Au surplus, persuadée qu'on ne peut à l'avenir accuser Jean-Jaques de rien, dont, en prouvant la fausseté des accusations déjà portées contre lui, je ne l'aye disculpé d'avance, je vous déclare, Monsieur, que je pose la plume pour ne la plus reprendre. Si l'on doit dire la vérité à ceux qui l'ignorent & la respectent, c'est la profaner que de la répéter à ceux qui la savent & la méprisent : ainsi vous pouvez respirer.

Ce 12 novembre 1781.

P. S. Mes lecteurs jugeront par la date de la lettre de M. Du Peyrou, que le *Commentaire* qu'il m'a fourni a été fait quelque tems auparavant la mort de M. Tronchin arrivée le 30 novembre dernier ; & que j'aurois bien souhaité qui ne précédât pas la publication de ma réponse. L'incertitude de la vie est, pour les amis de J. J. Rousseau, le plus grand des inconvéniens attachés à la difficulté de pu-

blier tout écrit qui a sa défense pour objet & difficulté que je n'ose encore me promettre de vaincre. Combien j'ai tremblé pour les jours de MM. d'Alembert, Diderot, D. L. B. &c. &c. ! Graces à Dieu, ce ne fera plus que par humanité que je désirerai leur conservation.

Ce 20 Janvier 1782.



*LETTRE adressée aux Editeurs du
Supplément.*

MESSIEURS,

VOUS ferez sans doute surpris de recevoir des lettres & des mémoires de la part d'un homme qui n'a pas l'honneur d'être connu de vous : mais la réputation d'un savant que l'Europe regrette, & que vous faites revivre, y est intéressée. Il s'agit d'accorder J. J. Rousseau avec lui-même, de sauver le ridicule à un citoyen de Grenoble, homme de Lettres, pere de famille, ancien ami de Jean-Jaques, & de ne pas laisser ignorer au Public la raison de l'incohérence de certains écrits que vous avez sans doute jugé à propos de

confervé , comme formant un ensemble dont les moindres détails peuvent l'intéresser. Voici le fait.

Le R. P. Ducros , bibliothécaire & directeur du cabinet d'histoire naturelle de Grenoble , m'a prié de répondre à une anecdote des Rêveries de Jean-Jaques qui intéresse M. Bovier & qui lui a été communiquée de Geneve. Elle regarde les Botanistes , & c'est en cette qualité , ayant professé cette science pendant dix ans , que je suis invité & intéressé à résoudre toute équivoque qui peut la concerner.

La réputation de Jean-Jaques , le zèle que vous montrez à l'étendre en publiant ses derniers écrits , mes devoirs de citoyen honnête , sont les motifs qui conduisent ma plume. Ils sont détaillés dans le mémoire ci-joint , que je vous prie de vouloir bien insérer à la suite de l'imputation faite à M. Bovier. Il est fait dans le dessein de le ménager ainsi que Jean-Jaques , sans rien soustraire au public de ce que vous lui destinez.

Si vous desiriez , Messieurs , prendre des renseignemens sur mon compte , vous pourrez en trouver chez M. Guettard avec

qui j'ai eu le plaisir de parcourir tout le Dauphiné en 1775 & 1776 pour en faire l'histoire naturelle par ordre du Gouvernement, ou chez M. de la Tourrette, secrétaire de l'académie des Belles-Lettres à Lyon, ou chez les parens de M. de Haller avec lequel j'étois en relation. Mon nom est dans quelques papiers publics & dans deux ouvrages que j'ai publiés sur la botanique & la médecine; mais la confiance que vous inspirez, me dispense de me faire violence pour entrer dans d'autres détails sur ce qui me concerne.


J'ai l'honneur d'être, avec une haute estime & une parfaite considération.

M E S S I E U R S ,

Votre très-humble & très-dévoué serviteur,

VILLAR, D. M. & Professeur de Botanique chez
M. Berthelot près du College, à Grenoble.

Le 25 Février 1782.



OBSERVATIONS succinctes sur une
anecdote rapportée dans la VII^e.
Réverie du Promeneur Solitaire.

MONSIEUR Bovier avocat au Parlement me fait demander, s'il y a aux environs de Grenoble, un Saule épineux, ou un arbrisseau sauvage, dont le fruit acide soit un poison? Je réponds au premier article; que les Botanistes ne connoissent aucun Saule épineux en Europe; que parmi les vingt-deux especes de ce genre que nous avons observées en Dauphiné, aucune n'a d'épines, ni même des extrémités de rameaux qu'on puisse regarder comme telles. Quant au second article: il y a aux environs de Grenoble un arbrisseau appelé par les Botanistes, *Hippophaë* ou *Rhamnoïdes* (a) qu'on nomme vulgaire-

(a) *Hippophaë* (Adanf. famill. II. p. 80.) *Rhamnoïdes* Linn. Hist. nat. 651. Diâ. de med. tom. IV. p. 317 *.

Rhamnoïdes falcis folio. Tournef. J. R. Herb. T. 481.
Rhamnus falcis folio angusto fructu flavescente C. Bauh.
Pin. 477.

Rhamnus vel oleaster Germanicus. J. Bauh. I. part. 2. 33.

Rhamnus alterum Genus Cæsalp. de Plant. p. 75. *.

Oleastro Germanico Cordi S. *Rhamno* 1^o. del Dioscorides
Porzæ Ital. 74.

ment Argouffe (*b*) qui porte des feuilles oblongues , fermes , blanchâtres , assez ressemblantes à celles du petit Saule ou Osier blanc. Ces deux arbrisseaux bordent tous les torrens & rivières : ils croissent pêle-mêle & s'élevent depuis trois jusqu'à six pieds pour l'ordinaire. Le dernier se nomme en botanique *Salix helix* , ou *Salix purpurea* (*c*).

L'Argouffe ou *Hippophaë* , a l'extrémité de ses rameaux terminés par une épine , & ses fruits sont par paquets entassés sur les branches à la base des feuilles , au nombre de trois jusqu'à neuf , adhérens à la tige. Ce sont des baies succulentes , d'abord vertes , jaunes en automne & rougeâtres pendant l'hiver , auquel elles résistent ainsi que les feuilles , & sont mangées par les oiseaux. Ces baies sont rondes , de la couleur des grains de maïs , un peu moins grosses , sont remplies d'un

(*b*) Rhamne r. de Matthioli qu'on appelle argouffe aux environs de Grenoble & avec lequel on peut faire des sauces au lieu de verjus &c. Dalech. Hist. Gen. éd. fr. I. 116.*

(*c*) Linnæi Hist. nat. 648. Nous croyons avec le célèbre Miller , que ces deux espèces n'en font qu'une.

OBSERVATIONS, &c. 367
suc jaunâtre acide, & renferment un seul
noyau dans leur centre (*d*).

Ces observations font entrevoir l'équivoque à laquelle la ressemblance de figure des feuilles, & de la grandeur ou du voisinage de ces deux arbrisseaux ont donné lieu ; mais elles ne font pas même soupçonner la raison qui a pu faire croire qu'un fruit acide est un poison. Que notre *Hippophaë* soit celui des Grecs, quoiqu'on n'en tire pas ici un suc *laiteux*, *épaissi*, *purgatif*, &c. cela est possible, & la plante qui fournit la gomme adragant en est une preuve, quant à la consistance qu'elle acquiert dans les pays chauds & non dans nos Alpes où la plante est très-commune. Mais qu'un arbrisseau dont tous les animaux herbivores mangent les feuilles & les granivores le fruit : que ce fruit acide que Dalechamp recommande & avec lequel on fait réellement du verjus ici chez les pauvres : que ce même fruit sans

(*d*) Cordus a fait une remarque bien digne d'un Chymiste du quinzième siècle, il dit avoir observé trois substances différentes dans le fruit de l'*Hippophaë* : l'une pulpeuse insipide sous l'écorce, la seconde aqueuse & acide sur le noyau, & une troisième huileuse dans le noyau même.

âcreté, fans aucun goût, fade, nauféeux foit un poison : que ce poison n'ait seulement pas été foupçonné dans des pays tels que l'Italie, l'Allemagne, la Suisse, la France où cet arbriffeau couvre des ifles entieres, le long des torrens & rivières depuis la mer jufqu'aux fommetts des Alpes ; c'est ce qu'on ne peut concevoir.


L'on pardonnera à des enfans, de ne jamais manger des fruits qu'ils ne connoiffent pas, parce que leurs meres ou leur gouvernante les ont avertis, qu'ils pourroient s'empoifonner, & même d'appliquer à cette plante les craintes qu'on leur a inspirées au fujet des *Solanum*, des *Chevre-feuilles*, des *Lauréoles*, *bois gentils*, &c. qu'ils inspirent cette terreur panique à leurs freres, à leurs camarades, il n'y a pas d'inconvénient. Mais faire un crime à un homme de lettres de ce qu'il n'a pas averti un Botanifte de ne pas manger de *ce fruit défendu*, c'est exiger de lui les préjugés de l'enfance & fuppofer trop peu d'expérience au Botanifte, qui dans le cas même le plus dangereux, est fait pour fervir de mentor &

non pour en exiger de la part d'un homme qui n'a pas étudié les plantes.

D'après ces réflexions , nous croyons que M. Bovier , peut être tranquille sur l'imputation que les manuscrits du citoyen de Geneve semblent lui faire au sujet de cette plante. Sur le tout qu'importeroit à M. Bovier , qu'une disposition trop mélancolique de la part de son ancien ami ; le fit passer dans le lointain , pour un homme qui n'a pas eu tous les égards possibles pour cette sensibilité extrême , qu'il outroit encore durant les dernières années de sa vie. La réputation de M. Bovier est faite & ce soupçon ne se soutiendrait jamais dans sa patrie , ni dans l'esprit de ceux qui le connoissent. Ceux qui ne le connoissent pas , le jugeront favorablement d'après ces détails & ce qui y a donné lieu ; & si quelques esprits légers vouloient s'amuser du ridicule , il suffiroit d'opposer les écrits savans de Rousseau à une pusillanimité ou à une maladie que cette anecdote décele aux yeux du public.

Fait à Grenoble le 25 février 1782.

VILLAR , *Méd. & Profes. de Botanique*;



*RECONNOISSANCE de la remise des
Manuscrits de musique que les Éditeurs du Supplément ont été priés
d'y insérer.*

NOUS Jérôme-Frédéric Bignon, Conseiller d'Etat, bibliothécaire du Roi, reconnoissons que M. Benoit, ancien contrôleur des domaines & bois de Touloufe, nous a remis cejourd'hui un volume de 601 pages *in-4^o*. couvert de bazanne verte, lequel, suivant l'attestation étant en tête d'icelui, signée de MM. le marquis de Gérardin, brigadier des armées du Roi, Barbier de Neuville, Olivier de Corancez, Caillot, pensionnaire du Roi, de Sauvigny, chevalier de l'Ordre royal & militaire de St. Louis, censeur royal, le comte de Belloy, officier aux gardes-françoises, Deleyre, secrétaire de S. A. R. l'Infant duc de Parme, & le comte Duprat, lieutenant - colonel du régiment d'Orléans, contient tous les manuscrits originaux de la musique de J. J. Rousseau, trouvés après sa mort & une table d'iceux, afin d'en faciliter la comparaison avec les morceaux gravés, lequel volume nous avons sur le champ, au desir

dudit Sieur Benoit, fait estampiller & de suite déposer aux manuscrits de la bibliothèque du Roi, pour y être gardé à toujours & communiqué au Public, ainsi qu'il en est usé pour les livres appartenants à Sa Majesté. Fait à l'hôtel de ladite bibliothèque, à Paris ce 10 avril 1781.

Signé BIGNON.

*Copie de l'attestation mise à la tête
des Manuscrits.*

Ces manuscrits originaux sont tous écrits de la main de M. Rousseau & les mêmes que l'on voyoit chez lui sur son clavecin. Comme il pourroit peut-être rester quelques doutes là-dessus, M. Benoit, ancien contrôleur des domaines & bois de Toulouse, qui a fait graver la plus grande partie de ces morceaux de musique, a réclamé l'attestation des personnes ci-après; en conséquence il a prié Messieurs, &c. &c. de certifier que les manuscrits composant ce recueil, sont les mêmes que ceux qu'ils ont toujours vus chez M. Rousseau écrits de sa main; que certains morceaux ont été composés pour eux ou

366 RECONNOISSANCE, &c.
à leur priere : ce qu'ils ont certifié véritable & ont signé la présente attestation avec ledit Sieur Benoit, dépositaire desdits manuscrits qu'il a remis ce jourd'hui à la bibliothèque du Roi, pour remplir la tâche qu'il s'étoit imposée par attachement pour l'auteur. Fait à Paris ce 10 avril 1781.

Signé GÉRARDIN, &c. &c.

F I N.



T A B L E

DES DIFFÉRENTES PIÈCES

Contenues dans ce Volume.

EXTRAIT du N ^o . 35 de l'Année Littéraire 1778.	Page 1.
EXTRAIT du N ^o . 39 de l'Année Littéraire 1778.	14
RÉPONSE de M. Fréron.	29
LETTRE de Madame de St. G***. à M. Fréron.	32
LET. à M. Fréron par Madame D. L. M.	47
LET. d'une anonyme à un anonyme ou procès de l'esprit & du cœur de M. d'Alembert avec les pièces justificatives.	65
EXTRAIT du N ^o . 21 de l'Année Littéraire 1779.	114
LETTRE à M. d'Alembert.	123
RÉPONSE anonyme à l'Auteur anonyme, &c.	145
ERRATA de l'Essai sur la musique ancienne & moderne, ou Lettre à l'Auteur de cet Essai par Madame ***	173
EXTRAIT du N ^o . 37 de l'Année Littéraire 1780. Lettre à M. d'Alembert.	259
LETTRE à M. Fréron.	276

NOTE de M. l'Abbé Roussier sur la page 28 de l'Errata de l'Essai sur la musique.	278
LETTRE à M. l'Abbé Roussier.	279
MON dernier mot, ou Réponse à la Lettre que M. D. L. B. a adressée à M. l'Abbé Roussier, &c.	282
COMMENTAIRE joint à la Lettre précé- dente.	295
LETTRE aux Editeurs du Supplément.	356
OBSERVATIONS succinctes sur une anecdote rapportée dans la septieme Réverie du Promeneur Solitaire.	359
RECONNOISSANCE de la remise des Manu- scrits de musique que les Editeurs du Sup- plément ont été priés d'y insérer.	364

Fin de la Table.

